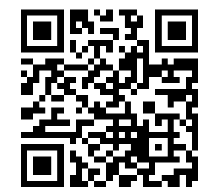
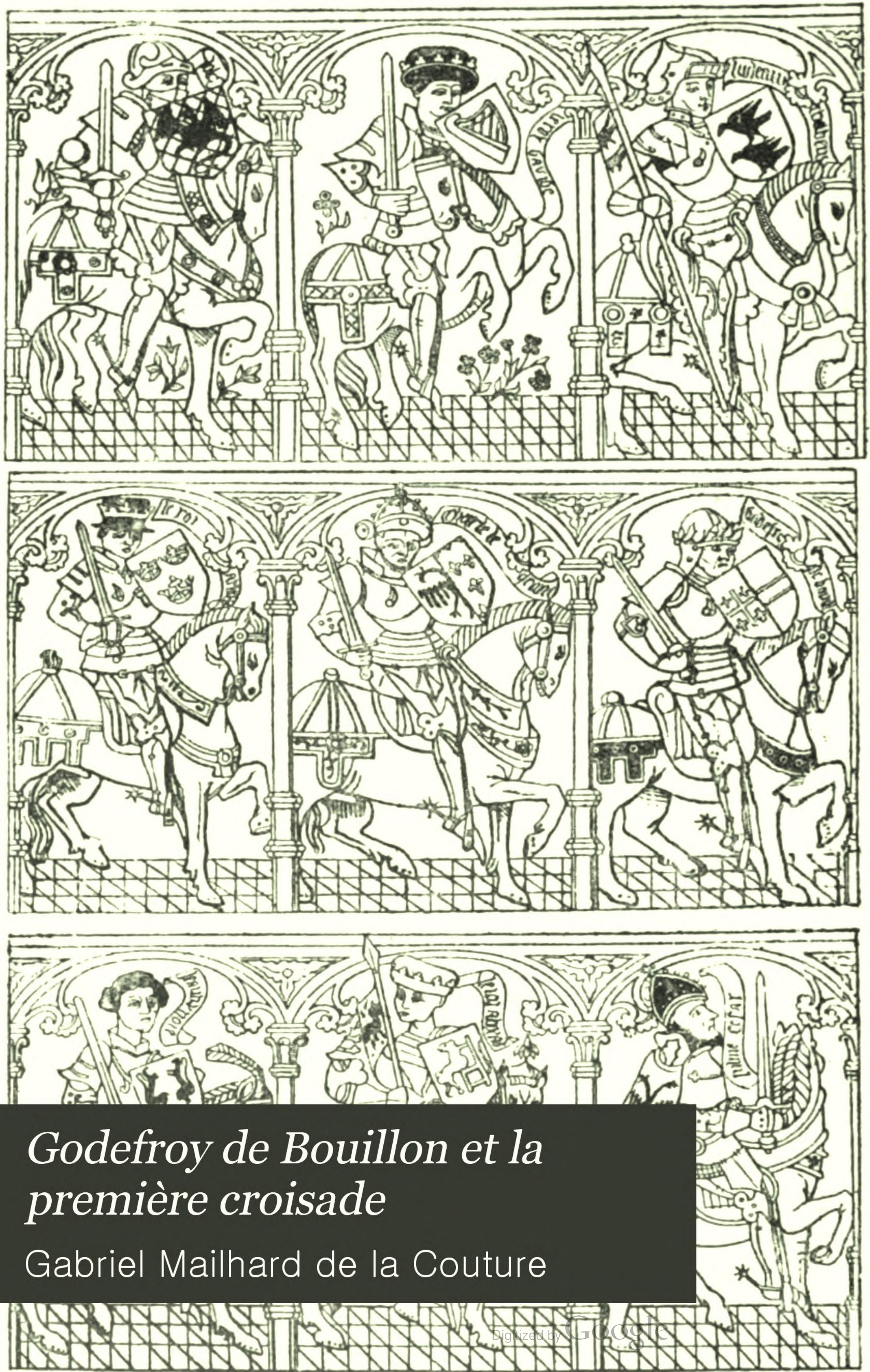
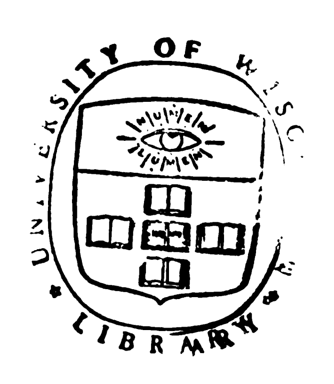



Godefroy de Bouillon et la première croisade
Gabriel Mailhard de la Couture




OF
LIBRARY


Digitized by Google



Godefroy de Bouillon
et
la première Croisade,

par G. MAILHARD DE LA COUTURE.

DEUXIÈME ÉDITION.

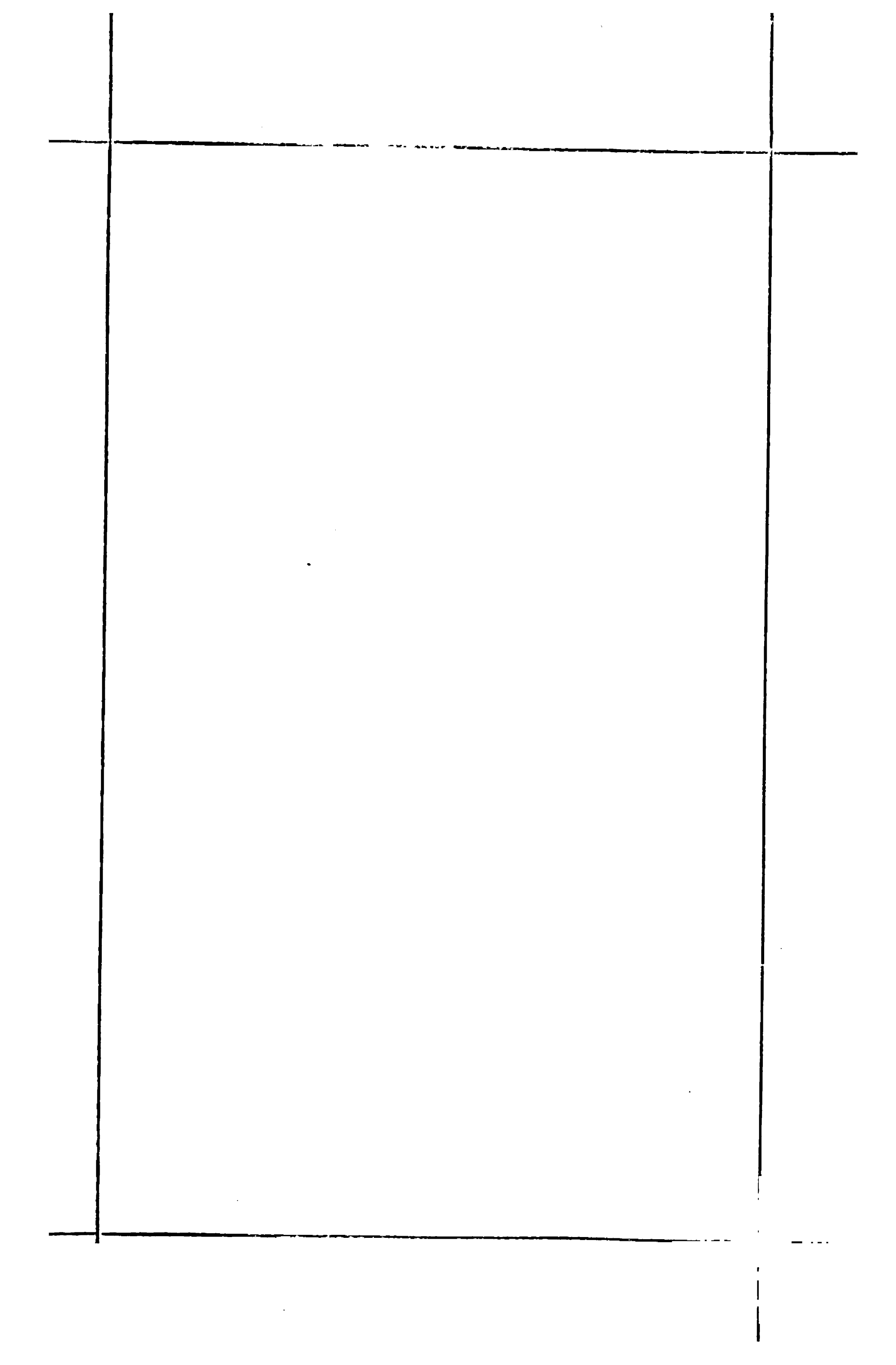


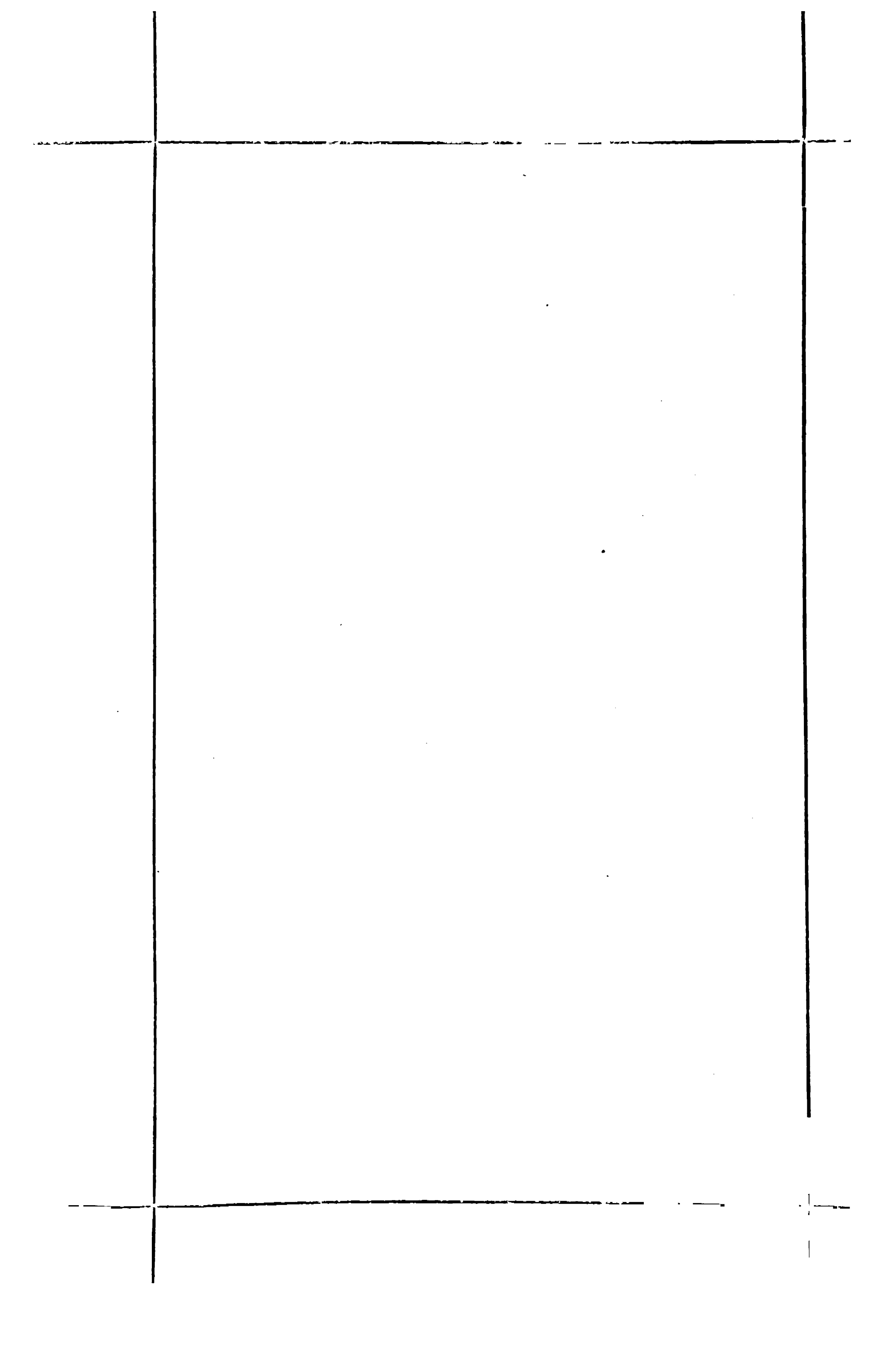
Société de Saint-Augustin,

DESCLÉE, DE BROUWER & Cie,

Imprimeurs des Facultés Catholiques de Lille.

LILLE. — 1888.

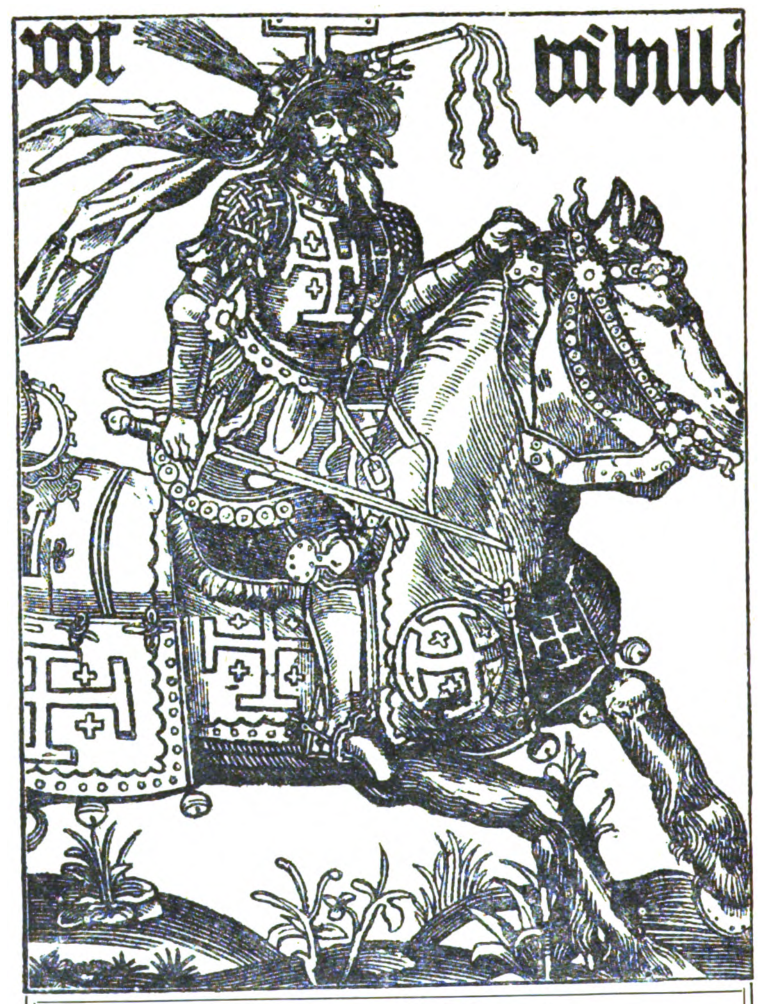




Godefroy de Bouillon

et

la première Croisade.



Godefroy de Bouillon

la tête couronnée des instruments de la passion.

D'après un fragment d'incunable conservé au dépôt des estampes à la Bibliothèque royale de Bruxelles.



Godefroy de Bouillon
et
la première Croisade,

par G. MAILHARD DE LA COUTURE.

DEUXIÈME ÉDITION.



Société de Saint-Augustin,
DESCLÉE, DE BROUWER & Cie,
Imprimeurs des Facultés Catholiques de Lille.
LILLE. — 1888.

PRÉFACE.

OUS pensons que le nom seul de Godefroy de Bouillon peut faire accueillir favorablement notre modeste ouvrage. La vie de ce héros emprunte son principal intérêt au drame le plus émouvant du moyen âge, la première croisade; Godefroy en effet a été l'âme de cette expédition, " la colonne de toute l'armée ", ainsi que l'appelle Guillaume de Tyr.

Quelques-uns, sous prétexte de donner la vie de Godefroy de Bouillon, ont publié une véritable compilation de l'histoire des croisades, sans même laisser une plus grande place aux faits auxquels il a été mêlé. D'autres n'ont donné qu'une sorte d'analyse et qu'une biographie toute sèche et sans enchaînement. Ils ne se sont guère entendus que sur un point : ils se sont copiés mutuellement et avec un ensemble remarquable. Sur neuf ouvrages différents que nous avons sous les yeux, il n'y en a qu'un qui sorte de l'ordinaire. Les autres rééditent, plus ou moins abrégées, les mêmes pages avec les mêmes mots, j'allais dire les mêmes erreurs. Tellement qu'il est difficile de ne point marcher dans le sentier battu, et de ne point se servir de phrases qu'on voit neuf fois reproduites. M. d'Exauvillez lui-même n'a pas toujours évité cette ornière, creusée apparemment par le P. Maimbourg, et dans laquelle sont entrés docilement tous les autres. Tout en modifiant la forme convenue, nous nous rendons compte que nous avons

parfois emprunté à nos prédécesseurs ; mais ce que nous aurons au moins fait de plus que le grand nombre d'entre eux, c'est de consulter dans le texte même les anciens historiens des croisades.

Si simple que soit un livre, et si minces que soient les prétentions de l'auteur, ce n'est point une raison pour négliger les chroniqueurs qui sont comme la source de notre histoire. Albert d'Aix, Raymond d'Agiles, Robert le Moine nous ont fourni bien des détails. C'est Guillaume de Tyr qui a été notre guide ; nous l'avons souvent cité, soit en traduisant le texte latin, soit en nous servant de l'ancienne version française anonyme, faussement attribuée à Bernard le Trésorier, et qui, en bien des endroits, a le mérite de s'éloigner assez du texte pour devenir originale.

Nous avons pensé que, bien que limité dans un cadre étroit, ce petit ouvrage ne pourrait que gagner à être l'expression aussi fidèle que possible de nos vieux chroniqueurs. Forcé de restreindre les faits, nous croyons avoir mis les principaux dans toute leur lumière. Nous avons recueilli avec soin les anecdotes rapportées par les différents écrivains. Ces anecdotes en effet sont la vie d'un pareil opuscule ; elles sont pour ainsi dire les images du livre, et nuisent d'autant moins au récit, qu'elles ont un cachet d'héroïque simplicité qui convient à l'histoire d'un personnage légendaire.

On lira avec fruit, pensons-nous, quelques mots sur les différentes chroniques dont il a été tiré parti pour la composition de ce petit livre.

I. — GUILLAUME DE TYR, qui est celui que nous avons surtout consulté, naquit vers 1130 et mourut probablement vers 1180. Il était français assurément, mais on ignore s'il naquit en France, ou bien à Tyr ou Jérusalem. Dans son *Histoire de Chypre*, Étienne de Lusignan dit qu'il tenait par le sang aux premiers seigneurs du royaume de Jérusalem. Il fit ses études en France, et sans doute à l'Université de Paris. De retour en Palestine, il fut nommé archidiacre de l'église de Tyr, et, à la demande d'Amaury Ier, chargé de négocier une alliance à Constantinople entre l'empire grec et le royaume de Terre-Sainte. En 1173, à l'avènement de Baudouin IV, dont il avait fait l'éducation, il fut nommé chancelier du royaume, et, au mois de mai de l'année suivante, archevêque de Tyr. C'est en cette qualité qu'il assista au concile tenu à Saint-Jean de Latran en 1179.

Amaury, patriarche de Jérusalem, étant mort, Héraclius, archevêque de Césarée, se fit nommer à sa place. Guillaume en appela de cette élection et porta ses plaintes à Rome même. C'est là qu'il mourut, empoisonné, dit-on.

L'œuvre de Guillaume de Tyr traite des événements survenus depuis 1095 jusqu'en 1184, c'est-à-dire de la première croisade à l'année qui précède la mort de Baudouin IV.

Elle est divisée en XXIII livres, mais Guillaume de Tyr n'eut pas le temps de terminer le dernier. L'œuvre de Guillaume de Tyr est extrêmement intéressante ; cet historien doit être considéré comme le principal et le plus sûr de tous ceux qui ont écrit sur les croisades. Sincère, plein de bon sens, il ne se laisse pas aveugler par sa piété et son enthousiasme bien naturel pour les soldats de la Croix. Il sait au besoin relever leurs fautes et les blâmer sévèrement de leurs crimes.

Guillaume de Tyr a écrit en latin. Sa langue est loin d'être irréprochable, mais elle est simple, énergique et parfois élégante. — Jean Hérold a continué l'ouvrage de Guillaume et l'a mené jusque 1321 (1).

1. Il fut publié pour la première fois à Bâle en 1549 sous ce titre : *Historia belli sacri verissima.* On en a fait trois traductions : l'une du XIIIe siècle imprimée dans l'*Amplissima collectio* de Dom Martène, une autre de Gabriel du Préau (1574), et une dernière dans la collection Guizot, tomes XVI, XVII et XVIII.

II.—Raymond d'Agiles, chanoine du Puy, écrivit l'histoire de la croisade de 1099 d'après les documents qu'il recueillit lui-même en Orient, où il accompagna son évêque, Amaury, et Raymond, comte de Toulouse. Il fut même chapelain de celui-ci. Son ouvrage, *Historia Francorum qui ceperunt Jerusalem*, a été inséré dans le recueil intitulé : *Gesta Dei per Francos*. Guillaume de Tyr en a quelquefois profité. On en trouve la traduction au tome XXI de la collection Guizot.

III. — Robert le Moine, ou Robert de Reims, naquit probablement à Reims, vers 1055, et mourut aux environs de Vouziers, le 23 août 1122. Au moment où commençait la première croisade, il devenait abbé de Saint-Rémi de Reims. Il dut résigner son abbaye l'année suivante, en 1096, après quelques différends qu'il avait eus avec l'abbé de Marmoutiers, et rejoignit les croisés en Palestine. A son retour, le concile tenu à Poitiers, au mois de novembre 1100, déclara sa déposition injuste et sa vie irréprochable; mais Robert se contenta de passer le reste de sa vie au prieuré de Saint-Oricle de Senne. Robert le Moine a écrit : *Historia Hierosolimitana libris VIII explicata.* Il commence son récit au concile de Clermont et le termine après la bataille d'Ascalon. Pour orner sa narration, il a soin de mêler de temps en temps des vers à sa prose, et il indique même par des vers placés en marge, par forme de sommaire, ce que le corps de l'ouvrage renferme de plus important. Malgré le merveilleux dont elle est remplie, l'histoire de Robert est un document d'autant plus précieux que son auteur a été témoin oculaire de tous les faits qu'il raconte.

IV. — Raoul de Caen eut pour maître Arnoul, qui devint patriarche de Jérusalem et qui lui servit de protecteur. Il naquit vers 1080, rejoignit en Syrie Tancrède et Bohémond, et devint gouverneur d'Acre, sous leur neveu Roger. Il a laissé: *Les Gestes de Tancrède pendant l'expédition de Jérusalem*, insérés dans les *Gesta Dei per Francos* de Bongars, dans l'*Amplissima collectio* de Dom Martène et dans la collection Guizot, tome XXIII. Son ouvrage s'arrête à l'année 1105 et doit être regardé comme authentique ; il a écrit en vers environ la cinquième partie de son histoire. *(Biographie Générale de Firmin Didot.)*





CHAPITRE I. — L'enfance de Godefroy de Bouillon. Ses parents. Il devient duc de la Basse-Lorraine. Difficultés que lui suscite cet héritage. Son combat singulier contre Albert de Namur. Sa victoire et sa générosité. Godefroy prend parti pour l'empereur Henri IV. Sa belle conduite à la bataille de Volksheim. Il suit l'empereur à Rome. Il est mis en possession de son duché. Son dessein d'entreprendre le pèlerinage de Jérusalem.

A QUELQUES lieues de Bruxelles, non loin des ruines de l'antique abbaye de Villers, est situé le village de Baisy. C'est là, selon le témoignage des chroniqueurs, dans le château-fort qui dominait alors le village et qui faisait partie du domaine de sa mère, que naquit, vers 1060, celui qui devait être le libérateur de la Terre-Sainte, celui que le moyen âge nous représente comme le type accompli du chevalier et du héros chrétien : Godefroy de Bouillon.

L'histoire, la légende et la poésie ont concouru à célébrer ses actions. On dit qu'il vint au monde ayant sur le bras droit la figure d'une épée en forme de croix. Son père, Eustache II, comte de Boulogne, descendait de Charlemagne par Charles le Chauve. C'était un des plus puissants seigneurs de son temps, et l'un des plus braves capitaines qui fussent alors en Belgique. Le comte de Boulogne était non seulement recommandable

par ses talents militaires, mais bien par ses vertus domestiques. D'une grande piété, il était aussi d'une grande charité, et ses œuvres envers Dieu et les pauvres lui valurent une réputation aussi haute que celle que lui méritaient ses faits d'armes, sa bravoure, sa prudence et sa sagesse.

Dieu bénit le comte Eustache et lui envoya trois fils et une fille. Ses trois fils ont été fameux, et tous trois combattirent avec éclat sous la bannière de la croix. Godefroy eut pour parrains Godefroy de Boulogne, évêque de Paris et frère de son père, et Godefroy V, dit le Bossu, duc de Lorraine, son oncle maternel. Cet enfant devait s'élever, avec la protection de Dieu, aux plus magnifiques destinées. Baudouin, le second fils du comte de Boulogne, était appelé à partager la gloire de son aîné; et le troisième, Eustache, après avoir lutté auprès d'eux, devait plus tard recueillir la succession de son père. Praxède-Adélaïde, leur sœur, épousa dans la suite Henri IV, empereur d'Allemagne.

La mère de Godefroy s'appelait Ide. Elle était fille du duc de Lorraine et de Bouillon, Godefroy le Barbu, et nièce du pape Étienne X. Elle aussi était issue du sang de Charlemagne, par Louis le Débonnaire, et était alliée avec les personnages les plus en vue de cette époque. Mais elle avait d'autres qualités que l'éclat de sa naissance, et, dit le traducteur anonyme de Guillaume de Tyr, elle fut « femme de haute noblesse de cœur, plus que de noblesse de sang et de lignage ».

Guillaume de Tyr raconte que cette mère, dont la vie fut si sainte que l'Église la mit au rang des bienheureux, éclairée par l'inspiration divine, prévit et annonça quelle serait la grandeur de ses enfants, alors que tous trois étaient encore à l'âge le plus tendre. Et un chroniqueur ajoute qu'elle était si vertueuse que « ce n'est point merveille que Notre-Seigneur ait, par sa bouche, dit une prophétie ». Il advint un jour que

Godefroy, Baudouin et Eustache jouaient entre eux et se poursuivaient comme font les enfants. Tous trois s'enfuirent vers leur mère là où elle était assise et se cachèrent sous son manteau. Le comte de Boulogne entra dans la chambre où se tenait sa femme, et voyant quelque chose qui remuait sous les vêtements de la comtesse, il demanda en riant ce que c'était.

« Ce sont trois grands princes, dit-elle sérieusement; le premier sera duc, le second roi, et le troisième comte. »

Il arriva tout ainsi qu'avait dit la noble dame, car Godefroy fut duc de Lorraine après son oncle; il eut le royaume de Jérusalem, mais ne fut jamais couronné et ne voulut point porter le titre de roi. Le second, Baudouin, obtint après lui le royaume et se fit couronner; le troisième enfin, Eustache, fut comte de Boulogne après la mort de son père et lui succéda dans la possession de toute sa terre.

On dit que, pendant qu'elle attendait la naissance de Godefroy, des songes, qui tous présageaient la gloire future de l'enfant, avaient frappé l'imagination de la bonne comtesse. Guillaume de Waha écrit qu'elle eut une vision mystérieuse dans laquelle son enfant lui parut assis au milieu du soleil, comme sur un trône.

Nourri dans la maison d'un père aussi chrétien que le comte de Boulogne, objet de tous les soins et de la tendresse d'une mère aussi parfaite que la comtesse Ide, le jeune Godefroy n'avait qu'à profiter des exemples qu'il avait sous les yeux et des enseignements qu'on ne cessait de lui prodiguer. Ide, avec une attention qui ne se lassait jamais, veillait sur l'âme de ceux que Dieu lui avait confiés. Douée d'un esprit excellent, qu'elle avait encore cultivé par l'étude des belles sciences, cette femme de bien ne négligea non plus l'instruction de ses enfants que leur éducation reli-

gieuse. Et, chose remarquable, dans ce siècle où tout l'honneur était réservé aux exercices du corps, aux dépens des travaux intellectuels, où la chasse et la guerre paraissaient les seules occupations dignes d'un homme de condition noble, Godefroy semble avoir été une heureuse exception. Tout jeune, en un temps où les grands barons ne savaient pas même lire, il parlait la langue latine, la langue romane et la langue teutonique; et de plus, soutenu par un tempérament exceptionnellement robuste, il montrait une vigueur corporelle, une adresse, une agilité qui lui donnaient le pas sur tous ceux de son âge.

Godefroy venait d'atteindre sa treizième année lorsqu'il lui fut permis de prendre les armes. Son oncle Godefroy le Bossu, comte d'Ardenne, de Bouillon et de Verdun, duc de la Basse-Lorraine et marquis d'Anvers, déclara la guerre au comte de Flandre, Robert le Frison, qui voulait usurper la Hollande. Selon toute apparence, c'est vers cette époque que notre héros fut armé chevalier. Au milieu des soldats, et dans la dissipation de la vie de bataille qu'il menait, il n'oublia pas les leçons qu'il avait reçues de sa mère, et chaque jour on le voyait prier Dieu, lui demandant ses grâces et le remerciant de ses bienfaits. Il put contribuer par son courage et son intrépidité au succès d'un grand combat qui fut livré aux environs de Leyde et qui vit la défaite du comte de Flandre.

Devenu maître de la Hollande, Godefroy le Bossu, n'ayant point d'enfants, adopta celui de ses neveux qui portait son nom; et, soit qu'en le faisant son héritier il lui eût laissé le comté de Bouillon, ou bien que ce comté eût été la dot de la comtesse Ide, lorsqu'elle épousa Eustache II, il est certain qu'on donna au jeune Godefroy le surnom de Bouillon qu'il a, par ses exploits, rendu fameux [1].

1. *Histoire universelle des croisades.*

Godefroy avait à peine seize ans lorsque son oncle fut assassiné à Anvers. Cette mort le mettait en possession d'un riche héritage : le duché de la Basse-Lorraine qui comprenait alors le Brabant; ce fut pour lui une source de difficultés. L'empereur Henri IV, prétendant que le duché de la Basse-Lorraine lui était dévolu, faute d'héritiers directs de la maison d'Ardenne, le donna à son fils Conrad, laissant à celui qu'il dépossédait ainsi le seul marquisat d'Anvers. D'autre part son parent, le comte de Namur, et Thierry, évêque de Verdun, comptant sur le peu d'expérience de Godefroy et le voyant aux trois quarts dépouillé par l'empereur, entreprirent de lui enlever Bouillon et Verdun. De telle sorte qu'il fallut que ce jeune prince recourût à toute son énergie pour faire face à tant d'ennemis qui le combattaient, l'un par la politique, les autres par la force.

Avant de recouvrer la portion du patrimoine que lui avait arrachée Henri IV, il fallait conserver l'autre. Godefroy se jeta dans le château de Bouillon, véritable forteresse, qu'Albert de Namur et l'évêque de Verdun vinrent assiéger; et il fut si heureux en repoussant leurs attaques, qu'il les contraignit de se retirer après qu'ils eurent perdu la plus grande partie de leurs troupes. Il ne s'en tint pas là, mais, marchant sur la ville de Stenay, qui relevait de lui et dépendait de l'évêché de Verdun, il put s'y maintenir avec avantage et obliger l'allié du comte de Namur à lui reconnaître le titre de vicomte de Verdun.

Albert de Namur, toutefois, persista à demander restitution de quelques terres sur lesquelles il prétendait avoir des droits; il alla jusqu'à porter sa querelle devant l'empereur et sa cour. Tous les efforts qu'on fit pour arriver à un arrangement n'aboutirent point, si bien qu'on jugea qu'il y avait « gage de bataille ». L'Église ne tolérait alors qu'en gémissant ces combats singuliers

dont l'issue, « par une superstition téméraire, était regardée comme un témoignage du ciel en faveur de l'innocence, » et qu'à cause de cela on osait appeler *Jugements de Dieu* (1).

Les deux champions, au jour assigné, se présentèrent armés et préparés à combattre. Les évêques et les barons qui se trouvaient là s'entremirent autant qu'il était en eux afin de trouver un moyen d'accord; ils les conjuraient, alors que tous deux étaient du même sang, de ne point poursuivre un semblable procès, son résultat devant infailliblement amener la honte de l'un d'eux. Les intermédiaires eurent beau faire; ni l'un ni l'autre ne voulant céder, ils en vinrent aux mains. Le combat fut rude, Albert de Namur et Godefroy étant tous deux forts et bons chevaliers. Longtemps ils se portèrent des coups indécis, jusqu'à ce que Godefroy ayant frappé de toute sa vigueur sur le heaume de son adversaire, son épée se rompit à un demi-pied de la garde. Les barons qui gardaient le camp, voyant que la lutte devenait par trop inégale, entre Albert de Namur qui conservait l'avantage de ses armes et Godefroy qui n'avait plus dans la main qu'un tronçon d'épée, vinrent vers l'empereur et lui demandèrent de les autoriser à

1. L'usage des duels, introduit par les barbares, fut condamné par l'Église dès l'origine. Pendant que certains princes séculiers, et entre autres Théodoric, roi des Wisigoths, proscrivait le duel comme une atrocité, le roi des Bourguignons, Gondebaud, y voyait un moyen judiciaire de découvrir la vérité. Saint Avit de Vienne, en présence même de ce prince, blâma énergiquement ces duels auxquels on avait recours, selon la loi de Gondebaud, pour terminer les procès, tant en matière civile que criminelle, comme si la victoire n'eût pu manquer de se ranger du côté de la justice.

Agobard, archevêque de Lyon, montrait en 822 à l'empereur Louis le Débonnaire la barbarie et l'iniquité de ces lois, aussi contraires à la raison qu'à la religion. On ne voit pas que Louis, bien qu'animé de bonnes intentions, ait eu la main assez ferme pour entreprendre de réformer ces abus.

Au temps de Jules II, la fureur du duel était si fort autorisée dans le monde, que les princes temporels, au lieu d'imiter l'ostrogoth Théodoric et de la proscrire de leurs États comme étant contraire aux lois divines

parler de paix aux champions. L'empereur le leur accorda; ils conférèrent ensemble et s'en tinrent à une transaction raisonnable, mais qui lésait quelque peu les droits de notre héros. Aussi n'y voulut-il jamais consentir, et la bataille recommença de plus belle. Le comte de Namur, sans craindre un adversaire qui ne pouvait riposter, le pressait de son mieux et allait lui faire un mauvais parti, lorsque Godefroy, ferme sur ses étriers, et saisissant le moment où l'autre l'approchait, le frappa à la tempe gauche d'un tel coup du pommeau de son épée, qu'il l'étendit par terre, ne remuant pas plus que s'il était mort ([1]).

Godefroy descendit de cheval; jetant le tronçon de fer qu'il tenait, il prit l'épée de celui qu'il avait renversé, et appelant les barons qui s'étaient mis en peine de les accorder, il leur dit :

« Seigneurs, la paix que vous m'avez offerte tout à l'heure et que j'ai refusée, je l'accepte maintenant, car, si j'y ai quelque dommage, je n'y ai point de honte. J'aime mieux y perdre du mien et céder à celui qui est mon parent, plutôt que si je devais le tuer ([2]). »

Touchés de cette clémence et de ce désintéresse-

et humaines, assignaient à ces malheureux combattants des endroits où ils pussent l'assouvir en toute sûreté. Jules II, pour arrêter ce désordre, fit une constitution par laquelle il condamnait cet usage si funeste à la société. Outre l'excommunication qu'ils encouraient, il ordonna que, sur le territoire du Saint-Siège, les champions fussent appréhendés partout où ils pourraient se réfugier; qu'ils seraient punis comme homicides, et que les corps de ceux qui seraient tués resteraient privés de la sépulture ecclésiastique.

Enfin le concile de Trente s'occupa aussi de flétrir et de condamner le duel. Par le chapitre XIX, il excommunie les seigneurs qui en accorderont la permission ou qui le favoriseront en quelque manière. Il excommunie les combattants, les punit comme homicides et prive de la sépulture chrétienne ceux qui succomberont dans ces luttes fratricides. Il excommunie encore et soumet à une perpétuelle malédiction aussi bien ceux qui auront donné conseil pour le fait ou pour le droit en matière de duel, que ceux qui en auront été spectateurs (ROHRBACKER, *passim*).

1. Guillaume de Tyr.
2. Version française anonyme.

ment, les barons firent entre eux la paix telle qu'il l'acceptait, et mirent fin à une querelle dont Godefroy eut toute la gloire, plus encore par la mansuétude dont il fit preuve une fois vainqueur, que par la bravoure et l'énergie qui lui avaient acquis la victoire.

L'empereur Henri IV cependant avait exaspéré par sa tyrannie les peuples qu'il gouvernait. Continuellement en guerre avec ses sujets, il mit le comble à ses exactions en portant atteinte aux droits de l'Église. Il donnait les évêchés à ses créatures, prétendait les investir par la crosse et la mitre, favorisait la simonie et le trafic des charges ecclésiastiques. Non seulement il fit publier contre saint Grégoire VII d'infâmes libelles, le chargeant d'accusations pleines de haine et de passion, accumulant pour le décrier des inventions aussi absurdes qu'odieuses, allant jusqu'à prétendre que le Pontife avait payé des meurtriers pour l'assassiner; mais, en sa qualité de patrice de Rome, il enjoignit au vertueux vicaire de JÉSUS-CHRIST de quitter son siège, disant qu'il usurpait le titre de pasteur légitime et qu'il n'était qu'un loup dévorant [1].

Henri IV fut excommunié, puis déposé par saint Grégoire VII ; et, en même temps, les hauts barons de l'empire élurent à sa place Rodolphe, duc de Souabe. L'empereur déchu appela à son secours tous ceux qui lui étaient restés fidèles. Soit par politique, et afin de rentrer en possession de son duché, soit encore qu'il ne soupçonnât point les crimes de son suzerain, Godefroy de Bouillon oublia ses ressentiments passés et se rendit aux ordres du tyran. Mais en se rangeant ainsi sous la bannière d'un prince ennemi de l'Église, le jeune chevalier avait le cœur si droit, qu'il marqua son départ par un acte de piété en mettant l'église de

1. L'abbé Darras, *Histoire ecclésiastique.*

Bouillon sous la juridiction de la célèbre abbaye de Saint-Hubert ([1]).

Henri IV reçut Godefroy avec joie. La réputation du jeune guerrier était déjà si bien établie qu'il lui confia l'aigle impériale. Quelques succès partiels avaient rendu à Henri son assurance; il résolut de frapper un coup décisif et, ayant réuni toutes ses forces, il marcha au-devant de Rodolphe de Souabe qui s'était mis lui-même à la tête de ses troupes.

Les deux armées se rencontrèrent dans les plaines de Volksheim, en Saxe, le 15 octobre 1080. La bataille s'engagea furieuse. Les gens de Henri commençaient à plier et à se débander, lorsque Godefroy, qui avait jusque-là fait des prodiges de valeur, aperçoit Rodolphe de Souabe. Il le rejoint dans la mêlée, ayant en main l'étendard de l'empire, et l'atteint mortellement de la lance de sa bannière qu'il relève toute sanglante, lui arrachant ainsi la victoire avec la vie.

Hermann de Luxembourg fut alors désigné par les principaux chefs pour succéder à Rodolphe. Une fois proclamé empereur, Hermann rallia les troupes dispersées et harcela l'armée de Henri. Celui-ci, aggravant encore sa déplorable faute, ne craignit pas d'aller jusqu'au sacrilège, et comprenant que le pouvoir spirituel qui l'avait jeté hors de la communion des fidèles était plus fort et plus redoutable que l'armée de son compétiteur, « il voulut chercher la fin de cette guerre à sa source même ». Il prit le parti d'aller jusque dans Rome forcer le Souverain-Pontife à le reconnaître solennellement et à le couronner.

Mais le pape est le gardien des intérêts de Dieu sur la terre, et l'Église n'abdique pas devant la menace ou la violence. Saint Grégoire VII se retira au château Saint-Ange, pendant que Henri le déposait de sa

1. Chronique de Godefroy.

propre autorité et faisait nommer l'anti-pape Guibert. Puis, après de longues négociations, désespérant de vaincre la résistance du Pontife, le prince indigne fit donner l'assaut aux murs de Rome.

On sait quel fut l'héroïsme de saint Grégoire VII et quelle admirable fermeté il opposa à ses ennemis. Il mourut peu après, prononçant ces mots qui sont en même temps son plus bel éloge et la raison de ses infortunes :

« J'ai aimé la justice et haï l'iniquité; c'est pourquoi je meurs en exil. »

Godefroy ne se distingua que trop dans cette guerre infâme; il franchit le premier les murailles, fait reculer les assiégés, sème partout la terreur et rend Henri maître de la Ville Éternelle en ouvrant la porte de Latran aux troupes impériales.

On dit que, peu de temps après la prise de Rome, étant tombé malade et bientôt réduit à l'extrémité, il fit vœu d'entreprendre le voyage de la Terre-Sainte, et que Dieu lui montra combien ce vœu lui était agréable, « par la santé qu'il lui rendit contre toute apparence et sans le secours des remèdes. »

« Ni ce vœu, ni ce miracle, ni cette entrée dans Rome, dit le Père Maimbourg, ne sont nullement de ces faits que l'histoire nous puisse garantir sur la foi des contemporains. Ce qui est peut-être plus certain, c'est que l'empereur, soit qu'il fût touché du mérite extraordinaire de ce brave prince et des grands services qu'il en avait tirés, soit qu'il eût du dépit contre Conrad qui commençait à se séparer de ses intérêts, mit enfin Godefroy en possession de son duché de la Basse-Lorraine, patrimoine de son oncle qui l'avait institué son héritier, et qu'on lui détenait depuis treize ans. »

Pour se l'attacher par un lien plus fort que celui de

la reconnaissance, Henri voulut devenir son beau-frère en épousant, ainsi que nous l'avons dit, sa sœur Praxède-Adélaïde. Godefroy se vit alors en état de recouvrer le comté de Verdun que l'évêque Thierry et le comte de Namur occupaient de nouveau. Ceux-ci ayant assiégé Stenay que Godefroy avait bâti et fortifié d'un très bon château, ce prince les combattit avec tant de valeur qu'il put secourir la place, et, aidé des troupes que lui amenèrent de France et d'Allemagne ses deux frères, Baudouin et Eustache, il les contraignit de lever le siège et de lui céder enfin le comté de Verdun, ainsi qu'en décida l'évêque de Liège qu'ils prirent pour arbitre.

Au moment où il semblait que le duc de Lorraine dût être lié plus étroitement à l'empereur, celui-ci répudia Praxède, et pour venger un affront qu'il ne pouvait supporter, Godefroy se sépara de l'empereur et se mit contre lui en état d'hostilité ouverte. Cet outrage était comme le châtiment de la fidélité qu'il avait eue envers un prince infidèle à l'Église : juste punition réservée à cette faute impardonnable d'avoir laissé commettre un crime! faute plus grande encore de l'avoir favorisé!

C'est alors que, débarrassé de ses ennemis, Godefroy eut le loisir de faire quelque retour sur lui-même. L'appui qu'il avait donné à l'empereur, la conduite qu'il avait tenue en l'aidant à chasser de Rome le pape légitime, lui causèrent de vifs remords. Comprenant qu'il avait mis jusque-là sa vaillance au service de l'injustice, il résolut d'expier ses fautes passées, et notamment l'action qu'il considérait maintenant comme un sacrilège, en consacrant désormais son épée à la défense du droit. Il est possible qu'avant même le concile de Clermont et avant qu'Urbain II eût appelé aux armes la chrétienté tout entière, Godefroy de

Bouillon se fût promis de se rendre à Jérusalem pour le rachat de ses péchés. C'est ce que l'on ne saurait affirmer. Toujours est-il qu'il était dans une disposition d'esprit favorable à la croisade, et que, chez ce guerrier pénétré de l'amour du bien, élevé et grandi dans les sentiments de la foi la plus sincère, le désir de faire oublier ses erreurs devait l'emporter sur toute autre considération.

Selon Albert d'Aix, l'un des historiens des croisades, le duc de Lorraine souhaitait ardemment de faire un pèlerinage aux Saints Lieux et d'aller chercher son pardon auprès du sépulcre même de celui qui pardonne. Entre plusieurs visions que rapporte ce chroniqueur, et qu'il donne comme autant de prédictions de la prise de Jérusalem, il en est une qui a trait à la grandeur future du duc de Lorraine et que nous devons reproduire.

Stabulon, un des écuyers de Godefroy, eut pendant son sommeil un songe. Il vit une échelle qui, de la terre, s'élevait jusqu'au ciel. Godefroy y montait, suivi de Rothard, son maître-d'hôtel. Celui-ci portait à la main une lampe, qui s'éteignit lorsqu'il fut parvenu à la moitié de l'échelle. Perdant aussitôt courage, il descendit, et ne voulut ni rallumer sa lampe ni monter de nouveau. Godefroy cependant persistait dans son entreprise, et Stabulon, rallumant la lampe, n'eut point peur de suivre son maître. Tous deux accomplirent leur voyage et arrivèrent dans la demeure céleste où ils purent jouir de toutes les faveurs de Dieu.

« Qui pourrait, ajoute le chroniqueur, ne pas voir dans cette échelle l'image de Jérusalem, porte de la patrie du ciel ? Cette échelle était d'or, pour signifier qu'un pareil pèlerinage demandait un cœur pur. Cet écuyer qui, parvenu à la moitié du chemin, abandonna lâchement son maître, ne représente-t-il pas bien ces pèlerins à qui les fatigues du voyage firent déserter l'armée de

Jésus-Christ ? Ce Stabulon, au contraire, ce courageux serviteur, n'est-il pas la fidèle image de ces pieux chrétiens que l'espoir de visiter Jérusalem encouragea à persévérer dans leur voie?»

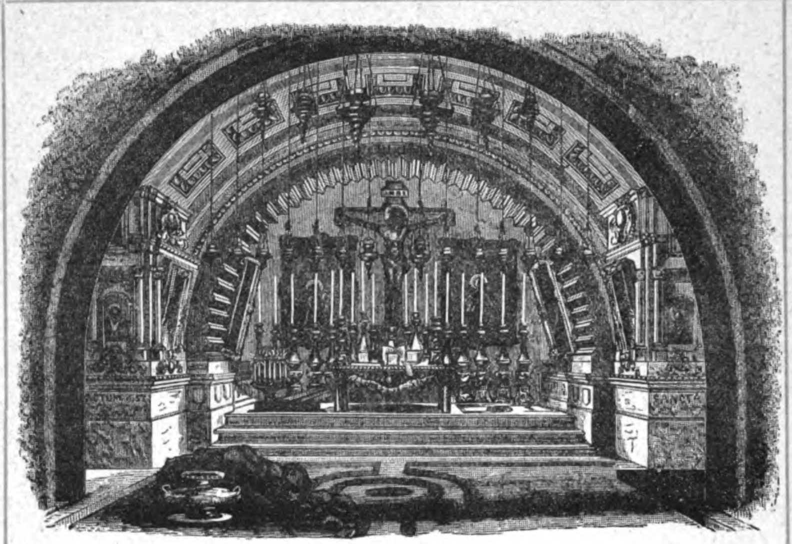
Un autre écrivain prétend, et l'on dit que la comtesse Ide racontait ces choses avec grand plaisir après les glorieux succès obtenus par ses enfants durant la guerre sainte; un autre écrivain prétend que, longtemps avant la prédication de la croisade, Godefroy déclarait vouloir un jour entreprendre le voyage de Jérusalem, « non pas comme les autres qui se contentaient de le faire en pèlerins, pour satisfaire leur dévotion ; mais en capitaine et en conquérant, avec une puissante armée, pour en chasser les infidèles. Ce qu'il disait alors par la seule impétuosité de son courage, sans savoir comment il le pourrait exécuter, fut comme une espèce de prophétie et un présage de l'honneur insigne auquel Dieu l'avait destiné (1). »

On rapporte que Clovis, le premier roi franc qui fut chrétien, entendant un jour le récit de la Passion, touché jusqu'aux larmes à la pensée des tortures qu'avait subies pour nous Jésus-Christ, s'écria, dans un élan d'indignation généreuse:

« Que n'étais-je là avec mes Francs ! »

Godefroy de Bouillon fut plus heureux que l'époux de Clotilde. Ce souhait qu'il formait au fond de son cœur, ce désir qu'il avait d'établir le règne du Christ dans le propre royaume du Fils de David, il lui fut donné de l'accomplir. Il allait se trouver là avec ses Francs!

1. *Histoire universelle des croisades.*



Chapelle du Calvaire.

CHAPITRE II. — Les Turcs menacent Constantinople. Le Pape St Grégoire VII médite la Croisade. Pierre l'Ermite et Urbain II. Concile de Plaisance. Concile de Clermont. Urbain II appelle la chrétienté aux armes. La croisade est résolue. Godefroy prend la croix. Premières tentatives malheureuses. Portrait de Godefroy de Bouillon. Il se met en marche et arrive à Philippopolis. Les autres croisés se mettent en route.

L'EMPIRE d'Orient périssait. Montés sur le trône par un crime, presque tous les princes qui gouvernaient à Constantinople s'y maintenaient par des crimes. Et, tandis qu'ils demandaient à la ruse ce que leur mollesse leur interdisait d'essayer par le courage, ils voyaient peu à peu les Musulmans envahir leurs provinces, et s'avancer vers leur capitale comme une mer dévastatrice. Incapables de résister eux-mêmes, ils implorèrent l'assistance du pape et des princes d'Occident, promettant même obéissance à l'Église romaine dont les Grecs s'étaient séparés violemment depuis environ quarante ans.

Grégoire VII, un saint, et un des plus grands hommes qu'ait produits le moyen âge, eut la gloire de méditer le premier la délivrance du Saint-Sépulcre. Refouler la barbarie au loin dans l'Asie et rendre Jérusalem et le Calvaire à la ferveur de la chrétienté, était une entreprise digne de son génie. Ramener par là au bercail tant de brebis que le schisme de Michel Cérulaire avait égarées, était une œuvre dont l'accomplissement devait faire tressaillir son grand cœur. Grégoire exhorta les fidèles à prendre les armes; il s'engagea lui-même à les conduire. Déjà cinquante mille guerriers s'étaient enrôlés, empressés à le suivre, lorsque l'Église, menacée par un empereur qui se disait chrétien, vint réclamer les soins du Pontife qui lui avait consacré sa vie.

Son successeur, Victor III, continua de si grands exemples, et malgré l'empereur d'Allemagne et son antipape Guibert, il prêcha la croisade contre les Musulmans. L'Italie avait répondu à son appel, mais d'autres périls lui imposèrent d'autres projets. Urbain II occupa à son tour la chaire de saint Pierre.

Vers les dernières années du onzième siècle, un homme des environs d'Amiens, d'origine noble, vivait dans la solitude. Il s'appelait Pierre, et on le désignait sous le nom d'Ermite. Poussé par la dévotion, il fit un pèlerinage aux Lieux-Saints. Arrivé à Jérusalem, il vit que la désolation l'habitait. Les infidèles tuaient les chrétiens ou les réduisaient en esclavage, et insultaient le Crucifié dans la ville même qu'il avait pleurée de ses larmes et glorifiée de son sang.

Ému de douleur à la vue des profanations et des sacrilèges que commettaient les païens, frémissant d'indignation au spectacle des cruautés exercées sur ses frères, Pierre l'Ermite va trouver le patriarche de Jérusalem, Siméon, qui, gémissant des maux dont il

est chaque jour le témoin, l'engage à retourner en Occident pour appeler la chrétienté à la délivrance de la Terre-Sainte. Pierre, dès lors, se croit destiné à cette mission par la volonté du Ciel; une voix surnaturelle lui parle et lui dit ce que son cœur lui inspirait déjà : « Lève-toi, Pierre, et cours annoncer les tribulations du peuple de Dieu. »

Chargé des lettres du patriarche, Pierre l'Ermite se rend en Italie; il se jette aux pieds d'Urbain II qui l'encourage et promet de lui donner l'appui de sa grande parole.

Pierre parcourt l'Europe, un crucifix à la main. Les foules se pressent pour l'entendre. L'austérité de ses mœurs, sa charité, le font révérer comme un saint. Il raconte ce qu'il a vu : Jérusalem sanglante, les chrétiens massacrés pour leur foi, les sanctuaires profanés, les saintes images souillées de boue. Il supplie, il adjure, et, par l'ascendant de ses prières et de ses larmes, il entraîne la multitude.

L'appel aux armes retentit dans les chaumières comme dans les châteaux. Barons et paysans sont prêts à partir. Pierre l'Ermite leur a communiqué son enthousiasme. Les grands et les politiques apprennent en même temps que les Turcs ont poussé jusqu'au Bosphore et menacent l'empire grec. Ils comprennent que la lutte suprême va s'engager entre l'islamisme et la civilisation chrétienne. La nécessité d'une expédition s'empare de tous les esprits.

Le pape se lève, et convoque un concile à Plaisance. Deux cents évêques s'y rendent, et la foule est si nombreuse qu'elle doit camper dans les plaines qui entourent la ville. Le Pontife a reçu des ambassadeurs d'Alexis Comnène qui sollicite le secours des Latins. L'année suivante, au mois de juillet 1095, Urbain II convoque un second concile à Clermont, en Auvergne. Lui-même passe les Alpes et arrive au mois de novembre. Cent

mille guerriers ont obéi à son appel. Pierre l'Ermite accompagne le vicaire de Jésus-Christ. Avant de porter la guerre en Orient, le concile assure la tranquillité en Occident. La *Paix de Dieu* interdit les guerres particulières; les orphelins et les veuves, les laboureurs et les pauvres sont mis sous la tutelle de la religion. Les églises, les chapelles, les croix des carrefours deviennent autant d'asiles contre la force et la violence.

Puis, Urbain II parla au nom de Dieu :

« Le peuple que le Christ a béni succombe. Si les chrétiens de Jérusalem, si les gardiens du Calvaire restent encore parmi tant de misères et tant de ruines, c'est qu'ils craignent de laisser sans prêtres et sans autels une terre que la victime d'expiation a couverte de son sang. Chevaliers, toujours à la recherche de vains prétextes de guerre, réjouissez-vous, car voici qu'une guerre légitime éclâte. Voici le moment de montrer que vous aimez la justice, vous qui combattiez pour l'injustice. Vous qui fûtes si souvent la terreur de vos frères, qui vendiez, pour un vil salaire, votre bras aux fureurs d'autrui, allez maintenant, armés du glaive des Machabées, défendre la maison d'Israël! Souvenez-vous de ce qu'a dit le Seigneur : Celui qui aime son père et sa mère plus que moi, n'est pas digne de moi. Quiconque abandonnera sa famille ou son héritage pour mon nom, en sera récompensé au centuple et aura la vie éternelle. »

L'assemblée tout entière frissonne; tous ont la même pensée et tous s'écrient : « *Dieu le veut! Dieu le veut!* La guerre! »

— Oui, reprend le pontife, *Dieu le veut!* Que ce cri devienne votre cri de guerre. Et pour vous rappeler que vous suivez Jésus-Christ portant sa croix, attachez à votre poitrine le signe sacré de la rédemption. Par la croix, Jésus-Christ a vaincu le monde : vous vaincrez avec la croix! »

L'enthousiasme était à son comble. Cette foule ne peut contenir son ardeur et demande à grands cris d'entrer dans « la voie de Dieu ». Adhémar, évêque du Puy, s'avance, et, s'agenouillant devant Urbain, il lui demande sa bénédiction et le conjure de lui permettre d'aller en Terre-Sainte. Urbain le lui accorde et le nomme légat apostolique auprès des troupes de l'expédition. Un cardinal lit à haute voix une formule d'absolution générale, comme au moment d'une bataille, et, sur cette multitude prosternée, le Souverain-Pontife, élevant « les mains qui délient », laisse tomber les paroles miséricordieuses du pardon.

Les premiers qui prirent la croix et suivirent l'exemple d'Adhémar de Monteil, évêque du Puy, furent Hugues de Vermandois, frère du roi de France; Robert de Normandie, frère du roi d'Angleterre; Godefroy de Bouillon, duc de Lorraine, et ses frères Baudouin et Eustache; Robert, comte de Flandre; Raymond de Saint-Gilles, comte de Toulouse; Hugues, comte de Saint-Pol; Étienne, comte de Chartres et de Blois.

Tandis que ces grands seigneurs faisaient leurs préparatifs, les foules qui suivaient Pierre l'Ermite dans ses prédications ne purent modérer leur impatience et demandèrent qu'on les menât de suite en Asie. Pierre s'improvisa général d'armée et partit, écoutant son zèle plus que sa prudence, à la tête d'une bande de cent mille hommes, vieillards, femmes et enfants. Un chevalier de Guyenne, Gauthier Sans-Avoir, d'une bravoure éprouvée, prit le commandement de l'avant-garde. Mais ces soldats, par trop indisciplinés, pillèrent les pays qu'ils traversèrent, furent harcelés et combattus par les Hongrois et les Bulgares, jusqu'à ce que, réduits à un petit nombre, mais renforcés par d'autres bandes, ils allassent se faire massacrer par les Turcs dans la plaine de Nicée.

De son côté, un prêtre allemand, nommé Gotschalk, était parvenu à rassembler vingt mille hommes. Il ne sut point les contenir et ils se livrèrent à tous les excès. Coloman, roi de Hongrie, les attira dans un piège et les fit périr sans pitié. Trois mille à peine furent assez heureux pour s'échapper.

Enfin une autre bande composée d'Allemands des bords du Rhin et de la Moselle, plus séditieuse et plus fanatique encore, qui suivait pêle-mêle deux chefs, Volkmar et Émicon, sans leur obéir, s'en alla, sous prétexte de croisade, piller et rançonner les Juifs. Ceux-ci furent impitoyablement égorgés, et ne trouvèrent de refuge qu'auprès des évêques. Les pillards arrivèrent alors en Hongrie et mirent le siège devant la ville de Mersbourg. Ils allaient l'emporter d'assaut, lorsqu'ils furent pris de panique, et leur armée de vagabonds se dispersa d'elle-même.

Pendant que ces malheureux étaient ainsi châtiés de leur présomption et de leurs excès, les barons de France et des Pays-Bas achevaient de prendre leurs dispositions. La croix allait avoir des soldats dignes d'elle. L'Europe entière, dans un religieux recueillement, fixait maintenant ses regards sur l'Orient.

Godefroy avait pris la croix avec tant de ferveur qu'il sacrifia tout à l'honneur de servir Jésus-Christ. Pour recruter de nombreuses troupes, il se dépouilla généreusement de son patrimoine. Il vendit à Aubert, évêque de Liège, son comté d'Ardenne et de Bouillon, et engagea la ville de Stenay et ses dépendances à Thierry, évêque de Verdun. Le 15 août 1096, le duc de Lorraine se mit en marche. Il commandait à dix mille cavaliers et à soixante-dix mille piétons. La fleur de la noblesse de France et de Lorraine l'accompagnait, fière de servir sous un tel capitaine. Outre ses frères, il avait avec lui son cousin Baudouin du Bourg, qui fut plus

tard troisième roi de Jérusalem; un de ses parents, Garnier de Grez; Renaud de Toul et Pierre, son frère; Baudouin de Mons, comte de Hainaut; Conon de Montaigu, Gérard de Chérisy, Hugues de Saint-Pol et son fils Engelrand, Dudon de Contz, Henri de Haches et son frère Godefroy. Chacun de ces barons menait avec lui l'élite de ses hommes d'armes.

Le duc de Lorraine se distinguait parmi tant de chevaliers, autant par sa valeur et sa réputation que par la sincérité de sa piété. Il avait l'estime et la confiance de tous, et cela lui valait mieux que l'autorité souveraine. Le Père Maimbourg a tracé de lui un portrait qui se ressent de l'époque où ce savant Jésuite écrivait, mais qui résume parfaitement tout ce que les chroniqueurs nous ont appris de Godefroy de Bouillon.

«On ne trouvera guère d'homme dans l'histoire qui ait eu plus de charmes que ce prince pour gagner les cœurs et pour exercer sans contrainte un empire absolu sur les esprits, sans qu'il eût besoin pour cela d'autre autorité que de celle que lui donnaient sa vertu et les grâces dont la nature l'avait avantagé. Il était alors dans sa force, et même encore dans la fleur de son âge, d'environ trente-cinq ans ; sa complexion sanguine et très robuste lui avait conservé la fraîcheur et la beauté de la jeunesse avec la vigueur et la maturité d'un homme fait. Il avait la taille admirable, le corps droit, d'une stature tellement au-dessus de la moyenne, que la proportion régulière de tous ses membres ne faisait rien paraître d'excessif dans sa hauteur, qui approchait de l'héroïque; le port extrêmement majestueux, le maintien grave et sérieux; le teint délicat et fort vif, les joues vermeilles, les yeux brillants, mais d'un feu doux et attrayant; le tour et les traits du visage parfaitement beaux; les cheveux blonds, la parole douce et le son de la voix très agréable; et tant de pudeur et de modestie dans ses manières, qu'un de ceux qui ont

eu l'honneur de l'accompagner au voyage de la Terre-Sainte, nous assure que, dans la conversation, il avait plutôt l'air d'un solitaire que d'un capitaine. — Et cependant, ajoute le même témoin oculaire, quand l'ennemi approchait et qu'il fallait combattre, il devenait en un instant un tout autre homme, et paraissait comme un lion, tant on lui voyait de résolution, d'ardeur et de fierté dans les yeux, dans la voix, dans les gestes, dans la démarche; et tant il avait le courage intrépide dans les plus grands périls pour animer cette force extraordinaire que la nature avait mise dans un si beau corps, par une espèce de prodige dont on n'avait vu guère d'exemples jusqu'alors. Il n'y avait ni casque, ni cuirasse, ni bouclier qui fût à l'épreuve des coups qu'il déchargeait avec tant de raideur, que toutes ces armes n'empêchaient pas qu'il ne fendît un homme en deux ; outre qu'il avait tant d'adresse à manier toutes sortes d'armes, et qu'il possédait si parfaitement les secrets de l'art militaire, que l'envie même, étant contrainte de céder au jugement de tout le monde, ne lui put jamais disputer cet avantage : avantage qui fut d'autant plus merveilleux en lui, qu'il y était accompagné de toutes les vertus d'une grande âme.

« Car il est constant que personne n'accorda jamais mieux que lui les exercices de la guerre avec tous les devoirs d'un honnête homme et d'un chrétien, étant doux, civil, affable, affectueux, tendre et bon ami, caressant les moindres soldats et les soulageant dans leurs maux avec un soin et une affection de père ; ferme et constant dans ce qu'il avait résolu, et inviolable dans sa parole; grand amateur de la justice, et rendant à chacun très exactement ce qu'il lui devait ; obligeant, libéral et magnifique en tout, excepté dans ce qu'il fallait pour sa personne qu'il négligeait d'une certaine manière qui sied bien à un prince guerrier et qui venait de ce généreux mépris qu'il faisait du faste,

et du luxe, et du faux éclat de la vanité du monde; cherchant en toutes choses le solide, et de plaire à Dieu, auquel, par une espèce de miracle pour un homme de guerre, il avait grand soin de s'unir, même dans ses plus grandes occupations, par les exercices de piété, et principalement par de très ferventes prières: ce qui, bien loin de rien diminuer de sa vigueur, lui donnait de nouvelles forces et des lumières extraordinaires, pour agir admirablement, comme il faisait, en soldat et en capitaine. »

Au mois de septembre, l'armée de Godefroy traversa l'Autriche; parvenue sur les frontières de la Hongrie, elle y séjourna quelque temps pour traiter du passage avec le roi Coloman, qui, il faut l'avouer, avait sujet de se défier, depuis les déprédations qu'avaient commises dans son pays les bandes dont nous avons parlé. Le traité fut bientôt conclu. Le duc de Lorraine s'avança ensuite au travers des terres des Bulgares et arriva à Philippopolis. L'armée des Latins était sur le sol de l'empire grec, à soixante-dix lieues seulement de Constantinople.

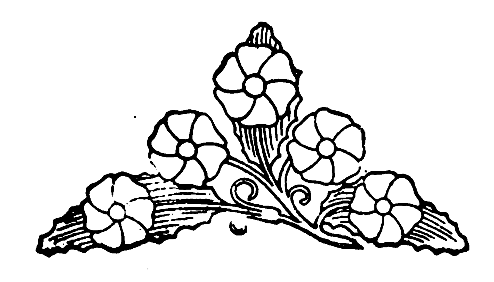
C'était dans la capitale de l'Empire d'Orient que s'étaient en effet donné rendez-vous les principaux chefs des croisés. Ils comptaient se réunir là aux troupes qu'Alexis Comnène leur avait promises.

De leur côté Hugues de France, Robert de Normandie, Étienne de Blois, Robert de Flandre, prenaient leur chemin à travers l'Italie. Avec eux marchaient une foule de seigneurs et de chevaliers : Robert de Paris, Achard de Montmerle, Isouard de Muson, Évrard de Puisaye, Gauthier de Saint-Valéry, Roger de Barneville, Raoul de Beaugency, Rotrou, fils du comte du Perche; enfin, Odon de Bayeux, frère de Guillaume le Conquérant, les deux Bretons Fergant et Conan, Miles de Braïcs, Guy de Trusselle, Raoul

de Gader, Yves et Albéric de Grandmesnil. Après avoir franchi les Alpes, et visité à Rome les tombeaux des Apôtres, ils arrivèrent au port de Bari, dans la Pouille, où ils pensaient pouvoir s'embarquer. L'hiver les retarda, et ils durent attendre une saison plus favorable.

L'exemple des chevaliers français enflamma l'ardeur des barons italiens. Bohémond, prince de Tarente, fils de Robert Guiscard, prit le premier la croix et fut suivi par le fameux Tancrède de Hauteville, son cousin. Beaucoup les imitèrent, entre autres Herman de Cani, Robert de Sourdeval, Robert de Hanse, Homfroy de Montaigu, Richard de Salerne et son frère Ranulfe.

Enfin, cent mille autres croisés des provinces méridionales de la France se mettaient en marche sous les ordres de Raymond, comte de Toulouse, et d'Adhémar de Monteil, évêque du Puy. Parmi eux était Guillaume de Sabran, Héraclès de Polignac, Bernard de Montagnac, Éléazar de Castries, Raymond Polet, seigneur d'Alais, Gaston de Foix, vicomte de Béarn, Roger, comte de Foix; les comtes de Roussillon, de Forcalquier, d'Orange, de Forez, de Clermont, de Die; les vicomtes de Castillon, de Turenne, d'Albret; le seigneur de Montpellier, Raymond de Lisle, Raymond de Hautpoul, Geoffroy de Latour. L'archevêque de Tolède, les évêques d'Apt, d'Orange et de Lodève, s'étaient également croisés et menaient eux-mêmes leurs vassaux.





Aceldama.

CHAPITRE III. — Alexis Comnène, empereur de Constantinople. Sa conduite envers les croisés. Godefroy l'oblige à mettre en liberté Hugues de France qu'il re'ient prisonnier. Les croisés traitent avec Alexis et lui prêtent hommage. Leurs restrictions. Les différents corps d'armée des croisés se réunissent à Chalcédoine et à Nicomédie. Ils continuent leur route et arrivent dans les plaines de Nicée. Kilidge-Arslan, sultan de Roum, attaque les chrétiens; il est défait. Siège de Nicée. Bel exploit de Godefroy. Prise de Nicée. Perfidie d'Alexis.

ALEXIS avait bien sollicité plusieurs fois l'assistance de la chrétienté contre les Musulmans; mais quand, au lieu du faible secours auquel il s'attendait, il vit s'abattre sur son royaume cette nuée d'étrangers, il craignit pour sa propre sûreté. Se sentant trop faible pour résister, il usa de politique, et tout en faisant bon visage aux croisés, tout en leur envoyant des députés pour les complimenter, il prit en secret les mesures qui pouvaient leur nuire.

Hugues de Vermandois, frère du roi Philippe I, avait suivi la route d'Italie avec quelques barons; du

royaume de Naples il passa en Grèce, et là s'embarqua pour l'Orient. Une tempête ayant jeté son vaisseau sur les côtes d'Épire, Hugues le Grand avait été fait prisonnier par ordre de l'empereur. Celui-ci espérait faire de ce prince un otage dont il pourrait au besoin se servir contre les Latins.

Dès son arrivée, Godefroy demanda réparation de cette insulte. Alexis montra tant de mauvaise volonté, que le duc de Lorraine recourut à la force et marcha sur Constantinople, saccageant et ravageant le pays. Alexis trembla sur son trône et s'empressa de parlementer, promettant de rendre son captif aussitôt que Godefroy serait devant sa capitale, pourvu que désormais les croisés remissent l'épée au fourreau. Le duc de Lorraine renonça aux hostilités, et l'empereur, pour cette fois, tint parole. Hugues fut rendu à la liberté et rejoignit son libérateur, ainsi que quelques chevaliers, Dreux de Nesle, Clérambaud de Vandeuil et Guillaume, vicomte de Melun, qui avaient comme lui été faits prisonniers.

Néanmoins la paix ne dura guère. Alexis employa successivement tous les détours, toutes les perfidies, essaya de la douceur, puis de la violence. Il voulut attirer Godefroy dans son palais; il prit les croisés par la famine et défendit aux siens de leur vendre des vivres, fit main basse sur leurs fourrageurs, fit même attaquer leur camp par terre et par mer. Mais les chrétiens d'Occident avaient été avertis et se tenaient sur leurs gardes. A différentes reprises, dans cette guerre d'escarmouches, les Grecs furent battus, et les soldats ne se gênèrent point pour enlever des vivres qu'on refusait de leur vendre. Alexis demanda une seconde fois la paix, huit jours après qu'il l'avait une première fois obtenue. Il offrit de traiter, et comprenant que Godefroy ne se fierait pas à sa promesse, il lui remit en otage son fils aîné, Jean Porphyrogénète.

Le duc de Lorraine ne cherchait que le moyen d'exécuter son entreprise contre les infidèles; il consentit à une entrevue. Laissant le commandement de l'armée à son frère Baudouin, il se rendit à Constantinople accompagné de Hugues de France et des principaux chefs. L'empereur les reçut avec magnificence, adopta Godefroy pour son fils, le combla de présents et d'honneurs, et lui déclara solennellement qu'il confiait son empire à la protection de son épée.

Les conditions du traité, après de longs débats, furent acceptées de part et d'autre : Alexis promettait par serment d'aider les croisés de tout son pouvoir; de joindre ses troupes aux leurs et de les conduire en personne; de leur fournir les vivres nécessaires et de ne faire aucun tort à ceux qui serviraient dans cette guerre. De leur côté, les Latins s'engageaient à ne rien entreprendre contre lui; à remettre entre ses mains les villes qui dépendaient autrefois de l'empire et qu'ils pourraient reprendre sur les Turcs; en outre, ils lui faisaient hommage pour leurs conquêtes futures et se reconnaissaient « ses hommes», mais avec cette restriction : « ils ne seraient obligés à rien si, de sa part, Alexis ne remplissait pas ponctuellement et ne tenait pas loyalement les engagements qu'il avait souscrits [1]. »

L'empereur alors, vers le commencement du carême (1097), pria Godefroy de transporter son camp aux environs de Chalcédoine, sous prétexte qu'il y aurait plus de commodité pour la subsistance de ses troupes. La raison véritable était que les autres princes approchaient à la tête de puissantes armées, et qu'il paraissait dangereux à Alexis d'avoir auprès de lui tant d'hôtes dont il ne pouvait s'empêcher de suspecter les projets. Il craignait surtout Bohémond, son ancien

1. Le P. Maimbourg.

ennemi, le redoutable combattant de Durazzo et de Larisse, dont il avait éprouvé la valeur et dont il connaissait l'ambition.

Fidèle à son système d'hypocrisie, Alexis écrivait à Bohémond des lettres flatteuses et bienveillantes, pensant par là endormir sa vigilance, tandis que d'un autre côté il donnait l'ordre à ses lieutenants de surveiller et de surprendre ses troupes qui traversaient maintenant la Macédoine. Le prince de Tarente fut en effet attaqué par les soldats impériaux au passage d'une rivière; il les mit en fuite, aidé par son neveu Tancrède.

Bohémond se plaignit à Alexis de l'audace de ses lieutenants; il était persuadé que ceux-ci n'avaient agi que d'après les instructions de leur maître, mais il feignit de ne pas le croire. Alexis s'excusa, parla de malentendu, et fit si bien qu'il décida le prince de Tarente à venir à Constantinople. Il l'accueillit d'autant mieux qu'il le craignait davantage, lui promit tout ce qu'il voulut, lui prodigua l'or et les caresses, et Bohémond, ainsi que les autres croisés, lui jura fidélité, apportant à son serment les mêmes restrictions. Tancrède, néanmoins, se refusa à l'hommage qu'on exigeait de lui, et alla directement à Chalcédoine, sans visiter l'empereur qui dut dissimuler son dépit.

Grâce à ses largesses, Alexis fut plus heureux avec le comte de Flandre, le duc de Normandie et le comte de Blois. Quant à Raymond, comte de Toulouse, il répondit « qu'il n'était pas venu en Orient pour chercher un maître et qu'il voulait n'être le vassal que de Jésus-Christ. » Alexis, pour se venger de ce dédain, ordonna secrètement à ses capitaines de harceler l'armée de Raymond sur son passage. Il fit même, de nuit, attaquer son camp. Les soldats du comte de Toulouse, pensant qu'ils étaient trahis, voulaient renoncer à l'expédition. Raymond rétablit difficilement

la discipline parmi ses troupes, et, en même temps qu'il envoyait reprocher durement à l'empereur une si noire perfidie, il sollicita les chefs de s'unir à lui pour le renverser. Beaucoup y paraissaient disposés, et les richesses de la ville impériale étaient pour eux une assez grande tentation, lorsque Godefroy s'opposa de toutes ses forces à ce que le but de la croisade fût ainsi détourné. De concert avec les plus sages, il provoqua des ordres de départ; et bientôt toute l'armée se trouva sur la terre d'Asie, dans les plaines où campait le duc de Lorraine.

Raymond, pressé par Godefroy, consentit enfin à prêter serment d'hommage à l'empereur, après que celui-ci eût désavoué hautement tout ce qui avait été fait contre lui. Le comte de Toulouse comptait rejoindre l'armée un peu plus tard; en attendant, comblé de présents par Alexis, avare qui prodiguait l'or quand il le croyait profitable, le comte de Toulouse jugea prudent de demeurer quelque temps à Constantinople pour veiller à ce que des vivres fussent envoyés aux croisés, ainsi que cela avait été convenu, et pour pousser Alexis à aller en personne se mettre à la tête des troupes.

Le rusé Byzantin n'était point près de le faire; il sentait trop bien qu'on voulait s'assurer de lui. Cependant, pour avoir l'air de prendre part à l'entreprise, il dépêcha auprès du duc de Lorraine Tatice, son favori, qui avait pour mission apparente de servir de guide à l'armée; mais dont la présence avait un autre motif: il devait chaque jour avertir l'empereur des projets des Latins. Ce Tatice était un misérable qui, jadis, avait eu les narines fendues pour quelque crime; et, dit Guillaume de Tyr, « s'il était associé aux autres princes, c'était afin qu'on ne manquât point d'une oie qui pût faire du tapage parmi les cygnes, ni d'une couleuvre perverse parmi les anguilles. »

Une fois sur les côtes d'Asie, les chrétiens ne songèrent plus qu'à rencontrer les ennemis de la croix. Godefroy et Tancrède, les premiers arrivés à Chalcédoine, furent aussi les premiers qui parvinrent à Nicomédie; là, ils attendirent le gros de l'armée dont ils formaient l'avant-garde. Pierre l'Ermite était avec eux. A peine réunies, les troupes, d'un commun accord, se dirigèrent sur Nicée, capitale de la Bithynie. Il y avait là six cent mille hommes, parmi lesquels cent mille cavaliers, dont les bataillons couvraient une étendue immense de terrain. Cette multitude armée « marchait à la conquête d'une crèche et d'un tombeau »: mais c'était la crèche de Bethléem, où voulut naître l'enfant-Dieu; c'était le sépulcre de Jérusalem, où l'homme-Dieu fut enseveli après sa mort.

Les croisés étaient pleins de confiance en leur nombre, se préparant joyeusement au combat, croyant déjà conquises les terres qui s'étendaient devant eux, lorsqu'ils virent accourir plusieurs soldats pâles, déguenillés, exténués de misère: déplorables restes de l'armée de Gauthier Sans-Avoir, qui, échappés au fer des Turcs, avaient vécu depuis perdus parmi les montagnes ou cachés dans les forêts. Ils racontaient en pleurant les désastres dont ils avaient été les témoins et les victimes. Ils montraient la forteresse où les chrétiens, pressés par la soif et la faim, s'étaient rendus aux Turcs qui les avaient massacrés, faisant grâce seulement à ceux qui, ainsi que Renaud, leur chef parjure, avaient renié la foi du Christ. Là, au pied de ces collines, avait péri l'armée débandée de Gauthier; de vingt-cinq mille fantassins et de cinq cents cavaliers, « il n'en était pas resté trois ensemble qui ne fussent morts ou pris. » Ici Gauthier lui-même, digne de commander à des soldats plus disciplinés, était tombé percé de sept flèches. Plus loin, le camp où les femmes et les enfants avaient été égorgés. Partout les croisés marchaient sur les osse-

ments de leurs frères, et ce spectacle leur inspira à la fois l'horreur et le désir de la vengeance. Ils se jetèrent à genoux, implorant la miséricorde divine et chantant les psaumes des morts; puis ils se relevèrent, ayant puisé dans la prière un plus grand courage et de plus fermes résolutions. Le duc de Lorraine leur fit voir les enseignements qu'ils devaient tirer d'une aussi terrible leçon.

On était aux premiers jours de mai (1097). Les troupes s'avançaient dans un ordre parfait. Godefroy avait fait prendre les devants à quatre mille pionniers qui ouvraient la route et facilitaient le passage aux innombrables bataillons ; des croix plantées de distance en distance indiquaient le chemin qu'on devait parcourir.

L'Asie-Mineure était à cette époque gouvernée par la dynastie des Seldjoucides. Soliman, à la tête de ses cavaliers Turcs, avait soumis les provinces de cette contrée à laquelle on donnait le nom de pays de Roum. Ce royaume s'étendait depuis l'Oronte et l'Euphrate jusqu'au Bosphore, et obéissait alors au fils de Soliman, Dgella-Leddin, surnommé Kilidge-Arslan ou l'*Épée du Lion.* Nicée était la capitale de ses états.

Kilidge-Arslan, que les historiens nomment aussi Soliman le Jeune ou Sultan de Roum, appela à son secours ses sujets et ses alliés. De toutes parts, et même de la Perse, accoururent les défenseurs de l'islamisme qui venaient se mesurer contre les champions de la Croix.

Nicée, entourée d'une double enceinte, était encore protégée par trois cent soixante-dix tours de pierre ou de brique qu'occupait une nombreuse garnison. De larges fossés l'environnaient; et du côté de l'occident et du midi le lac Ascanius permettait aux habitants de communiquer avec la mer.

Kilidge-Arslan campait avec cent mille hommes sur les montagnes voisines. Malgré les difficultés que devait leur offrir l'attaque d'une place aussi bien fortifiée, les chrétiens n'hésitèrent point à y mettre le siège. Ils avaient à peine pris leurs quartiers, lorsqu'ils apprirent, par deux espions tombés entre leurs mains, l'intention où était le sultan de Roum de les surprendre le lendemain. Pour ne pas attirer l'attention de l'ennemi, ils ne modifièrent aucune de leurs dispositions, mais envoyèrent aussitôt prévenir le comte de Toulouse de se hâter. Raymond, en effet, était demeuré en arrière, ainsi que nous l'avons vu, et s'avançait à petites journées. Dès qu'il reçut l'avis des chefs, il précipita sa marche et arriva pendant la nuit.

A l'aube, dix mille archers Turcs attaquèrent le corps d'armée du comte de Toulouse qui fit bonne contenance. Kilidge-Arslan vint alors soutenir son avant-garde avec cinquante-mille cavaliers. Mais les Sarrasins n'avaient plus affaire aux hordes indisciplinées de Pierre l'Ermite ou de Gauthier, et devant la froide bravoure des croisés, ils durent prendre honteusement la fuite. Les assiégés qui, de leur côté, avaient fait une sortie, ne furent pas plus heureux et regagnèrent en désordre l'abri de leurs murailles.

Le jour suivant, loin de se décourager, les Turcs revinrent au combat, frémissant de rage et brûlant de réparer leur échec. Cette seconde bataille, qui dura tout le jour, « et dans laquelle ils montrèrent tout le courage du désespoir uni à tous les stratagèmes de la guerre, ne leur fut pas plus favorable. La victoire, longtemps indécise, coûta la vie à deux mille chrétiens; quatre mille musulmans périrent, et un grand nombre furent faits prisonniers [1]. »

Les croisés imitèrent les usages barbares du peuple

1. *Beautés de l'Histoire des croisades.*

qu'ils venaient de vaincre : décapitant les cadavres sarrasins, ils attachèrent ces trophées au poitrail de leurs chevaux et rentrèrent ainsi triomphalement dans le camp. Mille de ces têtes furent le lendemain jetées dans la ville, au moyen de machines de guerre, pour terrifier les habitants et les obliger à se rendre; mille autres furent envoyées à Alexis en signe de victoire : c'était le premier tribut payé par ses nouveaux vassaux à l'empereur de Constantinople.

Lorsqu'ils eurent triomphé du sultan de Roum, les chrétiens poussèrent le siège avec plus de vigueur. Ils étaient maintenant débarrassés du côté de la campagne et n'en serrèrent la ville que de plus près. Chaque jour se livraient des assauts, et chaque jour périssait quelqu'un des plus braves parmi les assaillants. Baudouin Chanderon, Baudouin de Gand, Guillaume, comte de Forez, Galehaut de Lisle, Guy de Possesse trouvèrent la mort sous les murs de Nicée (1). En vain les soldats répétaient leurs efforts, faisant jouer les béliers et les catapultes, roulant vers les remparts de hautes tours chargées de combattants : la défense était aussi vive que l'attaque. La ville était armée de formidables machines qui portaient le ravage dans les troupes des croisés. Quelquefois ceux de Nicée accrochaient les plus audacieux des guerriers, lorsqu'ils s'approchaient des murailles, à l'aide de mains de fer qui tombaient sur eux et les enlevaient tout vivants. Après les avoir dépouillés et mutilés, ils les pendaient aux créneaux, ou bien s'en servaient comme de projectiles et les lançaient tout nus dans le camp chrétien.

Les habitants de Nicée s'opiniâtraient ainsi dans leur résistance énergique, et tous, outre qu'ils espéraient du secours du côté du lac, étaient résolus de

1. Version française anonyme.

s'ensevelir sous les ruines de leur cité. Parmi eux un Sarrasin, qui avait la taille d'un géant, se faisait remarquer entre les plus braves par son courage autant que par sa force et son adresse. Sa hardiesse allait jusqu'à la témérité. Armé de son arc, chacun de ses traits faisait une victime dans les rangs des assiégeants. Quand il avait épuisé ses flèches, il lançait des javelots plus grands du double que ceux dont on se servait communément, et nulle armure, nul bouclier ne résistaient à la violence de ses coups.

Un jour que les croisés bataillaient selon l'ordinaire, menés à l'assaut par leurs chefs, sur la plate-forme d'une tour qu'attaquaient Godefroy de Bouillon et le comte de Toulouse, le géant apparut. Il commença à tirer ses flèches mortelles, puis à faire pleuvoir sur les chrétiens une grêle de pierres. Il leur criait les plus sanglantes injures, les appelant lâches et couards, employant pour les insulter le peu de mots qu'il savait de leur langue, défiant au combat les plus vaillants de ses ennemis. Il fut bientôt l'objet des efforts de toute une troupe, le but de tous les traits, si bien qu'il en parut tout hérissé. Il ne cessait cependant de reprocher aux soldats leur faiblesse, aux chefs leur impuissance, les traitant de femmes, disant qu'ils étaient plus propres à manier les fuseaux que le fer, poussant du haut du rempart des quartiers de rocher qui écrasaient les gens occupés à faire une brèche au pied des murailles.

Godefroy frémissait d'impatience. Il eût voulu pouvoir escalader la tour et se mesurer avec un pareil adversaire; enfin, n'y tenant plus, incapable de supporter plus longtemps son insolence et ses railleries, il saisit une arbalète très forte, la tendit, et, d'un trait décoché d'une main vigoureuse, transperça d'outre en outre le géant qui chancela et qui tomba lourdement dans le fossé, raide-mort.

Une clameur joyeuse s'éleva parmi les guerriers témoins de l'adresse du duc de Lorraine qui délivrait ainsi le camp des croisés d'un terrible ennemi, pendant que les Sarrasins épouvantés faiblissaient et n'opposaient plus qu'une timide défense.

Chaque journée maintenant était marquée par quelques avantages du côté des chrétiens. La résistance des assiégés continuait cependant, tellement que la prise de la ville par force semblait difficile. Les meilleurs soldats avaient péri dans ces attaques infructueuses; ceux du comte de Toulouse essayaient bien de miner le rempart, mais la brèche qu'ils ouvraient durant le jour était réparée pendant la nuit par les habitants. Découragés, les croisés n'y apportaient plus la même ardeur. Un chevalier normand tenta vainement l'assaut: « il passa le fossé, la tête coiffée de son heaume et se protégeant de son bouclier, mais il ne fut point suivi; écrasé par une énorme pierre, à la vue de ses compagnons, il fut enlevé par les Sarrasins avec des crocs. On le dépouilla de ses armes et on rejeta son corps ensanglanté qui fut recueilli et enseveli en grand honneur (1). »

Voyant qu'ils n'obtenaient point de succès décisifs, les barons résolurent de se rendre maîtres du lac par lequel les Sarrasins recevaient des vivres et des renforts. Un grand nombre de bateaux plats, fournis par les Grecs, furent transportés par terre au moyen de chariots accouplés. Ils pouvaient porter chacun cinquante combattants, et furent lancés à l'eau pendant la nuit. Le lendemain ceux de Nicée virent le lac Ascanius couvert d'ennemis.

Les Turcs perdaient donc tout espoir de ravitaillement, pendant que, d'ailleurs, un autre avantage

1. Version française anonyme.

concourait à assurer aux chrétiens un triomphe prochain. Un Lombard vint un jour trouver les barons, se donna à eux comme un habile constructeur de machines, et leur dit que « Dieu aidant, il les mettrait bientôt en possession de la tour que le comte de Toulouse et ses gens assiégeaient depuis longtemps déjà. » On lui laissa prendre tous les bois de construction qu'il voulut, et il fit un solide château, composé de madriers assez forts pour résister aux grosses pierres que lançaient les engins des Sarrasins. Grâce à ce château qu'on approcha des murailles et qui était défendu par d'intrépides guerriers, on put travailler à miner la tour qu'on étançonna et à laquelle on mit le feu. Une belle nuit, la tour s'écroula avec un tel fracas que tous se réveillèrent en sursaut, pensant avoir éprouvé un tremblement de terre ([1]).

La terreur gagnait la ville. L'épouse du sultan de Roum voulant s'enfuir par le lac, avec deux enfants en bas âge, avait été faite prisonnière. Après un siège de sept semaines, Nicée allait se rendre ; tout était déjà préparé pour un assaut général, lorsque tout à coup les croisés virent avec stupéfaction les étendards de l'empereur Alexis flotter sur les remparts de Nicée. La politique adroite du prince grec venait dérober aux chrétiens d'Occident l'honneur d'une conquête assurée.

Alexis, ainsi qu'il y était obligé par traité, avait envoyé à l'armée chrétienne un petit détachement de ses troupes, et deux de ses généraux, moins pour combattre que pour espionner. L'un d'eux, Butumite, quand il vit l'état désespéré des assiégés, pénétra dans la ville, fit redouter aux habitants la vengeance des Latins et les pressa de se rendre à l'empereur de Constantinople, appuyant sur sa clémence et sa générosité.

1. Guillaume de Tyr.

Les propositions de Butumite ne furent que trop écoutées. Il est impossible de peindre l'indignation des croisés quand ils comprirent que le fruit de leurs sanglants travaux leur échappait, surtout quand ils reçurent l'ordre de n'entrer que dix à la fois dans la cité qu'ils avaient conquise au prix de tant de vies. Peu s'en fallut qu'ils ne tournassent leur fureur contre Alexis; mais à force de largesses, et versé dans l'art de la séduction, l'empereur parvint à les apaiser.

Nicée se rendit l'an de l'Incarnation de Notre-Seigneur Jésus-Christ 1097, le vingtième jour du mois de juin.



Godefroy de Bouillon, d'après un manuscrit de la Bibliothèque d'Abbeville.



Nazareth.

CHAPITRE IV. — L'armée se divise en deux corps. Bohémond est attaqué par Kilidge-Arslan. Bataille de Dorylée, gagnée par Godefroy. Souffrances des croisés ; Bonté et charité de Godefroy. L'armée réunie arrive en Pisidie. Combat du duc de Lorraine contre un ours. Il le tue, mais est grièvement blessé. Désespoir de ses soldats.

ALEXIS reçut à Pélécane, ville d'Asie Mineure, située près du Bosphore, les principaux chefs de la croisade. Il les combla de présents, expliquant sa conduite et s'excusant de la prise de Nicée sur ses droits de suzeraineté. Quoi que pût faire l'empereur, il ne parvint pas à diminuer les soupçons que les barons avaient conçus de sa perfidie : ses actions par la suite ne purent que les confirmer. Voulant avoir des amis partout, il songea à s'allier secrètement avec les Turcs, et renvoya au sultan de Roum son épouse et ses enfants que les croisés avaient eu l'imprudence de remettre entre ses mains. Les bons traitements qu'il fit aux prisonniers Turcs et Sarrasins, en leur rendant la liberté, eurent pour effet d'exciter davantage les croisés contre lui, et, depuis cette époque, la guerre fut

presque ouvertement déclarée entre les Grecs et les Latins.

L'armée chrétienne quitta ses campements à la fin du mois de juin et se mit en marche vers la Syrie et la Palestine. Le 30 juin, après avoir passé la nuit au bord d'un cours d'eau, l'armée se divisa. Godefroy de Bouillon, le comte de Toulouse et le comte de Flandre traversèrent à la tête de leurs troupes de vastes plaines qui s'étendaient sur leur droite. L'autre partie de l'armée suivit la rivière ; là étaient Bohémond, Tancrède, le duc de Normandie et le comte de Saint-Pol. Une distance de deux milles environ séparait les deux corps de bataille.

Les croisés avançaient sans grandes précautions, dans un pays qu'ils ne connaissaient point ; « leur ignorance faisait toute leur sécurité. » Le premier juillet 1097, à la pointe du jour, les soldats de Bohémond aperçurent des nuages de poussière ; en même temps les coureurs signalèrent l'arrivée du sultan de Roum.

Kilidge-Arslan, en effet, après la perte de Nicée, s'était hâté de rassembler des troupes. Il avait réuni deux cent mille hommes, tous montés ; avec cette formidable cavalerie, il avait suivi l'armée chrétienne dans sa marche, et grâce aux forêts qui couvraient les hauteurs, il pouvait surveiller les mouvements des croisés tout en dissimulant son approche. Brûlant de tirer une vengeance éclatante de ses échecs récents, il apprit par ses espions que l'armée s'était divisée en deux corps, et il résolut d'attaquer le moins nombreux, celui de Bohémond et de Tancrède, qui venait de s'engager dans une vallée longue et étroite à laquelle les historiens latins ont donné le nom de Gorgoni.

Bohémond prit immédiatement les dispositions que lui suggérait sa grande expérience de la guerre. Il dépêcha vers Godefroy quelques cavaliers chargés de

l'informer du danger qu'il courait. Il fit redresser le camp entre la rivière et un grand marais qui se trouvait là, tout couvert de roseaux; ordonna à l'infanterie de s'y tenir et de former une première palissade à l'aide des pieux qui servaient pour les tentes. Enfin il fit faire devant ce camp retranché comme une seconde enceinte des chariots qui transportaient les vivres et les bagages, et, ayant pris le commandement de sa cavalerie, il attendit l'ennemi.

A peine Bohémond avait-il achevé ses préparatifs que les Turcs paraissent. Ils se précipitent sur les croisés en poussant de grands cris, au bruit des cymbales et des tambours, faisant pleuvoir à cette première attaque une grêle de flèches. Cette décharge tua peu de monde, mais blessa un grand nombre de chevaux qui, s'emportant, mirent tout d'abord de la confusion dans les rangs des chevaliers chrétiens. Les nôtres, impatients de jouer de la lance, franchissent la rivière qui les sépare des Musulmans; ceux-ci, loin de leur tenir tête, tournent bride, se reforment à quelque distance et obscurcissent l'air de leurs traits. Secondés par la rapidité de leurs chevaux, ils se dérobent à la poursuite des croisés et les combattent en fuyant. Puis, lorsque les chevaliers reviennent sur leurs pas, lassés de charger sur des gens qu'ils ne peuvent atteindre, ils rebroussent chemin et les harcèlent par derrière.

Cette manière de combattre était tout à l'avantage des Turcs. Outre qu'elle épuisait les chrétiens et les exposait à recevoir des coups sans qu'ils pussent en rendre, armés qu'ils étaient de leurs longues lances et de leurs épées pour lutter contre des flèches, elle rendait inutiles les sages dispositions de Bohémond. Les chevaliers se dispersèrent, et chacun, s'abandonnant à son ardeur, se jeta en avant, cherchant à joindre les archers de Soliman. Beaucoup périrent. Robert de

Paris tomba mortellement frappé avec quarante de ses compagnons ; Guillaume, frère de Tancrède, fut tué à coups de flèches ; Tancrède lui-même, n'ayant plus qu'un tronçon de lance à la main, dut son salut à Bohémond qui, saisissant son cheval par le frein, le tira hors de la mêlée.

L'armée chrétienne battait en retraite devant les Turcs dont le nombre paraissait augmenter sans cesse. Dans le camp, les prêtres imploraient Dieu ; des femmes, qui suivaient l'armée des croisés, exhortaient ceux-ci à redoubler de vaillance pour les sauver de l'esclavage ; elles-mêmes donnaient l'exemple du courage et allaient ramasser les mourants et les blessés. Abrités derrière leurs chariots et un peu garantis par l'épaisseur des roseaux, tous avaient reculé jusqu'aux bagages, pour se défendre à la faveur des retranchements sans crainte d'être enveloppés, et la cavalerie de Soliman les tenait maintenant assiégés dans leur camp. Tout périssait, lorsque Godefroy parut.

Aussitôt qu'il avait été averti du danger dans lequel se trouvaient ses frères d'armes, Godefroy de Bouillon, laissant en arrière ses gens de pied, s'était mis à la tête de quarante mille cavaliers. Avec lui sont ses deux frères, Baudouin et Eustache, Hugues de Vermandois, le comte de Flandre et le comte de Toulouse. Godefroy, bien que ceux qui le suivent se hâtent autant qu'ils le peuvent, a peine à modérer son impatience ; il donne de l'éperon, devance ses soldats, et, bride abattue, accompagné de cinquante chevaliers, fond sur les Turcs, tuant et massacrant tout sur son passage. Sa présence seule jette l'épouvante parmi les infidèles. Le sultan de Roum fait sonner la retraite ; il se flatte que Godefroy n'osera pas l'attaquer sur les hauteurs. Mais les Francs voient le champ de bataille couvert de leurs compagnons morts ; les Turcs emmènent en se retirant d'autres guerriers captifs. Les croisés alors

demandent à grands cris qu'on recommence la bataille ; ceux-mêmes qui ont combattu depuis le matin ne veulent point prendre de repos. Tous ensemble s'écrient : *Dieu le veut ! Dieu le veut !* Les montagnes et les vallées en retentissent. Les chefs se concertent rapidement, et pendant que Raymond de Toulouse attaque l'ennemi de front et l'enfonce au premier choc, Bohémond et Tancrède à l'aile gauche, Godefroy de Bouillon et les comtes de Flandre et de Vermandois à l'aile droite, enveloppent l'armée de Kilidge Arslan et en font un horrible carnage. L'évêque du Puy parut au moment même à la tête du reste des troupes et prit sa part de l'action, adjurant les siens de venger le sang chrétien que les ennemis de la foi avaient répandu dans cette journée.

Les Sarrasins perdirent là vingt mille hommes et trois mille de leurs officiers, parmi lesquels un grand nombre d'émirs. On poursuivit les fuyards pendant trois ou quatre milles, leur tuant encore du monde et leur faisant des prisonniers.

Les vainqueurs pillèrent le camp de Soliman. Ils y trouvèrent d'immenses trésors d'or et d'argent, des vivres en abondance, des troupeaux, des chevaux de prix, un grand nombre d'ânes et de bêtes de somme, parmi lesquelles beaucoup de chameaux. La vue de ces animaux, inconnus en Occident, causa une vive surprise aux pèlerins. Ils s'emparèrent aussi de pavillons précieux, de tentes magnifiquement ornées, aux couleurs variées et d'une forme toute nouvelle pour eux [1].

Le lendemain de cette victoire, les croisés rendirent les derniers devoirs à leurs morts. Ils avaient perdu environ quatre mille hommes qu'ils pleurèrent et qu'ils honorèrent comme des martyrs. Puis, oubliant leurs pertes et ne songeant plus qu'à leur victoire, ils

1. Guillaume de Tyr.

passèrent bientôt de la douleur de ces funérailles aux transports d'une folle joie. En dépouillant les Turcs, ils se disputèrent leurs armes et leurs habits, endossant leurs armures, se revêtant de leurs longues robes, s'asseyant sous les tentes et les pavillons qu'ils avaient conquis, remplaçant par des cimeterres leurs glaives brisés, tournant en ridicule les usages des vaincus, et méprisant d'abord un luxe qui devait contribuer plus que toute chose à les corrompre eux-mêmes.

Telle fut la grande bataille de la vallée de Gorgoni, plus connue sous le nom de bataille de Dorylée. Elle fut livrée par les chrétiens dans des conditions tellement désavantageuses qu'ils purent en attribuer à Dieu tout le succès. Kilidge-Arslan avait en effet deux cent mille hommes, et c'est à peine si, réunis, les croisés comptaient cinquante mille cavaliers.

Après s'être rafraîchie pendant trois jours sur les bords du fleuve Thymbris, l'armée se remit en marche.

Instruits par l'expérience, les chrétiens eurent soin de ne plus se séparer ainsi qu'ils l'avaient fait en pénétrant dans la Phrygie. Ils étaient maintenant, temporairement du moins, débarrassés des Turcs, mais un fléau plus à craindre vint les accabler. Les troupes de Soliman qui fuyaient devant eux, avaient ravagé le pays, brûlé les récoltes et incendié les maisons, si bien que ces provinces fertiles d'ordinaire ne présentaient plus que l'aspect d'une triste solitude. Les pèlerins éprouvèrent toutes les tortures de la faim et de la soif. Pour comble d'infortune, ne connaissant pas les lieux qu'ils traversaient, n'en sachant pas même le nom, ne trouvant pas d'habitants qui pussent leur donner quelques indications sur la route qu'ils devaient tenir, ils s'enfoncèrent de plus en plus dans ce désert. Le fourrage manquait, et les chevaux, ne rencontrant pas le plus maigre pâturage, périssaient en grand

nombre. Obligés d'aller à pied, incommodés du poids de leurs armes, les chevaliers pouvaient à peine avancer. On dut abandonner les bagages et presque toutes les richesses qui provenaient du camp de Soliman. Quelques chèvres, des chiens et des béliers qui avaient résisté à ce climat brûlant traînaient les bagages et le peu de vivres qui restaient aux croisés ([1]). Ils traversaient alors la partie de la Phrygie que les anciens appelaient la Phrygie brûlée. Là, la soif des malheureux devint intolérable, augmentée encore par la chaleur et la poussière ([2]). Les plus robustes succombaient, et Guillaume de Tyr porte à cinq cents personnes, tant hommes que femmes, le nombre de ceux qui périrent ainsi dans une seule journée.

Godefroy de Bouillon au milieu des souffrances des siens oublia ses propres souffrances. D'une égalité d'âme admirable dans les circonstances les plus pénibles, il relevait les courages et s'efforçait de multiplier les espérances. Son inépuisable charité ne lui permettait pas de garder pour lui ce dont les autres pouvaient avoir besoin, et il donna l'ordre de faire distribuer ses propres provisions aux femmes et aux enfants qui suivaient l'armée.

« A Dieu ne plaise, disait-il, que les chefs de la croisade, qui doivent donner l'exemple, soient mieux traités que ces pauvres gens! »

Dieu permit enfin que ses serviteurs trouvassent un terme à leurs maux. On gagna la Pisidie; les chiens qui accompagnaient les soldats sentirent de loin une rivière et y coururent, et bientôt toute l'armée se précipita vers cette eau tant désirée. Ce fut le salut des pèlerins et la perte de quelques centaines d'entre eux, qui, accablés

1. Foucher de Chartres.
2. Albert d'Aix.

de soif et de chaleur, se plongèrent imprudemment dans l'eau et moururent subitement.

Longeant le cours de la rivière, les croisés arrivèrent bientôt à Antiochette qui leur ouvrit ses portes.

Après tant de fatigues vaillamment supportées, l'armée se tenait dans la Pisidie au milieu d'un pays fertile. Elle oubliait les maux qu'elle avait soufferts et les privations qu'elle avait endurées, ayant des vivres en abondance, pouvant même prendre des distractions et se livrer au plaisir de la chasse dans les forêts des environs, toutes peuplées de bêtes fauves.

Un matin, quelques-uns des chevaliers pénétrèrent dans les bois; chacun suivait son chemin, et Godefroy, qui s'était joint à eux, tirait de son côté, lorsque tout à coup il entendit un homme qui criait et demandait secours. Il se dirigea vers l'endroit d'où il lui semblait que partaient ces cris désespérés, et il vit un pauvre pèlerin venu pour couper du bois afin d'approvisionner le camp, et qui fuyait, éperdu, devant un ours énorme. Godefroy, sans hésiter un instant, ému à la pensée du péril dans lequel se trouve un de ses soldats, met l'épée à la main et attaque résolument l'animal furieux. L'ours, abandonnant l'homme qu'il poursuivait, se dresse sur ses pieds de derrière et, se jetant sur le cheval de notre héros, de l'effroyable masse de son corps renverse la monture et le cavalier. Le duc se releva promptement, tenant son arme, mais la bête féroce, poussant un hurlement terrible, courut à lui et lui fit à la cuisse une cruelle morsure, puis, se redressant, elle l'étreignit entre ses pattes de devant, cherchant à l'étouffer et à l'abattre. Le duc, encore qu'il fût grièvement blessé, ne tomba point; conservant tout son sang-froid dans ce redoutable corps-à-corps, de la main gauche il saisit le monstre par le cou, et, le repoussant de toutes ses forces pour se

débarrasser de son étreinte, il le perça au flanc et lui enfonça son épée dans les côtes, jusqu'à la garde. L'ours était mort.

Alors, épuisé par cette lutte démesurée, perdant tout son sang par l'affreuse blessure qu'il avait reçue, Godefroy se laissa tomber à terre; il ne pouvait plus se tenir debout. Le soldat qu'il avait secouru se hâta vers le camp. Un écuyer nommé Husequin, qui chassait non loin de là, averti par ses cris, accourut auprès de Godefroy évanoui. L'alarme bientôt se répandit dans le camp, et tous, barons et gens du peuple, pleurant et se lamentant, se rendirent à l'endroit qu'on leur indiquait. Godefroy fut placé dans une litière, et c'est ainsi qu'il arriva dans sa tente, reçu par le désespoir de toute l'armée. Dieu toutefois avait encore besoin de son serviteur; Godefroy se rétablit bientôt et put recommencer sa vie de bataille.

Cet accident, qui cependant n'eut pas de fâcheuses conséquences, mit une extrême consternation dans tout le camp qui croyait avoir tout perdu. « Car, bien qu'il n'eût pas le commandement général d'une armée où il y avait tant de princes et deux fils de rois, qui agissaient tous de concert et avec un égal pouvoir, néanmoins Godefroy de Bouillon y avait tant d'autorité, et l'on y déférait si fort à ses avis, qu'il pouvait en être considéré comme le chef, particulièrement depuis la bataille de la vallée Gorgonienne ou de Dorylée, où il avait sauvé les troupes de Bohémond et arraché la victoire aux infidèles [1]. »

C'est par de semblables preuves d'énergie morale et de force physique que le duc de Lorraine gagnait l'admiration de ses compagnons; c'est par sa charité sans bornes, son dévouement, sa bonté, qu'il gagnait leur affection. Les récits contemporains sont pleins de

1. Le Père Maimbourg.

ces actions qui tiennent presque du prodige, et où la valeur du héros éclate moins encore que son humilité. Dans les chroniques toutes remplies des exploits du duc de Lorraine, le merveilleux est parfois venu outrepasser la vérité. L'historien ou le biographe peuvent ne pas accueillir ces amplifications qui se ressentent de la légende; mais ils doivent au moins les signaler, car si l'imagination a exagéré certains détails, si elle a élargi le cadre, si les récits venus de loin, du pays d'Orient, se sont tout naturellement mêlés de quelque chose de fabuleux, le fond en est vrai, la réalité en est attestée par vingt différents témoignages. Ce n'est point mentir à l'histoire que montrer Godefroy de Bouillon comme un héros, puisque l'armée tout entière des chrétiens, si riche pourtant en guerriers fameux par leur prouesses, était la première à reconnaître l'héroïsme de celui qu'elle acceptait pour son chef, alors même qu'il n'en avait pas le titre, encore bien moins l'ambition.



Tarse.

CHAPITRE V. — La discorde se met parmi les croisés. Baudouin et Tancrède engagent le combat l'un contre l'autre. Leur réconciliation. Baudouin, blâmé par son frère Godefroy, quitte l'armée et va chercher fortune. Ses succès. Il devient maître de la principauté d'Edesse. Les chrétiens arrivent devant Antioche. Siège d'Antioche; les croisés éprouvent un premier échec. Godefroy est attaqué par les Turcs et les met en fuite; belle parole qu'il prononce à cette occasion. La famine règne dans le camp des croisés. Découragement des soldats; désertion de plusieurs chefs. Bohémond et sa cruauté envers les espions des ennemis.

AU bout de quelques jours de repos, l'armée chrétienne continua sa route. Le bruit de l'expédition et de ses progrès avait gagné les provinces les plus reculées, et la plupart des villes de l'Asie-Mineure, celles-ci par crainte, celles-là par amitié, avaient envoyé des députés aux croisés afin de leur offrir des secours et de leur jurer obéissance. Leur puissance augmentait donc à mesure qu'ils avançaient dans leur marche.

Jusque-là leur union ne s'était point démentie; elle faisait leur principale force, lorsque, tout à coup, la discorde et la jalousie éclatèrent entre les chefs. Tancrède et Baudouin, frère de Godefroy, au sortir d'Antiochette, devançaient l'armée, chacun à la tête de ses troupes. Ils traversèrent Iconium, dans la Lycaonie, puis se dirigèrent vers la mer, à travers les montagnes de la Cilicie. Tancrède arriva le premier à Tarse et s'en empara. Baudouin parvint à son tour devant la ville; les habitants, presque tous chrétiens, se réjouissaient de la venue de nouveaux croisés, lorsque les prétentions de Baudouin troublèrent la joie générale. Furieux de voir les drapeaux de Tancrède flotter sur les murs de Tarse, il voulut l'obliger à lui en céder la moitié. Tancrède, aussi vaillant mais plus modéré que Baudouin, la lui laissa tout entière, et s'en alla conquérir d'autres places, ne daignant pas disputer sa prise à des chrétiens. Il se rendit maître de Mamistra, et il n'y était que



Les murs d'Antioche.

depuis deux jours lorsque Baudouin vint camper sous les murs de cette ville. Persuadés que Baudouin voulait encore leur arracher leur proie, les soldats de Tancrède se disposent à le repousser. Des murmures s'élèvent même contre Tancrède qui veut tout apaiser; on l'accuse de faiblesse, de lâcheté; si bien que le neveu de Bohémond, qui se faisait violence, ne peut plus se contenir. Il ne souffre point qu'on soupçonne sa bravoure, et, entraînant ses gens, il se précipite sur son rival. Mais celui-ci a l'avantage du nombre, et les Italiens sont forcés de rentrer dans Mamistra.

La nuit ramena le calme dans les deux camps; chacun rougit d'avoir tourné ses armes contre des chrétiens, alors qu'il ne les avait prises que pour s'en servir contre les infidèles. Les deux adversaires s'embrassent devant leurs troupes, jurent d'oublier les querelles et la jalousie qui les divisent, et tous brûlent d'expier leur faute en se signalant par de nouveaux exploits sur les Sarrasins.

Ils rejoignirent le gros de l'armée chrétienne auprès de Marésie; Godefroy approuva la modération de Tancrède et ne put s'empêcher de blâmer hautement l'avarice et l'ambition de son frère. Humilié d'une pareille réception, honteux des reproches que sa conduite lui attirait de la part de tous les chefs, Baudouin conçut le projet d'abandonner ses compagnons, montrant ainsi que son intérêt personnel et le soin de sa fortune le touchaient autant, si ce n'est plus, que la délivrance des Lieux-Saints. Il partit de nuit, emmenant deux cents cavaliers et quinze cents fantassins qui se hasardèrent à suivre sa vie d'aventure. Son courage, sa persévérance, son habileté aidant, favorisé aussi par les circonstances, il pénétra dans la Mésopotamie, et parvint à établir son autorité sur de riches provinces dont il fit la principauté d'Édesse. Les écrivains ne sont point d'accord sur les moyens qu'il employa pour

réussir; certains même prétendent qu'il n'hésita point à faire périr Théodore ou Thoros, prince d'Édesse, qui l'avait adopté comme son fils et désigné comme son successeur [1]. Quoi qu'il en soit, Baudouin improvisa en très peu de temps un puissant état, qu'il eut l'adresse d'étendre encore en épousant la fille d'un prince arménien. — Sa femme, Gundechilde, en route pour le rejoindre, venait de mourir à Marésie.—Toute la Mésopotamie, les deux rives de l'Euphrate, reconnurent son autorité ; et l'Asie vit alors « un chevalier franc régner sans partage sur les plus fertiles contrées de l'ancien royaume d'Assyrie ».

La grande armée cependant poursuivait le but de son voyage en Palestine; elle était parvenue à son tour à Iconium. Entrant dans la petite Arménie, elle avait traversé la chaîne du Taurus au prix de grandes difficultés, dans une partie appelée par les chroniqueurs les montagnes du Diable. Maintenant elle se trouvait à Marésie, et au loin devant elle s'étendaient les plaines cultivées de la Syrie [2]. Elle avait fait par conséquent un très grand détour, prenant le chemin le plus long mais le moins semé d'obstacles [3], tandis que Tancrède, qui venait d'arriver lui aussi, avait préféré prendre une route plus directe, à travers les forêts, les montagnes et les fleuves de la Cilicie.

Après être restée trois jours à Marésie, l'armée se remit en marche et, s'étant emparée d'Artasie, elle put de loin apercevoir Antioche. Antioche, célèbre dans les Annales du Christianisme ; Antioche qu'on appelait « cité de Dieu, fille aînée de Sion » ; que les pèlerins ne visitaient pas avec moins de respect que Jérusalem, se rappelant que l'apôtre Pierre y avait été

1. Michaud, *Histoire des croisades*, d'après d'autres historiens.
2. S. Jacobs, *Itinéraires des Croisades*.
3. Raoul de Caen.

nommé pasteur de l'Église naissante, et que, pour la première fois, les disciples de Jésus-Christ y avaient pris le nom de chrétiens.

Le fleuve Oronte protégeait la capitale de la Syrie; trois lieues de murailles l'entouraient d'une cuirasse de pierre, défendue par trois cent soixante-quatre tours ([1]). L'aspect de ces remparts inexpugnables donna à réfléchir au plus grand nombre. Les chefs délibérèrent longtemps pour savoir s'ils devaient entreprendre le siège d'Antioche; ils pressentaient les fatigues infinies, les dangers certains auxquels ils allaient s'exposer. Pourtant l'avis des plus téméraires l'emporta; ils ne voulurent attendre ni la belle saison, ni le secours promis par l'empereur de Constantinople, et les autres se turent pour n'être pas accusés de timidité. Godefroy acheva de décider ses compagnons. Selon lui les croisés y devaient trouver la gloire, et partout ailleurs la honte.

Le premier obstacle que les chrétiens avaient à vaincre avant de s'approcher de la ville, était le pont jeté sur l'Oronte et qui, au moyen de deux tours fortifiées et revêtues de fer, commandait le passage. Robert, duc de Normandie, qui conduisait l'avant-garde, engagea le combat. Il allait, malgré la valeur qu'il déploie dans son attaque, être repoussé, lorsque le gros de l'armée accourt, animé par les exhortations de l'évêque du Puy. Tous s'élancent impétueusement sur le pont que l'ennemi abandonne, laissant libres les deux rives du fleuve. Les fuyards annoncent par leur déroute la présence des croisés aux habitants d'Antioche.

Ceux-ci n'avaient rien négligé pour mettre en état de défense leurs solides murailles. La nature des lieux leur venait en aide; un large fossé entourait la ville, formant un vaste marais du côté de la plaine, à l'endroit

1. Guillaume de Tyr.

où les approches pouvaient être plus faciles. Un fort château la dominait, bâti sur une montagne : il était occupé, depuis que les Turcomans avaient pris Antioche sur les Sarrasins, par un émir, nommé Accien, ou Baghi-Sian. Cet émir, qui se faisait appeler prince ou soudan, avait sous ses ordres vingt mille hommes de pied et sept mille cavaliers. Enfin, la situation et l'étendue de la ville ne permettant pas aux assiégeants de l'environner, et grâce à une rivière qui traversait Antioche et allait se jeter dans l'Oronte, les assiégés pouvaient garder des communications avec le dehors et recevoir secours et ravitaillements de toutes sortes.

Les chrétiens étaient environ trois cent mille hommes. Les sièges, les combats, les maladies, les désertions ou les garnisons qu'on avait dû laisser dans les places conquises, avaient diminué l'armée de moitié. Le 21 octobre 1097, les barons dressèrent leurs tentes et établirent leur camp.

La ville avait la forme d'un ovale allongé. Au Sud, les montagnes et les rochers la rendaient inaccessible. A l'Occident l'Oronte lui servait de fossé et s'en éloignait vers le Nord d'un mille environ. C'est entre la ville et le fleuve, à l'Est et au Nord, que se placèrent les croisés. Bohémond se posta avec Tancrède vis à vis de la porte Orientale ou porte de Saint-Paul. Sur leur droite, et tirant vers le Septentrion, jusqu'à la porte du Chien, campèrent Étienne de Blois, le duc de Normandie, le comte de Flandre et Hugues le Grand, comte de Vermandois. Devant la porte du Chien, étaient l'évêque du Puy et Raymond, comte de Toulouse; ils occupaient au Nord tout l'espace compris entre cet endroit et la troisième porte, appelée porte du Duc, parce que le duc Godefroy y dressa son pavillon. Enfin, les troupes de Godefroy s'étendirent vers l'Occident jusqu'au point où l'Oronte, qui coule jusque-là du Sud au Nord-Ouest, prend sa direction

vers le Sud-Ouest et vient, dans son détour, baigner les murs d'Antioche. Une grande partie de l'armée avait donc pris ses quartiers entre le fleuve et la ville. Deux autres portes restèrent libres : l'une nommée porte du Pont parce qu'elle conduisait à un grand pont de pierre jeté sur l'Oronte, l'autre appelée porte de Saint-Georges; toutes deux donnaient sur le côté occidental défendu par le fleuve.

Baghi-Sian, de crainte que les chrétiens qui habitaient Antioche n'entretinssent avec les croisés quelque correspondance qui pût le trahir, fit sortir tous les hommes qu'il soupçonnait d'adorer le Christ. Il fit jeter en prison leurs femmes et leurs enfants, et garda dans les fers le patriarche dont il redoutait la piété et la sainteté. Il avait peur que les prières de ce prêtre n'obtinssent de Dieu le triomphe des chevaliers de la croix.

L'émir prit d'autres précautions. Bien qu'il fût dans une position excellente et dans des conditions avantageuses de résistance, il voulait tout prévoir. Il envoya ses deux fils demander du renfort chez les princes infidèles ses voisins. L'un se rendit à Émèse, à Damas et jusque dans les tribus arabes; l'autre s'adressa aux émirs qui habitaient les frontières orientales de la Syrie, aux Turcomans et au prince de Mossoul, le fougueux Kerbogha [1].

Comme les assiégés ne tentèrent aucune sortie et que, durant quinze jours, ils demeurèrent dans un profond repos, les croisés s'imaginèrent qu'ils avaient perdu le cœur et l'espérance, et que la ville ne pouvait pas manquer de se rendre. Les barons alors laissèrent les lois sévères de la discipline se relâcher, pendant les longs loisirs d'un siège poussé peu rigoureusement. Ceux qui auraient le plus contribué à maintenir l'ordre,

1. Guillaume de Tyr.

en étaient malheureusement empêchés. Nous avons vu quel danger Godefroy de Bouillon avait couru; il était à peine encore rétabli; vers le même temps Raymond, comte de Toulouse, tombait malade. Il ne s'en tira même que miraculeusement, et, d'après les chroniques, grâce à Saint-Gilles qui lui obtint de faire *une trève avec la mort*. N'ayant pas pour les réfréner de chefs d'une autorité reconnue, les soldats se livrèrent à toutes sortes de désordres. La débauche, l'intempérance, la passion du jeu régnaient dans le camp des chrétiens. Habitués à se procurer les vivres par la victoire ou le pillage, les croisés gaspillèrent en peu de temps des provisions qui auraient pu les nourrir pendant tout l'hiver (1); et les environs d'Antioche, ce pays si abondant en toutes choses, ravagés tour à tour par les Turcs et les Latins, « ne purent plus assurer le nécessaire à un si grand nombre d'hommes ».

Baghi-Sian, qui épiait les occasions de faire des sorties avantageuses, tomba un jour sur le camp des croisés, pendant qu'ils étaient dispersés dans la campagne, et, d'assiégé qu'il était, il devint assiégeant. La garde du camp, peu nombreuse, prit la fuite, et l'ennemi y exerça un grand carnage.

Les chrétiens, pour venger leur honneur et réparer cette faute, en commirent une autre. Honteux de s'être laissés surprendre par ceux qu'ils avaient méprisés, ils songèrent sérieusement à s'emparer d'Antioche par la force. Sans échelles, et sans avoir seulement attaqué les murailles à coups de bélier, l'assaut est résolu. Les barons veulent profiter de l'ardeur et de la colère qu'éprouvent les soldats. Ceux-ci, croyant qu'ils n'ont qu'à essayer pour réussir, courent aux armes et s'élancent vers la ville; mais c'est en vain qu'ils cherchent à enfoncer les portes. Ils rugissent de rage, au pied des

1. Raymond d'Agiles.

murailles, de voir un ennemi qui les brave impunément, qui fait pleuvoir sur eux une grêle de traits et de pierres. Les barons alors, pour ne pas augmenter leurs pertes, font sonner la retraite.

Il fallut se résoudre à entreprendre le siège d'Antioche selon les règles de l'art de la guerre en usage à cette époque. On eut la bonne pensée, pour repousser les Sarrasins qui tenteraient d'entrer dans la ville ou d'en sortir, de construire sur l'Oronte un pont de bateaux. On éleva des forts auprès des portes restées libres, de façon à resserrer les assiégés. On fit en un mot tout ce qu'on put pour leur couper les vivres et les obliger à se rendre par la famine.

Mais les assiégeants eux-mêmes étaient affamés. L'hiver survenant là-dessus, l'armée, au temps de la Noël, se trouva sans vivres et sans fourrages. Bohémond et le comte de Flandre, toujours à cheval, parcouraient les environs pour chercher des provisions. Ils rencontraient fréquemment l'ennemi, et toujours revenaient vainqueurs des combats qu'ils lui livraient. Le comte de Saint-Pol obtint également sur les Turcs des avantages signalés Tancrède lui-même surprit un jour des cavaliers musulmans; il les tailla en pièces et put envoyer à l'évêque du Puy soixante-dix têtes coupées comme dîme de sa victoire. Godefroy enfin se distingua dansla plus fameuse de ces escarmouches. Accompagné seulement de trente chevaliers, il fut surpris par cent cinquante Turcs. Il pouvait fuir, et on le lui conseillait.

« A Dieu ne plaise, répondit-il, que je montre jamais la croix fuyant devant le croissant ! »

Et chargeant les infidèles, il en tue cinquante, en fait cinquante prisonniers, pendant que les autres tournent le dos, stupéfaits de tant d'audace et ne s'expliquant pas leur défaite.

La position des croisés devenait cependant de plus

en plus critique. Le manque de vivres se faisait sentir d'une manière alarmante. Souvent on allait jusqu'au port de Saint-Siméon, situé à trois ou quatre lieues d'Antioche; mais on ne voyait pas paraître de vaisseaux gênois ou pisans. Quelques Syriens vendaient des provisions aux croisés, mais le prix en était exorbitant. Quelques jours après la Noël, Godefroy avait envoyé dans les provinces voisines une expédition chargée de se procurer des vivres. Le prince de Tarente et le comte de Flandre la commandaient. Ils avaient réussi, mais ce secours, bien que considérable, fut vite épuisé. Le plus sombre avenir s'ouvrait devant les pèlerins; ils ne s'entretenaient que des pertes qu'ils avaient faites, des maux qu'ils avaient subis, de ceux plus affreux encore dont ils se croyaient menacés. Chaque jour les nouvelles les plus affligeantes se répandaient dans l'armée, « nouvelles pleines de douleur », selon l'expression de Guillaume de Tyr. Des messagers envoyés à l'empereur de Constantinople ne revenaient point; Tarse et Laodicée avaient été reprises par les infidèles ; l'archidiacre de Toul avait été massacré avec trois cents de ses compagnons; Soliman enfin avait surpris dans une vallée quinze cents cavaliers d'élite qu'amenait Suénon, fils du roi de Danemarck; il les avait tués jusqu'au dernier, et les avait laissés privés de sépulture.

La crainte d'un malheur plus irréparable mit le comble à l'anxiété des chrétiens : Godefroy, à peine remis de sa grave blessure, était à présent atteint d'une violente fièvre. C'est autour de la tente où reposait leur chef que les barons consternés recevaient l'annonce de tant de désastres.

Aux souffrances morales des chrétiens, aux privations de toutes sortes qu'ils devaient supporter, s'ajoutèrent encore d'autres misères. Les pluies d'hiver tombèrent si continuellement et avec tant de violence,

que le camp en fut inondé. Les tentes ayant pour la plupart été entraînées par les eaux, on fut contraint de camper à découvert. Les vêtements pourrissaient sur le dos des soldats qui ne trouvaient pas d'endroit abrité où ils pussent se sécher; les armes étaient rongées de rouille ([1]).

De soixante-dix mille chevaux qu'on avait amenés devant Antioche, il en restait à peine deux mille, et qu'on ne pouvait plus nourrir. Le prix de chaque chose augmentait à ce point, nous dit le traducteur de la *Conqueste d'Outre-Mer*, « qu'une vache qu'on avait auparavant pour cinq sols, coûtait quatre marcs d'argent; un agneau ou un chevreau six sols, que l'on avait au commencement pour trois ou quatre deniers. » Les croisés ne prenaient même plus les armes, et n'étaient guère occupés qu'à disputer à la faim une misérable existence; ils arrachaient des racines d'arbre et les mangeaient; ils apaisaient leurs tortures avec de l'herbe, heureux quand ils pouvaient rencontrer le cadavre d'un chien mort ou quelque autre dépouille plus immonde.

Dans de semblables conditions, et sur des gens affaiblis par tant de privations, la mort devait faire d'effroyables ravages. « Les prêtres, disent les chroniques, ne pouvaient suffire aux enterrements. » Et, chose affreuse à dire, devant tant de misère, au lieu d'implorer Dieu, les chrétiens s'oubliaient jusqu'à le blasphémer.

La désertion se réunit bientôt aux autres fléaux. Tatice, lieutenant de l'empereur, qu'Alexis avait envoyé parmi les Latins en vue de ses intérêts, était parti le premier, faisant semblant d'aller solliciter le secours de son maître. D'autres, que les exploits de Baudouin en Mésopotamie attiraient, résolurent de s'associer à

1. Guillaume de Tyr.

sa fortune, dégoûtés qu'ils étaient des fatigues du siège. Le courage faillit à Robert de Normandie lui-même, Robert dont la conduite avait été si admirable en tant de circonstances; il se retira à Laodicée, et il fallut trois sommations, faites au nom du Christ, pour le ramener sous les drapeaux des croisés. Guillaume, vicomte de Melun, surnommé à cause de la force de ses coups le Charpentier des Infidèles, abandonna l'armée. Mais, scandale sans pareil, la défection qui étonna les chrétiens « plus que si les étoiles du ciel fussent tombées en terre », ce fut celle de Pierre l'Ermite. Dieu, sans doute, voulut lui envoyer cette humiliation pour le garantir de la vanité. Tancrède heureusement, jugeant de quelle conséquence pouvait être une désertion semblable, ramena de force « le chapelain de l'armée » et Guillaume de Melun. Il les conduisit dans la tente de Bohémond qui leur fit de sanglants reproches de leur lâcheté et exigea d'eux de nouveaux serments. Pour remédier dans l'avenir à un si grand mal, on résolut de punir de mort toute tentative de désertion.

Enfin, les croisés se souvinrent de Dieu. La peste commençait déjà à exercer sur eux ses ravages, lorsque les évêques ordonnèrent des prières extraordinaires. L'armée passa trois jours entiers dans le jeûne et la pénitence, afin que « Notre-Seigneur pardonnât leurs méfaits à ses gens, et les regardât en pitié [1]. » Puis, pour mériter le pardon qu'on voulait obtenir, on fit des règlements sévères contre le jeu, l'usure, le libertinage, l'ivresse et le blasphème. Car tous les vices s'étaient glissés dans le camp, toutes les impuretés, faisant cortège à la famine, à la peste, à la mort.

Des règlements, si bons qu'ils fussent, n'étaient rien si l'on n'avait pas le moyen d'en assurer l'observation. Un tribunal fut institué, qui punit les coupables avec

1. Version française anonyme.

tant de rigueur, que tous les autres en ressentirent une crainte salutaire.

La surveillance du camp commença d'être mieux faite. On prit même de cruelles mesures pour se débarrasser des espions qui encombraient l'armée. Ceux-ci en effet étaient en si grand nombre « qu'à peine pouvait-on dire quelque chose dans les tentes qui ne fût su immédiatement en païennerie. » Il leur était facile de pénétrer et de circuler dans un camp où on parlait grec et arménien, et où, pour n'être pas soupçonnés, ils n'avaient qu'à prendre l'habit des Syriens; et, d'autre part, il était difficile aux barons de les reconnaître entre tant de gens. Bohémond trouva à ce grave inconvénient un « subtil remède ». A l'heure du souper, au moment où tous les soldats se disposaient à préparer leur repas, il fit venir les bouchers de sa troupe et leur livra quelques Turcs qu'il tenait en prison. Sur son ordre, les bouchers égorgèrent ces misérables, les préparèrent et les troussèrent comme s'ils devaient les rôtir. « On demanda ce que c'était, écrit Guillaume de Tyr, et il fut répondu, par le commandement de Bohémond, qu'il avait été convenu entre les barons qu'on mangerait ainsi rôtis tous les espions qu'on pourrait prendre dans le camp. » Tout le monde accourut pour voir un si nouveau spectacle, et les espions épouvantés s'empressèrent de quitter le camp, de peur qu'il ne leur en arrivât autant. Rentrés auprès de leurs maîtres, ils leur disaient que « ces chrétiens qui étaient devant Antioche étaient plus durs contre la misère que les rochers ou que le fer; et qu'ils surpassaient en cruauté les ours et les lions, car les bêtes sauvages mangent les gens tout crus, mais eux les rôtissent et les dévorent [1]. »

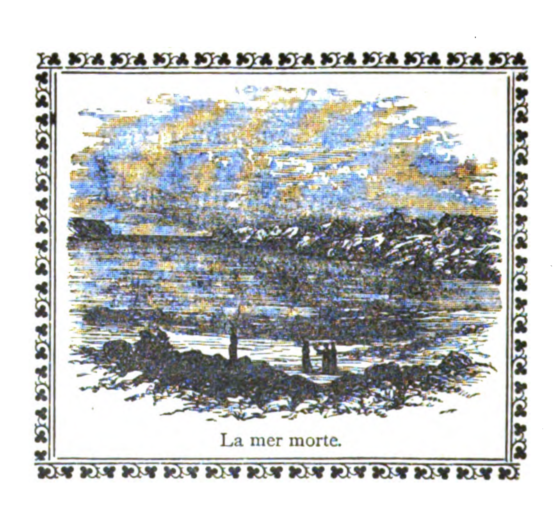
Nous avons cité le fait à cause de son étrangeté;

1. Ancienne version française anonyme.

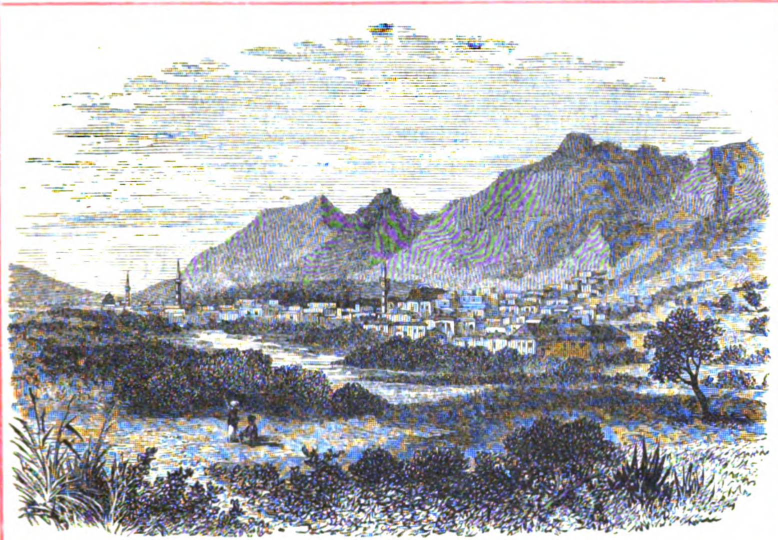
rien néanmoins, pas même les trahisons et la fureur sanguinaire des infidèles, ne pouvait justifier une semblable barbarie.

Adhémar, évêque du Puy, employa un moyen plus innocent et plus digne d'un chrétien : il fit labourer et ensemencer les terres voisines d'Antioche pour procurer des vivres à l'armée des croisés, rassurant par là les chrétiens contre la crainte de la famine, et montrant aux Sarrasins que rien ne pourrait lasser la persévérance des assiégeants (1).

1. Raymond d'Agiles.



La mer morte.



Antioche.

CHAPITRE VI. — Les croisés reprennent courage. Ambassade envoyée par le Soudan d'Égypte. Une flotte de Pisans et de Gênois apporte quelques secours et des vivres aux chrétiens. Les Sarrasins tendent une embuscade aux croisés qui prennent la fuite ; Godefroy repousse les Sarrasins et en triomphe. Il partage en deux un cavalier ennemi. Projet de Bohémond ; il pénètre par ruse dans Antioche. Kerbogha, Sultan de Mossoul, arrive au secours de la ville. Prise d'Antioche.

LA fin de l'hiver approchait, apportant aux troupes chrétiennes quelque adoucissement. Baudouin, averti de la détresse de ses frères d'armes par les émissaires de Godefroy, envoya aux principaux chefs de superbes présents et y joignit de fortes sommes d'argent. Un second convoi parti de la principauté d'Édesse, et consistant en froment, en orge, en huile et en vin, ramena l'abondance dans le camp et rendit aux croisés les forces et la santé. Baudouin toutefois, par une rancune regrettable chez un chrétien, ne comprit pas les Italiens dans la distribution de ses dons, et Tancrède et Bohémond s'en plaignirent amè-

rement. Godefroy n'en fut que plus généreux avec eux, voulant ainsi, et autant qu'il était en son pouvoir, réparer l'injustice de son frère.

Le duc de Lorraine était maintenant guéri, et tout se ranimait, tout prenait une physionomie nouvelle. Il semblait que sa maladie eût communiqué sa langueur aux soldats, et qu'à présent l'armée se sentît plus vaillante à mesure que la santé revenait à son chef. La disette cessait; les croisés reprirent confiance. Un renfort de vingt-huit mille cavaliers turcs qui voulait se jeter dans Antioche, essaya de forcer le quartier de Bohémond; celui-ci et le comte de Toulouse, à la tête de six cents chevaliers, leur infligèrent une sanglante défaite, le 9 février 1098, entre les marais et le fleuve où s'étaient placés ces deux princes pour n'être pas enveloppés. Ils revinrent chargés de dépouilles, et, chose d'un prix inestimable pour eux, ramenèrent un grand nombre de chevaux.

Les assiégés ayant outragé une bannière de la Vierge qu'ils avaient prise dans une précédente sortie, et qu'ils promenaient avec dérision sur leurs murailles, les chrétiens, comme représailles et pour les punir de leur insolence, érigèrent à la vue des ennemis un trophée de deux cents têtes des principaux d'entre les Turcs. Deux cents autres furent jetées dans Antioche pour montrer aux habitants ce qu'on avait fait du secours qu'ils attendaient.

Dans le même temps arrivèrent des ambassadeurs envoyés par le soudan d'Égypte. Ce calife, qui se disait issu de Mahomet et se prétendait son légitime successeur, était en compétition avec le calife de Bagdad qui élevait les mêmes prétentions. Ayant appris les succès des chrétiens, il voulait se les rendre favorables et essayer de profiter de leur alliance. Ses ambassadeurs étaient chargés d'offrir aux chrétiens son amitié, de leur promettre que leurs églises seraient réédifiées,

leur culte protégé, et la ville sainte ouverte à tous les pèlerins, pourvu qu'ils y vinssent sans armes et y demeurassent seulement un mois.

Godefroy répondit au nom de ses compagnons que les croisés n'avaient que faire de l'appui des infidèles ; qu'ils acceptaient leur amitié, mais non leurs conditions ; qu'ils ne se rendraient pas à Jérusalem en pèlerins étrangers, mais en maîtres. Néanmoins, pour ne pas repousser toute pensée d'alliance, Godefroy nomma des députés qui devaient accompagner les Égyptiens et répondre de vive voix aux messages du soudan.

Vers le cinquième mois du siège, les flottes des Gênois et des Pisans vinrent heureusement atterrir au port de Saint-Siméon avec toutes sortes de provisions. Les soldats y coururent en foule et sans armes, ne prévoyant aucune attaque. Craignant que l'ennemi ne tirât avantage de ce désordre, Bohémond et le comte de Toulouse se portèrent à la rencontre des leurs afin de les escorter. Ce qu'ils avaient redouté ne manqua pas d'arriver : chargés de vivres, les chrétiens donnèrent dans une embuscade de quatre mille Turcs et furent forcés de fuir, abandonnant mille des leurs et toutes leurs provisions, malgré la résistance opposée à l'ennemi par le comte Raymond et le prince de Tarente.

Comme les Sarrasins revenaient triomphants vers la ville, Godefroy ordonne aux siens de prendre les armes. Suivi de son frère Eustache, du comte de Vermandois, de Robert de Normandie et du comte de Flandre, il traverse l'Oronte et tombe sur les infidèles. En peu de temps ceux-ci jonchent la terre de leurs cadavres ; quelques-uns seulement s'échappent et vont porter la panique dans Antioche. Baghi-Sian, qui assiste du haut de son palais à la déroute des

Turcs, envoie à leur secours une troupe composée de guerriers d'élite, et, fermant derrière eux les portes, il les prévient qu'il ne les rouvrira qu'après leur victoire. Mais ils ne peuvent tenir contre le choc des chrétiens, et après de vains efforts, ils se dispersent et s'échappent confusément dans la direction des murailles. Godefroy a prévu leur retraite et leur interdit tout espoir de salut. Là le carnage fut horrible ; les rangs étaient si pressés « que les morts restaient debout entre les vivants » ; et quand Baghi-Sian se décida à ouvrir les portes aux vaincus, ils n'étaient plus qu'une poignée d'hommes.

Les chefs et les soldats de l'armée chrétienne avaient fait des prodiges de valeur. Robert de Normandie, attaqué par un émir qui l'insulte et le menace, le rejoint au milieu des siens et d'un coup d'épée lui fend la tête jusqu'aux épaules. Godefroy surtout se signale par sa force extraordinaire. « Il s'était bien montré tout le jour, quand, vers le soir, il fit un coup dont il sera toujours parlé ; et jamais rien de tel n'est advenu, ni n'adviendra jamais. Tout le jour il avait coupé maintes têtes d'un coup, chacune avec le casque (1). » Un cavalier armé d'un bon haubert et qui surpassait en taille tous les autres, se présente pour le combattre et lui porte un coup de cimeterre qui brise son bouclier. Godefroy alors se dresse sur ses étriers et assène à son adversaire un si furieux coup de revers, que sa lourde épée, prenant la poitrine en écharpe, la partage de l'épaule droite à la hanche gauche. La tête et une partie du tronc roulèrent dans la poussière, tandis que le reste du corps, emporté jusque dans la ville, par le cheval effrayé, va partout semer l'épouvante et l'horreur (2). La nouvelle de la défaite des Turcs parvint rapidement aux ambassadeurs du soudan, qui

1. Version française anonyme.
2. Guillaume de Tyr.

allaient s'embarquer à Saint-Siméon. Pour qu'ils n'en pussent pas douter, on leur envoya à dos de chameaux trois cents têtes coupées.

Cette victoire fut suivie d'autres avantages. Tancrède surprit deux mille cavaliers qui fourrageaient dans la campagne ; il les battit et ramena leurs chevaux. Un convoi des Syriens qui approvisionnaient la ville fut saisi, et on obligea ceux qui le conduisaient à porter leurs marchandises au camp des chrétiens.

Baghi-Sian demanda alors une trêve, promettant de se rendre s'il n'était pas secouru. On la lui accorda ; mais les Turcs ayant faussé la paix jurée en massacrant un chevalier qui se promenait aux environs, la trêve fut rompue. Baghi-Sian toutefois avait profité de ce relâche pour ravitailler la ville, et quand reprirent les hostilités, après sept mois de fatigues inouïes, les chrétiens n'étaient pas plus avancés qu'au premier jour.

Sur ces entrefaites une querelle surgit entre Bohémond et le duc de Lorraine. Un prince arménien nommé Nichosés ayant envoyé à ce dernier une tente magnifiquement ornée, ce riche présent fut remis au prince de Tarente. Godefroy l'ayant appris, et sachant que l'on avait enlevé de force ce pavillon à ceux qui le portaient, prit avec lui le comte de Flandre « qu'il aimait plus que tous les autres barons », et réclama son bien à Bohémond. Celui-ci, blâmé par tous ses compagnons, dut s'exécuter et rendre la tente qu'il détenait. On peut s'étonner de voir Godefroy s'inquiéter d'aussi peu de chose ; mais, malgré sa modestie et son humilité, il ne pouvait souffrir une injure, ni surtout qu'on portât en quoi que ce fût atteinte à sa dignité [1]. Puis n'y a-t-il pas toujours en nous quelque endroit par où se révèle la faiblesse de la condition humaine [2] ?

1. Ancienne version française anonyme.
2. Guillaume de Tyr.

Bohémond cependant que le désir d'accroître sa fortune avait entraîné dans la croisade, cherchait partout l'occasion de réaliser ses projets. Le bonheur de Baudouin excitait sa jalousie. Il osa jeter ses vues sur Antioche, et fut assez heureux pour trouver un homme qui pût remettre cette place entre ses mains. Cet homme se nommait Phiroüs et avait la garde de trois tours. D'un caractère inquiet, remuant, ambitieux, il avait déjà changé plusieurs fois de religion et d'état. D'un sang-froid et d'une audace à toute épreuve, jamais personne ne fut plus que lui capable de tramer une trahison. Dans l'intervalle des combats il avait eu plusieurs fois l'occasion de voir le prince de Tarente. Tous deux se devinèrent au premier abord et ne tardèrent pas à se confier l'un à l'autre. Ils jurèrent de ne pas séparer leurs intérêts.

Bohémond, sans faire part de son projet aux chefs chrétiens, provoqua un conseil des barons ; et là, très habilement, sans avouer à quel point il en était, il parla des maux qu'on avait soufferts et de ceux qu'on avait à craindre, ajouta qu'une armée puissante était en marche pour venir secourir Antioche et qu'il fallait donc s'en rendre maître auparavant. La force devant échouer nécessairement devant ces remparts imprenables, pourquoi ne pas avoir recours à la ruse? Et il proposa, du ton le plus désintéressé du monde, de donner la possession de la ville et sa principauté à celui d'entre eux qui réussirait à s'en emparer et à y faire entrer les chrétiens.

Quelle que fût son habileté, le but secret de Bohémond fut deviné et son projet repoussé. Le comte de Toulouse, qui avait peut-être les mêmes vues ambitieuses, le combattit énergiquement, traitant cette proposition « de honteux artifice, de stratagème indigne des croisés ». D'après lui, tous et non pas un seul devaient profiter d'une conquête entreprise par tous. Bohémond

n'insista point, et sortit du conseil en souriant pour dissimuler son dépit; mais la nécessité devait bientôt ranger les croisés à l'avis de celui qu'on appelait l'Ulysse des Latins.

Kerbogha, sultan de Mossoul, s'avançait à la tête de deux cent mille hommes pour forcer les chrétiens à lever le siège d'Antioche. Il n'était plus qu'à sept journées de marche. Bohémond triomphait; il renouvela ses propositions. Il montra le danger qu'il y aurait à être pris entre l'armée de secours et la garnison de la ville. Diviser les forces des croisés, et envoyer les uns au-devant de Kerbogha tandis que les autres continueraient le siège, c'était s'exposer à être battu en détail. Il n'y avait plus de salut que dans la prise d'Antioche. L'imminence du péril étouffa toute rivalité, et, sauf le comte de Toulouse qui s'obstina dans son opposition, on jugea « qu'il valait mieux qu'un seul profitât des travaux de tous, que de périr tous pour s'opposer à la fortune d'un seul (1). »

Bohémond fit prévenir Phiroüs de se tenir prêt pour le lendemain; puis, ayant reçu le fils de Phiroüs en otage, en même temps que des instructions sur les dispositions qu'il devait prendre, il tint conseil avec les barons. On décida qu'une partie de l'armée ferait semblant de quitter le camp et de marcher au-devant de Kerbogha, afin d'inspirer aux assiégés plus de sécurité.

Le 3 juin, en effet, un corps de troupes s'éloigna trompettes sonnant et enseignes déployées, et faisant un long circuit, revint se poster dans un vallon, à très peu de distance de la porte Occidentale auprès de laquelle était une des tours où Phiroüs commandait. Là on attendit l'heure et le signal convenus.

Les projets de Phiroüs avaient pourtant été sur le

1. D'Exauvillez.

point d'échouer. Le bruit d'une conspiration s'était répandu, et Phiroüs fut mandé par Baghi-Sian qui l'interrogea en tenant constamment les yeux fixés sur lui. La contenance ferme et assurée du traître dissipa les soupçons du gouverneur. Il feignit la plus grande sollicitude pour la défense de la ville, réclama des peines sévères contre ceux qui oublieraient leur devoir, proposa même à Baghi-Sian le changement des principaux officiers, tellement que l'émir lui rendit toute sa confiance.

Tout paraissait tranquille dans Antioche. Phiroüs, échappé au plus grand danger, attendait les croisés dans la tour qu'il allait leur livrer. Comme son frère avait la garde d'une tour voisine, il chercha à l'entraîner dans son complot. Désespérant d'y parvenir, et craignant de se perdre, « ne reconnaissant plus son frère dans celui qui refuse d'être son complice (1) », il l'étend à ses pieds d'un coup de poignard. Quelques historiens ont nié ce meurtre, mais nous avons adopté le récit de Guillaume de Tyr.

Sur ces entrefaites, un Lombard, nommé Payen, envoyé par Bohémond, monte dans la tour au moyen d'une échelle de corde. Phiroüs le reçoit, le conjure de presser Bohémond d'escalader le rempart, et, pour témoignage de sa fidélité, il lui montre le cadavre de son frère qu'il vient d'égorger. Au même moment un officier de la garnison visitait les postes; il se présente devant Phiroüs qui, sans laisser paraître le moindre trouble, après avoir caché l'émissaire du prince de Tarente, l'accompagne dans sa ronde. L'officier adresse au traître des éloges pour sa vigilance, et s'éloigne.

Au retour de Payen, Bohémond excite ses soldats; mais une terreur subite s'est emparée d'eux. Indigné, Bohémond lui-même monte à l'échelle, dans l'espoir

1. Michaud, *Hist. des Croisades.*

d'enflammer les siens par son exemple; soixante des plus braves le suivent, et parmi eux Robert, comte de Flandre. Les autres oublient alors leur frayeur, et bientôt les remparts sont couverts de chrétiens. La ville retentit du cri terrible : *Dieu le veut! Dieu le veut!* Les défenseurs d'Antioche à moitié endormis veulent courir aux armes; ils n'en ont point le temps, « et ils meurent sans savoir quelle main les a livrés ni quelle main les a frappés. » Dix mille hommes furent ainsi massacrés; tous ceux qui ne prononçaient pas le nom du Christ périrent par le fer. Une partie seulement de la garnison put s'enfermer dans la citadelle, tandis que l'émir se voyant trahi gagne la campagne en fuyant.

Bohémond, au milieu de cette sanglante victoire, songeait à profiter de son entreprise, et, lorsque le jour parut, on vit ses bannières rouges flotter sur les tours d'Antioche.

Baghi-Sian fut rencontré par des bûcherons arméniens. Il n'avait avec lui que peu de serviteurs, paraissait hors de sens, et pouvait à peine se tenir à cheval. Jugeant que la ville était prise, les bûcherons le tuèrent et envoyèrent au camp des croisés « sa tête énorme, aux oreilles larges et velues, à la longue barbe blanche [1] ».

C'est ainsi que fut prise Antioche, l'an de l'Incarnation de Jésus-Christ 1098, au mois de juin, le 3e jour du mois.

1. Chronique de Godefroy.



CHAPITRE VII. — Les chrétiens sont, à leur tour, assiégés dans Antioche par Kerbogha. Paroles dédaigneuses de celui-ci. Horribles tourments que la famine fait souffrir aux croisés. Leur désespoir. Découverte de la sainte Lance. L'armée jeûne pendant trois jours et fait pénitence. Elle marche au combat. Bataille devant Antioche. Défaite sanglante infligée à Kerbogha.

LE pillage d'Antioche procura aux croisés d'immenses richesses. Bien qu'ils y eussent trouvé peu de vivres, ils s'abandonnèrent à tous les excès de l'intempérance et de la débauche.

Le 7 juin, l'armée des Sarrasins, commandée par Kerbogha, plantait ses tentes sur les bords de l'Oronte, aux pieds des murailles d'Antioche. Kerbogha avait sous ses ordres les sultans de Nicée, d'Alep, de Damas, et vingt-huit émirs. Le prince de Mossoul se croyait sûr de vaincre : à peine arrivé, une circonstance vint ajouter à son orgueil et à son assurance.

« Des soldats ennemis étant sortis de leurs retranchements, dit Guillaume de Tyr, rencontrèrent quelques hommes des nôtres. Ils les firent prisonniers et les conduisirent devant Kerbogha. Celui-ci regarda ses captifs avec mépris. Ils avaient des arcs en bois et leurs épées étaient couvertes de rouille; leurs habits étaient vieux et pourris.

« Voilà donc, dit-il, le peuple qui poursuit la conquête des royaumes étrangers ! mercenaires à qui il devrait suffire pour toute richesse qu'on leur donnât du pain sur quelque coin de la terre! Voilà donc les armes qui doivent vaincre les Orientaux, et qui sont tout au plus bonnes à tuer un passereau. Qu'on les enchaîne et qu'on les conduise au soudan mon seigneur, avec leurs armes et les vêtements que voilà. Dans peu, ces chiens immondes auront cessé d'exister et ne pourront plus compter parmi les peuples. »

Les événements parurent d'abord justifier les paroles du fier musulman. Les croisés s'aperçurent qu'ils

n'avaient pas assez de vivres pour soutenir un siège. Bohémond venait d'être blessé; le comte de Toulouse était malade. Malgré les faits d'armes de Godefroy et de Tancrède, on fut obligé de s'enfermer dans Antioche. Le découragement s'empara de nouveau des chrétiens, et, après quelques jours, le désespoir. « Dès les premiers temps ils ne purent se procurer des vivres qu'au poids de l'or, et, au milieu des trésors enlevés aux Sarrasins, furent condamnés à toutes les horreurs de la misère et de la faim. » Après avoir mangé leurs chevaux, ils durent faire la chasse aux animaux des rues. « Ils n'éprouvèrent aucun dégoût, écrit Albert d'Aix, à dévorer de vieux cuirs trouvés dans les maisons et qui s'y étaient durcis depuis trois ou six ans. On amollissait ce cuir dans de l'eau chaude et on l'assaisonnait de poivre et d'autres épices... Je sais des détails qui feraient frémir sur les tourments qu'endura le peuple de Dieu... Un œuf de poule, quand on pouvait l'acheter, était payé six deniers de monnaie de Lucques; dix fèves coûtaient un denier; une tête d'âne ou de chameau, un besant d'or; un pied ou une oreille de l'un de ces animaux, six deniers. Les gens du peuple, dénués de ressources, se nourrissaient misérablement de leurs souliers, ou d'herbes et d'orties qu'ils faisaient bouillir; puis ils tombaient malades et mouraient en grand nombre. »

« On voyait les plus robustes, ceux que leur valeur rendait illustres dans l'armée, ajoute Guillaume de Tyr, les hauts barons, appuyés sur des bâtons pour soutenir leur faiblesse, se traîner dans les rues à demi morts, et demander l'aumône aux passants. Les femmes nobles et les jeunes filles, oubliant leur naissance et leur condition, mendiaient honteusement leur pain, le visage pâle et maigre, étouffant des sanglots qui auraient ému des cœurs de pierre. »

Les plus malheureux déterraient les cadavres des

Sarrasins, et, pour soutenir un reste de vie, disputaient à la mort cette dégoûtante proie ([1]).

Apprenant que quelques marchands étaient entrés dans le port de Saint-Siméon, Kerbogha les tua et brûla leurs vaisseaux.

La famine ramena la désertion. Les croisés s'échappaient pendant l'obscurité de la nuit. Tantôt ils se précipitaient dans les fossés, au risque de se tuer; tantôt descendaient le long des remparts à l'aide d'une longue corde. Ils s'attirèrent l'épithète ignominieuse de *sauteurs de cordes*, et le mépris de leurs compagnons qui demandaient à Dieu dans leurs prières « que ces traîtres fussent dans l'autre vie traités comme Judas ([2]). »

Ceux qui restaient dans la ville ne s'occupaient même plus de leur devoir. Un jour que les Musulmans menaçaient le rempart et qu'ils étaient maîtres déjà d'une tour abandonnée, Bohémond avait dû, pour forcer les chrétiens à défendre les murs de la ville, incendier les maisons où ils se tenaient cachés.

Alexis cependant s'avançait avec cent mille hommes au secours des croisés. Chemin faisant il rencontra le comte de Blois qu'une maladie avait retenu à Alexandrette, mais qui, ayant appris la détresse des chrétiens dans Antioche, s'était mis au retour, abandonnant ainsi ses frères d'armes. Dans le désir qu'il avait de justifier sa fuite, le comte de Blois fit un tel tableau de l'état désespéré des croisés, que l'empereur, « effrayé ou feignant de l'être », rebroussa chemin et rentra à Constantinople malgré les vives instances de Guy, frère de Bohémond, qui l'accompagnait.

Étienne, comte de Blois et de Chartres, devait plus

1. *Histoire des croisades;* Eymery, et quelques autres historiens.
2. Raymond d'Agiles.

tard expier ses torts. A la seconde croisade, il reprit les armes et se fit bravement tuer devant Ramula.

Tel était l'égarement où le désespoir avait plongé les chrétiens, surtout quand on apprit la lâche conduite du comte de Blois et la retraite d'Alexis, que, pendant plusieurs jours, dit un historien, « personne dans l'armée, ni prêtre, ni laïque, ne prononça le nom de JÉSUS-CHRIST ». Ils semblaient avoir oublié leur titre de chrétiens; ils reniaient Dieu et le blasphémaient: ce fut précisément par la religion que leur revinrent le courage, l'espérance, et par suite la victoire.

On racontait des prophéties; on parlait d'apparitions. La sainte Vierge avait été vue par un prêtre dans l'église qui lui était dédiée; elle suppliait le Sauveur de rendre son appui aux croisés (1). Un soldat, relevé de sa faction par JÉSUS-CHRIST lui-même, avait reçu de lui l'ordre d'aller vers ses chefs et de leur promettre qu'avant huit jours ils seraient délivrés. Un autre qui désertait avait été arrêté par son frère mort au service de la croix; celui-ci, après avoir reproché au déserteur son peu de foi et son manque de courage, lui avait dit de retourner vers la ville, et qu'à la prochaine bataille tous ceux qui avaient péri dans l'armée de Dieu se lèveraient de leur tombe et reprendraient leur poste de combat (2).

Un prêtre enfin, nommé Pierre Barthélemy, et qui était Marseillais, eut une révélation. Saint André s'était montré à lui, en réalité ou en songe, et il lui avait indiqué l'endroit où était enterrée, dans l'église de Saint-Pierre d'Antioche, la lance qui avait percé le côté de Notre-Seigneur. Cette lance sacrée devait assurer le triomphe des chrétiens (3).

---

1. Raymond d'Agiles.
2. Robert le Moine.
3. Raymond d'Agiles; Guillaume de Tyr et son traducteur anonyme.

On trouva en effet la précieuse relique dans le lieu désigné. Elle parut aux croisés une arme céleste envoyée par Dieu même. Des miracles signalèrent sa sainteté. L'abattement fit place à l'espoir; l'enthousiasme donna un nouvelle vie aux guerriers exténués. On résolut de livrer bataille aux infidèles.

Pierre l'Ermite fut chargé par les barons de demander à Kerbogha, au nom des chrétiens, s'il aimait mieux que les deux armées entières en vinssent aux mains, ou s'il préférait que quelques chevaliers se mesurassent contre un nombre égal de Musulmans.

Kerbogha répondit avec arrogance « qu'il ne traitait pas avec des vaincus, qu'il les aurait demain la corde au cou, et qu'alors ce serait à lui à déterminer de quelle mort ils devraient mourir. Quand il me plaira, ajouta-t-il, j'entrerai dans la ville; je mènerai à mon seigneur ceux que je trouverai d'âge convenable; les autres je les mettrai à l'épée comme de mauvais arbres qui ne peuvent pas porter de fruits [1]. »

Pierre revint vers les barons auxquels il rendit compte de son message. Les croisés furent prévenus d'avoir à se tenir prêts pour le lendemain qui était le vingt-huit juin, veille des apôtres saint Pierre et saint Paul. Ce commandement fut accueilli avec une allégresse indescriptible. Les évêques et les prêtres confessèrent et communièrent les soldats et les chefs pendant toute la nuit. Tous oublièrent leurs rancunes et leurs sujets de mécontentement, songeant à cette parole : que l'on connaisse que vous êtes mes disciples à l'amour qui règne entre vous [2].

Le vingt-huit, dès l'aube, l'armée chrétienne sortit d'Antioche par la porte du Pont, enseignes au vent.

1. Raymond d'Agiles; Guillaume de Tyr et son traducteur.
2. Guillaume de Tyr.

Elle était divisée en six gros bataillons commandés le premier par Hugues le Grand et le comte de Flandre, le second par Godefroy, un autre par le duc de Normandie. L'évêque de Puy venait ensuite à la tête de ses troupes et de celles de Raymond, qui, ne pouvant combattre à cause de ses blessures, était resté dans la ville pour observer les Turcs qui formaient la garnison de la citadelle, et, au besoin, pour s'opposer à leurs mouvements. Tancrède conduisait le cinquième bataillon, et Bohémond menait le sixième qui était le plus fort de tous.

Devant le pieux Adhémar, Raymond d'Agiles, chapelain du Puy, un des historiens de nos croisades, portait lui-même la sainte Lance; l'évêque du Puy, « encore qu'il eût pour sa défense revêtu une cotte de mailles, ne se battait qu'en exhortant l'armée, laquelle il animait de la voix et de la main, en lui montrant ce fer sacré. »

Raymond d'Agiles ajoute que pas un de ceux du bataillon de l'évêque, qui combattaient sous ce nouvel étendard, ne fut blessé dans cette journée.

Le clergé qui était sorti de la ville à la tête des troupes, en procession, se tint à quelque distance pour implorer le ciel. D'autres prêtres, pieds nus sur les murailles, accompagnés des femmes et des enfants, bénissaient les soldats et chantaient le psaume de la guerre: *Exurgat Deus!* « Que le Seigneur se lève ! Que ses ennemis soient dispersés. »

Presque tous les guerriers étaient à pied. Les chefs avaient pour montures des ânes ou des chameaux. Il ne restait plus qu'un cheval au comte de Toulouse, et qui fut donné à Godefroy. Dans sa sublime générosité, le duc de Lorraine, durant le siège, s'était dépouillé de tout ce qu'il avait pour venir en aide à ses frères d'armes et aux pauvres dont il était l'ami.

Kerbogha méprisait si fort ses ennemis qu'il ne

pensait pas qu'ils osassent seulement quitter l'abri de leurs murailles. On vient l'avertir tout à coup que les chrétiens sont sortis pour se ranger en bataille, et qu'afin d'occuper un plus grand espace de terrain ils ont divisé en douze leurs six bataillons, en l'honneur et sous la garde des douze apôtres. Kerbogha, qui avait affecté de commencer une partie d'échecs, se sent troublé; il perd de son assurance et envoie un messager aux croisés.

« Il était prêt à faire maintenant ce qu'il avait refusé naguère, dit Raymond d'Agiles; que cinq ou dix Turcs combattissent contre autant de Francs, sous la condition que ceux dont les champions seraient vaincus se retireraient paisiblement devant les autres.

« A cela les chrétiens répondirent : Vous ne l'avez pas voulu lorsque nous l'avons voulu; maintenant donc que nous sommes préparés au combat, que chacun combatte selon son droit. »

Alors, fait attesté par tous les historiens, par le chapelain du Puy et par Guillaume de Tyr notamment, au moment où on allait en venir aux mains, « il tomba une pluie fine, mais tellement agréable que quiconque en fut arrosé se sentait rempli de toute grâce et de toute force, et marchait comme s'il eût toujours été nourri des délices des rois [1]. » Les chrétiens avaient redouté la chaleur brûlante du soleil, et, dans cette circonstance naturelle, ils reconnurent la protection de Dieu. Kerbogha, conseillé par le soudan de Nicée, Kilidge-Arslan, afin d'aveugler les croisés par la fumée, avait fait mettre le feu aux herbes sèches et aux bruyères. Le vent tourna tout à coup, chassant la fumée dans les yeux des infidèles. Ce même vent souffla bientôt d'une violence extrême, aidant aux flèches des chrétiens et amortissant la force de celles que lançaient les Sarrasins.

1. Guillaume de Tyr.

Les troupes de Kerbogha ne purent soutenir le choc des croisés. En moins d'une heure leur multitude est mise en déroute. Sur un point seulement ils résistent. Ils entourent le corps de bataille de Bohémond; déjà ils le font plier, lorsque Godefroy accourt et les met en fuite. La légende ajoute que d'innombrables cavaliers vêtus de blanc et portant des armes étincelantes vinrent alors en aide au duc de Lorraine.

« Pour raconter les exploits de Godefroy, de Bohémond et de cette brillante milice, dit un témoin oculaire, la langue, la main et les pages ne suffiraient point. Plus on tuait d'ennemis, plus on en voyait reparaître, semblables à des moucherons qui renaissent dans la pourriture. O vertu du Tout-Puissant! des soldats affaiblis par un long jeûne poursuivent des ennemis nourris dans l'abondance... Les chrétiens les assomment comme des animaux; de même que l'on dépouille les animaux, les soldats chrétiens arrachent la peau aux infidèles. Une poussière épaisse obscurcit le ciel, et il s'élève comme un crépuscule [1]. »

La victoire fut complète pour les chrétiens. Le prince de Mossoul s'enfuit, vivement poursuivi par Godefroy et par Tancrède, et, changeant de chevaux d'heure en heure, il ne se crut en sûreté que quand il eut traversé l'Euphrate. Il laissait sur le champ de bataille cent mille cavaliers dont les cadavres couvraient la terre, et tellement de fantassins, dit un chroniqueur, qu'il eût été fastidieux de les dénombrer. Quatre mille croisés seulement furent tués dans cette glorieuse et mémorable journée.

Les vainqueurs trouvèrent l'abondance sous les tentes de leurs ennemis. Quinze mille chameaux tombèrent entre leurs mains, encore chargés des chaînes que Kerbogha destinait à ceux qu'il avait juré d'em-

1. Robert le Moine.

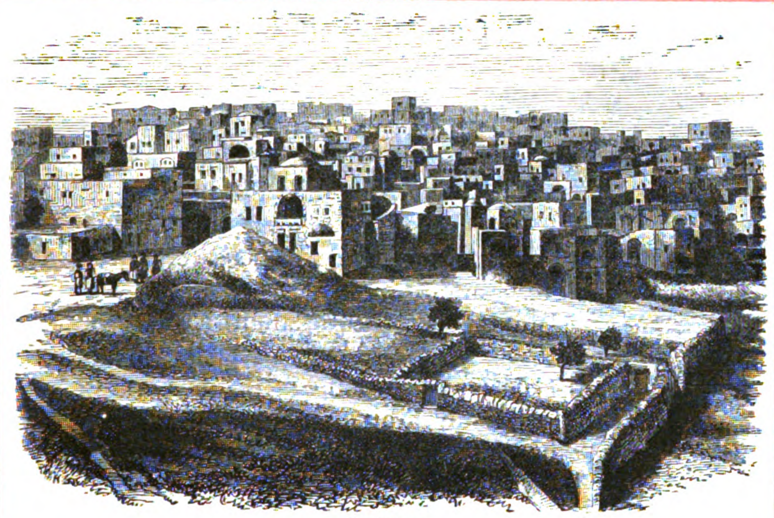
mener captifs. Les chevaux, le bétail, toutes sortes de vivres; de l'or, de l'argent, des pierreries, de riches étoffes, des armes précieuses; tout cela fut partagé entre les chefs et les soldats, et chacun « se trouva beaucoup plus riche qu'il ne l'était en quittant l'Europe [1] ».

La victoire d'Antioche parut un événement si extraordinaire aux Sarrasins, que plusieurs abandonnèrent la religion de leur prophète. Ceux qui défendaient la citadelle se rendirent à Raymond, comte de Toulouse, le jour même. L'émir qui y commandait se fit chrétien avec trois cents de ses soldats ; les autres eurent la liberté de se retirer où il leur plut.

1. Albert d'Aix.



Capharnaum.



Bethléem.

CHAPITRE VIII. — Conduite blâmable d'Hugues de France. Querelle entre Bohémond et Raymond, comte de Toulouse. Bohémond obtient la principauté d'Antioche. Une épidémie terrible sévit parmi les chrétiens. Mort d'Adhémar de Monteil, légat du pape; sa mort est pleurée des croisés. Siège de Marra. Siège d'Archis. Nouvelle ambassade du Soudan d'Égypte. L'armée marche sur Jérusalem.

APRÈS un succès aussi éclatant, et dans lequel la protection divine se manifesta d'une manière évidente, le premier soin des croisés fut de rétablir dans Antioche le culte de Dieu. Les Sarrasins avaient souillé les églises dont ils avaient fait des écuries. Dans leur rage aveugle ils avaient mutilé les statues des saints, « tout comme si elles eussent été des personnes vivantes [1]. »

Le patriarche Jean, que les infidèles avaient retenu en prison durant le siège et qu'ils avaient martyrisé de toutes les façons, jusqu'à le suspendre à la vue

1. Version française anonyme.

des chrétiens aux murs de la ville, reprit possession d'un siège qu'il avait illustré par sa constance et sa piété.

Les chefs s'occupèrent alors de combler les vides que la guerre et les maladies avaient faits dans leurs rangs, et, de concert avec les évêques, demandèrent des secours à toute la chrétienté.

En même temps qu'ils s'adressaient à leurs frères d'Occident, ils envoyèrent à Alexis deux de leurs principaux barons, Hugues le Grand, comte de Vermandois, et Baudouin, comte de Hainaut, dans le dessein de rappeler à l'empereur qu'il avait promis de rejoindre les croisés. Le voyage de ces deux princes fut malheureux : le comte de Hainaut fut massacré par un parti de Turcs, en traversant l'Asie-Mineure ; Hugues le Grand, qui avait pris un autre chemin, arriva à Constantinople, mais, n'ayant pu rien obtenir de l'empereur, et honteux de revenir au camp sans avoir réussi dans sa mission, il abandonna la sainte entreprise et repassa en France où il fut dédaigneusement appelé du nom de « corbeau de l'Arche ». Plus tard il se montra plus digne de son nom et de sa réputation. Ayant repris les armes à la seconde croisade, Hugues de France, comte de Vermandois, fut percé de coups à la bataille d'Héraclée et mourut de ses blessures à Tarse en Cilicie.

Toujours unis sur le champ de bataille, les barons étaient trop souvent divisés dans la paix. Six mois s'étaient écoulés depuis la prise d'Antioche, et les croisés les avaient perdus en vains débats. Bohémond avait arboré ses étendards sur la ville, mais Raymond avait pris possession de la citadelle. Tandis que tous les chefs reconnaissaient de bonne foi que, sans le prince de Tarente, la ville ne fût jamais tombée en leur pouvoir, Raymond s'opposa seul à ce qu'il fût reconnu

pour prince d'Antioche. Il aurait entraîné ses soldats à une guerre civile, s'ils eussent voulu le suivre ; mais personne ne partagea son sentiment ; le clergé menaça le comte de Toulouse de la colère du ciel, et Raymond se vit forcé d'abjurer ses projets ambitieux.

Godefroy essayait en vain de rétablir le calme et la concorde parmi tant de passions et de dissentiments. Dans le péril, toutes les rivalités se taisaient, tous accordaient au duc de Lorraine l'autorité suprême : ses talents, sa générosité, sa sagesse, sa vertu l'imposaient. Hors du danger, chacun de ces fiers barons se refusait à obéir, et ne prenait conseil que de lui-même.

C'est surtout après la victoire d'Antioche que se fit sentir le défaut d'un chef souverain. Godefroy voulait marcher sur Jérusalem, disant avec raison qu'il fallait profiter du succès qu'on avait obtenu et ne pas laisser le temps aux Sarrasins de rassembler des troupes. Les uns donnèrent pour prétexte la chaleur de la saison ; les autres prétendirent qu'il serait plus prudent d'attendre des renforts ; presque tous oubliaient le véritable but de leur pèlerinage : les pays fertiles qu'ils occupaient, l'exemple de Baudouin et de Bohémond, l'un prince d'Édesse et l'autre prince d'Antioche, excitaient leur cupidité, et ils ne pensaient plus guère qu'à satisfaire leur intérêt personnel. Aussi bon nombre d'entre eux se répandirent dans les contrées voisines pour prendre des villes et les piller.

Dans le même temps, une cruelle épidémie sévissait à Antioche. Les pauvres qui suivaient l'armée périrent presque tous ; passant subitement de la disette à l'abondance et d'un excès de privations à un excès de bien être, en ne gardant pas de mesure ils se disposaient eux-mêmes à la maladie. Bientôt les « riches hommes » ne furent point épargnés, et l'on put compter dans un seul mois jusqu'à cinquante mille victimes du

terrible fléau. La mort d'un prélat surtout fut plus douloureuse aux croisés que toutes les autres pertes qu'ils avaient faites : le légat du pape Adhémar de Monteil, évêque du Puy, fut enlevé par l'épidémie le premier jour du mois d'août (1098). Ce fut un deuil général, et les plus sages le pleurèrent avec d'autant plus de regret qu'ils n'avaient plus à la tête de leur conseil ce prêtre qui en était l'âme,dont tous écoutaient respectueusement les avis, et qui mérita d'être appelé par Guillaume de Tyr « le père et le modérateur de tout le peuple ». Il fut enterré dans l'église de Saint-Pierre, à l'endroit même où l'on avait trouvé la Sainte-Lance.

L'épidémie cependant continuait d'exercer ses ravages à Antioche. Pour y échapper, la plupart des chefs emmenèrent leurs troupes et entreprirent de nouvelles conquêtes. Bohémond parcourut la Cilicie et réunit à sa principauté Tarse et Mamistra. Raymond s'empara d'Albarès, dans la Syrie, et en fit passer la garnison au fil de l'épée. Godefroy, appelé par l'émir de Hasart qui lui demandait son aide contre le soudan d'Alep, hésita d'abord à la pensée de s'allier avec un infidèle ; puis, espérant gagner quelques Musulmans à la religion du Christ, il fit taire ses pieux scrupules et fut reçu dans Hasart comme un sauveur. Redouan, soudan d'Alep, s'enfuit à son approche, bien qu'il eût sous ses ordres une puissante armée. Godefroy demeura quelque temps dans les environs ; durant le séjour qu'il y fit, il apprit que deux châtelains désolaient le pays par leurs brigandages, rançonnant amis ou ennemis, Turcs ou chrétiens. Il prit d'assaut leurs deux forteresses et les fit raser par ses soldats.

De là le duc de Lorraine s'avança vers la ville de Marra, située dans le voisinage d'Alep, et devant laquelle se retrouvèrent les principaux barons : Eustache

de Boulogne, Bohémond, le comte de Toulouse, Robert de Flandre et Robert de Normandie. Le siège dura plus longtemps que les barons ne le supposaient, et Godefroy se rendit à Edesse, auprès de son frère Baudouin. Bohémond et le comte de Flandre se retirèrent de leur côté, et il ne resta devant la place que le duc de Normandie, Eustache et le comte de Toulouse.

Les habitants de Marra avaient juré de tenir jusqu'à l'extrémité. Se fiant à l'épaisseur de leurs murs, ils pensèrent qu'ils lasseraient la persévérance des assiégeants. Le siège se prolongea pendant plusieurs semaines et fut meurtrier pour les croisés. Chaque tentative d'assaut était vaillamment repoussée par les Sarrasins qui faisaient tomber du haut des remparts une grêle de pierres et de javelots, des flots de bitume embrasé, et, projectile plus incommode que dangereux, des ruches pleines d'abeilles.

Marra fut prise pourtant : un jour que les infidèles crachaient sur des croix plantées à la vue des croisés, ceux-ci ne purent souffrir ce spectacle sacrilège. D'eux-mêmes, et sans en avoir reçu le signal, les soldats courent à l'escalade, et sapant les murailles, les battant en brèche, ils continuent nuit et jour avec tant d'ardeur et de furie, qu'ils emportent la place et la mettent à feu et à sang. La résistance des ennemis les a exaspérés; « ils tuent tout ce qu'ils rencontrent, dit un chroniqueur. Dans leur impatience d'avoir plus tôt achevé, ils en pendaient plusieurs à la même corde. Insatiables, ils fendaient le ventre aux morts pour en tirer les pièces d'or que les malheureux avaient espéré leur soustraire... [1] »

La ville fut enlevée le 12 décembre; le massacre ne fut terminé que le lendemain. Bohémond se fit remar-

1. Raymond d'Agiles. Il est possible que ceci ne soit qu'une réminiscence du fameux siège de Jérusalem par Titus. Josèphe en effet raconte un fait semblable.

quer par sa dureté impitoyable, et, après avoir fait mettre à mort tous les vieillards, il ne sauva les jeunes gens du supplice que pour les faire vendre comme esclaves.

La prise de Marra fit renaître la querelle, qui n'était qu'assoupie, entre le prince de Tarente et le comte de Toulouse. Chacun d'eux prétendait garder cette ville et en disposer à son gré. « Mais Dieu, dit le Père Maimbourg, qui était le chef invisible de l'armée, répara, par le zèle des faibles et des petits, ce que la passion des grands et des sages du monde avait détruit. » Les soldats fatigués de voir que chaque victoire qu'ils remportaient amenait une contestation, renversèrent les remparts de Marra. La nouvelle de la prise de Jérusalem par les Égyptiens redoubla leurs murmures. Ils accusèrent hautement les barons de trahir la cause de Dieu en tardant si longtemps à marcher sur la ville sainte. Le clergé, dont jusqu'ici les supplications n'avaient pas été entendues, conjura les chefs de tenir leurs serments et de se rendre au vœu de la multitude; et Raymond se mit en chemin, résolu à ne plus songer qu'à la délivrance du Saint-Sépulcre. La rage au cœur, avant de partir, il avait incendié ce qui restait de Marra.

Godefroy s'était rendu à Édesse auprès de son frère Baudouin. Après y avoir passé quelques jours, il revint à Antioche. Il n'en était qu'à une heure de route, lorsqu'il fut surpris par une troupe de Sarrasins. Godefroy n'avait avec lui que quarante cavaliers. Il fond sur l'ennemi, trois fois plus nombreux, le met en déroute, lui tue cinquante hommes et rentre vainqueur à Antioche, malgré une lutte aussi disproportionnée.

D'Antioche, le duc de Lorraine, suivi de tout le reste de l'armée, rejoignit les princes qui étaient partis en avant, tandis que Bohémond regagnait sa principauté.

Les soldats du Christ poursuivirent alors leur marche sur Jérusalem. La ville d'Archis leur résistant, ils préférèrent en lever le siège plutôt que d'être retardés dans l'accomplissement de leur pèlerinage; et, comme ils y avaient souffert mille tourments, ils brûlèrent leur camp pour montrer que rien ne les retiendrait et ne les arrêterait désormais.

C'est devant Archis, et presque dans le même temps, que leur arrivèrent deux ambassades. L'une était envoyée par Alexis pour se plaindre de ce qu'on ne lui avait point remis Antioche. Il demandait qu'on la lui rendît et il promettait des secours pour entreprendre le siège de Jérusalem, pourvu qu'on attendît sa venue. Raymond, par dépit contre Bohémond, appuyait les réclamations de l'empereur, mais tous les autres virent clairement l'artifice de celui qui ne pensait qu'à les tromper. Ils répondirent aux ambassadeurs « qu'Alexis ayant, en toute occasion, fait le contraire de ce à quoi il s'était obligé par serment, les croisés étaient quittes vis-à-vis de lui; que tous les barons s'étaient accordés à ce que Bohémond eût la possession d'Antioche; qu'ils ne voulaient plus se fier à sa parole, tant de fois violée, et que, sans lui, au plus tôt, ils iraient prendre Jérusalem. »

L'autre ambassade était députée par le calife d'Égypte. Il renouvelait les propositions qu'il avait fait faire aux chrétiens devant Antioche. Dans l'intervalle il s'était emparé de Jérusalem; « cette ville lui appartenait de droit, dirent les messagers; il n'était pas juste qu'il la remît aux chrétiens. Néanmoins, si ceux-ci voulaient y visiter le Saint-Sépulcre, ils le pourraient faire, à la condition qu'ils n'y allassent pas en plus grand nombre que deux ou trois cents ensemble, qu'ils ne marchassent qu'en simples pèlerins, sans armes, et qu'ils s'en retournassent aussitôt après avoir fait leurs dévotions. »

Godefroy répondit « qu'avec les mêmes clefs qui avaient ouvert les portes de Nicée, de Tarse et d'Antioche, on saurait bien ouvrir celles de Jérusalem; et qu'au besoin on pourrait bien l'aller trouver lui-même jusque dans Babylone [1]. »

En quittant Archis, l'armée fut attaquée le 13 mai 1099 par l'émir de Tripoli; une prompte défaite paya la témérité du musulman qui traita avec ses vainqueurs à des conditions avantageuses pour eux. Puis, après s'être reposés trois jours aux environs de Tripoli, les chrétiens laissèrent à leur gauche le mont Liban, traversèrent sans obstacle de périlleux défilés, descendirent dans les plaines de Bérite, et passant par les terres de Sidon, de Sarrepta, de Tyr et de Sida, ils allèrent camper dans la belle campagne de Ptolémaïs, appelée depuis Saint-Jean d'Acre. L'émir de Ptolémaïs traita avec eux et leur fit des promesses qu'il ne songeait point à tenir, car à peine les chrétiens étaient-ils à Césarée qu'ils eurent les preuves de sa perfidie. Une colombe, échappée des serres d'un milan, tomba, demi-morte, au milieu des soldats; l'oiseau était porteur d'un message de l'émir de Ptolémaïs qui recommandait au gouverneur de Césarée de faire tout le mal possible à « cette armée de chiens ». Les croisés remercièrent le Ciel qui leur découvrait d'une manière aussi extraordinaire les secrets de leurs ennemis, et célébrèrent la fête de la Pentecôte, qui était le 29 mai, à l'endroit même où était tombée la colombe [2].

L'armée s'empara successivement de Lydda, l'ancienne Diospolis, témoin du martyre de saint Georges, patron des chevaliers; de Ramula, d'Emmaüs, que les Romains appelèrent Nicopolis. Les croisés n'étaient plus qu'à dix milles de Jérusalem.

1. *Histoire universelle des croisades.*
2. *Histoire universelle des croisades.*

Là Godefroy reçut des députés de ceux de Bethléem qui demandaient du secours. Ils craignaient d'être brûlés par les Sarrasins qui, de tous côtés, accouraient pour se jeter dans la ville sainte. Godefroy envoya sur-le-champ Tancrède. Celui-ci laissa des troupes dans Bethléem et rejoignit l'armée le lendemain 6 juin. Ses soldats ramenaient des troupeaux qu'ils avaient enlevés sur leur route à des Sarrasins.

Quand ils revinrent au camp, dit Guillaume de Tyr, ceux qui étaient dans leurs tentes s'assemblèrent devant eux et leur demandèrent d'où venait ce butin. Il leur fut répondu qu'il avait été pris devant Jérusalem.

« Aussitôt qu'ils entendirent le nom de Jérusalem, ils commencèrent à pleurer et à se mettre à genoux, et rendirent grâces à Notre-Seigneur avec de grands soupirs de ce qu'ils allaient atteindre le but de leur pèlerinage. C'était grande pitié de voir couler les larmes et d'entendre les soupirs de ces bonnes gens (1). »

Ils se mirent en chemin et, s'étant un peu avancés, ils découvrirent des hauteurs d'Emmaüs les murs et les tours de la ville. Ils se redisaient la parole du prophète : *Lève les yeux, Jérusalem, et regarde la puissance de ton roi. Voici que ton Sauveur accourt pour briser tes chaînes.*

Et alors, barons et soldats, toute l'armée et toute la foule des pèlerins, unis dans un immense concert d'amour et de foi, poussèrent des cris d'allégresse et de bénédiction. Un même nom fut prononcé par toutes les bouches : *Jérusalem !* Puis tous ensemble, comme s'ils eussent obéi à un ordre, « émus et pénétrés d'un sentiment extraordinaire de piété » à la vue des lieux sacrés où Jésus avait souffert la Passion et accompli le mystère de notre Rédemption, tous se prosternèrent la face dans la poussière, fondant en larmes, baisant cette terre sanctifiée par la mort du Verbe incarné.

1. Version française anonyme.

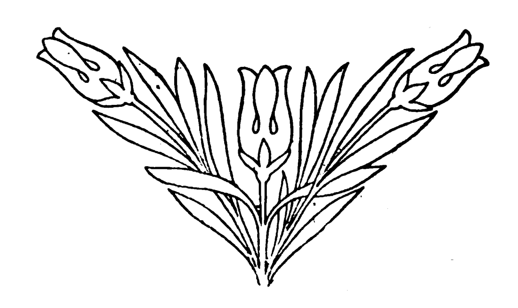
« Voici qu'on voit apparaître Jérusalem, chante le Tasse; et voici que des milliers de voix s'écrient à la fois: Jérusalem ! »

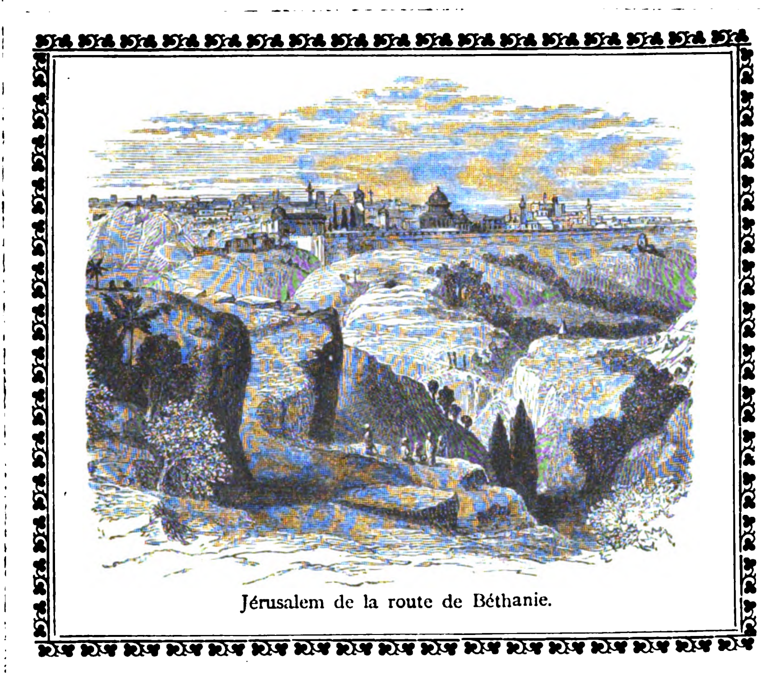
Et, dans sa naïveté, Robert le Moine nous dit que devant le saint tombeau « JÉSUS arracha à tous les croisés leur cœur de pierre pour leur donner un cœur de chair. »

Puis, quand ils eurent adoré, les chrétiens se relevèrent; leur enthousiasme ne se calma point, mais il prit un autre cours: ils demandèrent la bataille. « La vue de ces glorieux monuments des victoires du Fils de Dieu, » après ces premiers mouvements de piété, fit naître une si grande ardeur de vaincre dans le cœur des croisés, que tous supplièrent qu'on les menât promptement assiéger Jérusalem, « non pas la Jérusalem juive, ennemie et meurtrière du Sauveur du monde, pour la ruiner; mais bien la ville trois fois sainte, la cité chrétienne et captive, pour la délivrer de la tyrannie des barbares, qui empêchaient que l'on n'y vînt librement de toute contrée rendre les honneurs qui sont dus au Sépulcre de JÉSUS-CHRIST. »

Les chefs, jugeant avec raison qu'il fallait se servir d'une si admirable disposition de leurs soldats, résolurent de commencer immédiatement le siège de Jérusalem [1].

1. *Histoire des croisades.*




Jérusalem de la route de Béthanie.

CHAPITRE IX. — Description de Jérusalem d'après Guillaume de Tyr. Les croisés tentent l'assaut ; ils sont repoussés une première fois, malgré l'impétuosité de leur attaque.

TOUS les historiens des croisades ont placé avant la prise de Jérusalem un aperçu de cette ville et des révolutions qu'elle a éprouvées. Tout cela est connu, et nous préférons donner ici la parole à celui qui s'intitulait « Guillaume, par la grâce de Dieu ministre indigne de la Sainte Église de Tyr. » Guillaume de Tyr est presque un contemporain ; il a habité le pays qu'il décrit, et les sentiments qu'il exprime devaient venir naturellement à l'esprit de tous les croisés [1].

« La ville sainte de Jérusalem, la cité chérie de Dieu,

1. Nous avons suivi la version française qui est plus courte, tout en la corrigeant par endroits sur le récit de Guillaume de Tyr.

est assise sur deux montagnes. Vers le soleil couchant s'étend la mer et le pays des Philistins. Il y a quatre lieues de là jusqu'à la mer qui est près de Jaffa. Entre deux se trouve le château d'Emmaüs qui est non loin de la cité de Nicopolis, et où Notre-Seigneur apparut à deux de ses disciples après sa résurrection. Là est Modim, où le prêtre Abiméiech donna à David affamé et à ses écuyers les pains de proposition. Là est Diospolis ou Lydda, où saint Pierre rendit la santé à un paralytique appelé Enéas qui était depuis huit ans couché sur son grabat. Là est Jaffa que je viens de citer, et où saint Pierre ressuscita une femme riche d'aumônes et de bonnes œuvres qui avait nom Tabite, et la rendit aux pauvres à qui elle faisait du bien. C'est là que logeait saint Pierre, dans la maison d'un tanneur, qui préparait ses cuirs lorsqu'il reçut le message de Cornélius. Du côté du soleil levant est le fleuve du Jourdain, et par delà, le désert, solitude familière aux fils des prophètes. Ici une vallée sauvage où se trouve une mer de sel qui est le lac Asphaltite, et qu'on nomme maintenant Mer morte; c'était une belle contrée, en tout semblable à un paradis, avant que Dieu détruisît Sodome ainsi qu'on lit en la Genèse.

« En deçà du fleuve Jourdain est la cité de Jéricho que Josué abattit plus par prières que par bataille; c'est ici que passa Jésus-Christ et qu'il rendit la vue à un aveugle. Là est Galgala où s'arrêta le prophète Élie.

« Du côté du midi est située la cité de Bethléem où Notre-Seigneur naquit et où il fut mis dans la crèche des animaux; là Thécua où naquirent les prophètes Amos et Habacuc; ici Hébron où les patriarches furent enterrés. Du côté du Septentrion, Gabaon, la ville de Josué, où il fit le miracle d'arrêter par sa prière le soleil, afin d'avoir le temps de vaincre; là Sichar, où Notre-Seigneur parla à la Samaritaine; là Béthel où le peuple adora le veau d'or au mépris de Dieu.

Voilà Sébaste où saint Jean-Baptiste eut sa sépulture, et où sont enterrés Élisée et Abdias; Sébaste, appelée Samarie du nom de la montagne de Somer, le trône le plus élevé des rois d'Israël. Voici Naplouse, l'ancienne Sichem dont les fils de Jacob, Siméon et Lévi, pour venger leur sœur, brûlèrent les murailles et occirent les habitants.

« Jérusalem est la maîtresse cité de Judée ; elle est sans prairies et sans rivière, et n'a ni ruisseau ni fontaine. Elle eut nom premièrement Salem, puis fut appelée Jébus. David en fit la capitale de son royaume. Quand il en fit l'assaut, il s'empara de la tour de Sion, maintenant tour de David. Joab y étant monté le premier, David le fit chef de son armée. C'est David qui fit bâtir les murailles autour du lieu appelé Mellon ; Joab fit faire le reste de la ville. Dans la suite, sous le règne de Salomon son fils, elle prit le nom de Hierosolyma, c'est-à-dire la Jérusalem de Salomon. Après la mort de Jésus-Christ, Titus, le fils de Vespasien, un grand prince de Rome, assiégea cette ville, la prit par force et la détruisit de fond en comble, pour accomplir la parole du Seigneur : *il n'y restera pas pierre sur pierre.* Ensuite vint Ælius Adrien, quatrième empereur de Rome après lui ; il la rebâtit et de son nom l'appela Ælia. Tout d'abord elle était assise sur un versant, de telle façon qu'elle regardait en partie l'Orient, en partie le Midi, entre les monts de Sion et de Moria ; il n'y avait que le temple seulement et la tour appelée Antonia qui fussent situés au sommet du tertre devers la vallée. Mais cet empereur Ælius Adrien fit rebâtir la cité au sommet du mont, si bien que l'endroit où Notre-Seigneur fut crucifié et le sépulcre où il fut mis, et qui étaient en dehors, furent alors compris dans les murs. La cité n'est ni trop grande ni trop petite, mais plus longue que large. Elle est partagée en quatre carrés, environnée sur trois côtés de vallées profondes.

C'est vers l'Orient qu'est la vallée de Josaphat ; là est située une très noble église en l'honneur de la Mère de Dieu et où l'on pense qu'elle fut ensevelie, et l'on y montre encore son sépulcre. Au-dessus coule le torrent de Cédron que saint Jean raconte qui fut traversé par Jésus-Christ. Du côté du Midi est la vallée d'Ennon ; c'est là qu'on montre le champ qui fut acheté avec les deniers pour lesquels Judas avait vendu Notre-Seigneur ; on le choisit pour le lieu de sépulture des étrangers, et on lui donna le nom d'Haceldama. Vers l'Occident est une partie de vallée où se trouve une vieille piscine célèbre du temps des rois de Juda ; elle s'étend jusqu'à la citerne que l'on appelle aujourd'hui le lac du Patriarche, auprès de l'ancien cimetière qui est dans la caverne du Lion. Du côté du Septentrion l'on peut monter tout de plein à la cité. On montre là le lieu où messire saint Étienne fut lapidé par les Juifs ; il priait à genoux pour ceux qui le tuaient, et c'est ainsi qu'il rendit son âme à Dieu.

« Ainsi que je vous ai dit ci-dessus, les murailles de Jérusalem entourent deux montagnes. Une petite vallée est au milieu et divise presque la ville par la moitié. Sion regarde l'Occident ; au sommet s'élève l'église de Sion, et près de là est la tour de David qui est le donjon de la ville, construite de forte maçonnerie ; là sont des tours, des murailles solides et de bonnes barbacanes qui dominent toute la cité. Là aussi, sur le versant qui regarde l'Orient, est bâtie l'église du Saint-Sépulcre ; elle est de forme ronde ; et comme elle est sur le penchant d'une montagne plus haute qu'elle, cela la rend obscure. Elle est faite de merveilleuse manière, ainsi qu'une couronne ouverte par dessus, et par où la lumière pénètre dans l'intérieur ; c'est dessous cette coupole qu'est le sépulcre de Notre-Seigneur. Avant que nos gens vinssent dans cette terre, l'endroit où Notre-Seigneur fut crucifié, qu'on

appelle le mont du Calvaire et où la vraie croix fut retrouvée, de même que l'endroit où le corps fut descendu de la croix, embaumé de parfums précieux et enveloppé de draps blancs, tous ces lieux étaient fort étroits, ainsi que de petites chapelles. Mais depuis que nos gens en eurent le pouvoir et la possession, ils furent d'avis que les églises qui renfermaient de si grandes choses étaient trop étroitement faites ; aussi firent-ils une nouvelle enceinte de fort bonne maçonnerie, forte et haute, qui enferme et contient au dedans l'ancienne église et les lieux que je vous ai nommés.

« Devers la partie d'Orient est l'autre mont qu'on appelle Moria. Sur le penchant qui regarde le midi, est situé le temple que les laïques appellent le temple du Seigneur, sur l'emplacement du lieu que David acheta pour mettre l'arche. Salomon y construisit le temple par le commandement de Dieu. Omar le fit refaire. La forme en est de cette manière : alentour il y a une place carrée, de la longueur de deux portées d'arc, large d'autant, close de bons murs hauts et forts. Du côté de l'Occident notamment, il y a deux portes par lesquelles on y entre ; l'une s'appelle Spécieuse, et c'est là que messire saint Pierre guérit celui qui était boiteux de naissance et qui se tenait là pour demander l'aumône ; l'autre n'a point de nom. Devers le Septentrion il y a une autre porte ; devers l'Orient une autre qu'on nomme Porte Dorée. Du côté du midi est la maison royale qu'on appelle le temple de Salomon. Sur chacune de ces portes qui touchent à la cité, il y avait de hautes tours sur lesquelles les prêtres des Sarrasins avaient coutume de monter à certaines heures pour avertir le peuple d'aller à la prière ; les unes subsistent encore, les autres se sont écroulées au dedans des murs. Nul n'osait y aller, et on n'y laissait entrer personne qu'il n'eût les pieds nus et bien lavés, car il y avait à toutes les portes des portiers qui y veillaient.

Au milieu de cette place qui était ainsi close, il y avait une autre place plus haute, carrée à quatre côtés. On y montait de chaque côté par deux escaliers, excepté du côté de l'Orient où il n'y en avait qu'un. A chacun des angles il y avait des oratoires où les Sarrasins faisaient leur prière ; les uns durent encore, les autres sont abattus. Au milieu de cette plus haute place est situé le temple, qui est de forme octogone. Les murs au dedans et au dehors sont couverts de tables de marbre ornées de mosaïques. La couverture est de plomb, toute ronde, fort bien faite. Les deux places, celle du dessus et celle du dessous, sont pavées de très belle pierre blanche, si bien que, quand il pleut, toutes les eaux du temple, dont il tombe une quantité, descendent belles et claires dans des citernes qui sont à l'intérieur de la clôture.

« La contrée où est assise Jérusalem, ainsi que je vous l'ai dit, est très aride; il n'y a point d'eau en la ville, si ce n'est celle des pluies, car, au temps d'hiver, qui est le temps où il pleut sur la terre, on les reçoit dans des citernes dont il y a un grand nombre. Néanmoins, quelques écritures disent qu'il y avait des fontaines en dehors de la ville, et qui couraient dedans, mais qu'elles furent bouchées pendant une guerre. Hors de la ville, à deux ou trois milles, on trouve quelques sources, mais peu nombreuses et qui ne rendent guère d'eau. Là où elles se rassemblent, est une fontaine très renommée qu'on appelle Siloë ; elle est du côté du midi. Notre-Seigneur, quand il guérit celui qui n'avait jamais vu, lui commanda de s'y laver et lui dit qu'il verrait. Elle est à un petit mille de la ville, et il semble qu'elle est bouillante et qu'elle brûle, et elle ne sort pas toujours, mais l'on dit que l'eau y vient de trois en trois jours, sans plus. Quand les Turcs de la ville surent que nos gens venaient, ils obstruèrent les bouches des fontaines et des citernes autour de la

cité, dans un rayon de cinq ou six milles, car ils voulaient que les pèlerins, par manque d'eau, ne pussent maintenir le siège; et en effet ils en souffrirent grand malaise, ainsi que vous verrez. Ceux du dedans avaient en grande abondance de l'eau de citerne; de plus, des fontaines du dehors, l'eau leur arrivait par des conduits jusqu'à deux grandes piscines près du temple. L'une d'elles subsiste aujourd'hui et on l'appelle piscine probatique. C'est là qu'on lavait les bêtes sacrifiées. L'Évangile dit qu'un ange y descendait pour renouveler l'eau; le premier qui y entrait après cela était guéri. C'est là même que Notre-Seigneur guérit le paralytique. »

Outre qu'elles ne sont pas sans intérêt, les pages qu'on vient de lire peuvent donner une idée des mouvements qui agitaient les chrétiens arrivés devant Jérusalem. Tous voulaient savoir où se trouvaient tant de lieux fameux qui leur étaient connus par les Écritures. C'était la terre des Patriarches, et ils se faisaient indiquer chaque bourgade dont parle l'Ancien Testament. Mais par-dessus toute chose, c'était le lieu où avait vécu Jésus-Christ; c'est là qu'il était mort; c'est là que, durant sa vie mortelle et après sa résurrection, il avait fait tant de miracles éclatants ; ils remettaient en action l'Évangile; ils voyaient, ils touchaient presque tous ces endroits qui ont été le théâtre du drame le plus grand qui ait jamais remué le monde.

Vers le milieu du onzième siècle, en 1055, Jérusalem, qui était alors au pouvoir du calife ou soudan d'Égypte, fut prise par les Turcomans. Quarante-quatre ans plus tard, Afdhal, vizir du calife Mostali, la reprit aux Turcs et l'avait fait rentrer sous la domination égyptienne, dans le temps même de la bataille d'Antioche. Malgré l'ambassade qu'il avait alors envoyée aux

croisés, le calife du Caire se doutait bien que ceux-ci, qui regardaient Jérusalem comme le but de leur entreprise, ne manqueraient pas de l'assiéger. Un de ses meilleurs lieutenants, l'émir Iftikar-Édaulé, commandait dans la ville. Il n'avait rien négligé pour la mettre en état de se bien défendre. Les murailles avaient été réparées; un avant-mur construit; les provisions de bouche et les munitions de guerre amassées en quantité; les habitants armés au nombre de vingt mille. La garnison était en outre de quarante mille hommes de bonnes troupes.

L'armée chrétienne était moins nombreuse que celle qu'elle assiégeait. De la prodigieuse multitude de croisés qui passèrent en Asie et qui avaient assisté au siège de Nicée, c'est à peine s'il en restait soixante mille, dont un tiers seulement en état de combattre, le reste étant des vieillards, des femmes, des enfants ou des malades. Les autres avaient péri pour la plupart, soit dans les combats, soit victimes des fatigues de la route ou des épidémies; plusieurs avaient quitté l'armée pour retourner en Europe; quelques milliers tenaient garnison dans les villes conquises; un certain nombre avait suivi Bohémond et Baudouin dans leurs nouvelles principautés d'Édesse et d'Antioche.

C'est ainsi que réduits à vingt mille guerriers, dont quinze cents chevaliers, les croisés commencèrent les préparatifs du siège. On était au septième jour du mois de juin. Ils n'avaient pas seulement contre eux la supériorité numérique des ennemis, et encore d'ennemis défendus par de fortes murailles; mais bien le pays naturellement aride et que l'émir Iftikar-Édaulé avait fait dévaster; mais bien le climat, en une saison où la température devient le plus insupportable; mais bien la soif, puisque les assiégés avaient fait combler les puits et les fontaines, ainsi que Guillaume de Tyr

vient de nous l'apprendre. De plus, ils ne devaient pas compter sur quelque intelligence dans la place : le lieutenant du soudan avait mis les chrétiens qui y habitaient dans l'impuissance de lui nuire.

Rien cependant ne put les arrêter dans leur résolution. Déterminés à accomplir leur vœu, ils envisageaient une belle mort à défaut d'une belle victoire. Ils prirent donc, dès le lendemain, leurs dispositions de combat. Ce qui enflamma encore leur zèle, ce fut l'arrivée parmi eux d'un grand nombre de chrétiens sortis de Jérusalem, et qui, privés de leurs biens, chassés de leurs maisons, venaient chercher des secours et un asile au milieu de leurs frères d'Occident. Ils racontaient les persécutions que les musulmans faisaient endurer à tous ceux qui adoraient Jésus-Christ. Les femmes et les enfants retenus en otage; les hommes valides obligés à des travaux au-dessus de leurs forces; les trésors des églises pillés pour l'entretien de la garnison; un tribut écrasant de quatorze mille besants d'or imposés aux chrétiens; Siméon, le vénérable patriarche, contraint de passer dans l'île de Chypre pour implorer la pitié et la charité des fidèles en faveur de son troupeau tout près de périr; les menaces que faisaient journellement les Sarrasins de livrer aux flammes le Saint-Sépulcre et l'église de la Résurrection; toute cette vive peinture des maux que leurs frères avaient soufferts, et en même temps l'espoir d'y mettre promptement un terme, décidèrent les croisés à donner l'assaut.

Ils n'avaient ni échelles, ni machines de guerre, mais ils demandaient à se battre ; et les chefs, se rappelant tant de succès inespérés, cédèrent sans peine à leurs instances. Ils firent devant Jérusalem la même faute que devant Antioche : ils devaient en être punis par le même revers.

Au premier signal l'armée chrétienne s'avança en

bon ordre vers les remparts. Jamais, disent les historiens, on ne vit tant d'ardeur chez les soldats de la croix. « Tous, ajoute notre chroniqueur anonyme, avaient un cœur hardi et la volonté de bien faire la besogne de Dieu. » Les uns, réunis en bataillons serrés, et se couvrant de leurs boucliers, à la manière des anciens Romains, s'efforçaient d'ébranler les murailles à coups de pics et de marteaux, tandis que d'autres, rangés en longues files, restaient à quelque distance et se servaient de l'arc et de la fronde pour écarter l'ennemi du haut des tours. L'huile et la poix bouillantes, de grosses pierres, d'énormes poutres tombaient sur les premiers rangs des chrétiens sans interrompre leur attaque. Déjà l'avant-mur s'était écroulé sous leurs coups; mais la muraille intérieure leur opposait un obstacle invincible. Ils tentèrent alors l'escalade, bien qu'il ne se trouvât qu'une seule échelle qui pût atteindre la hauteur des murailles. Mille braves se présentèrent à la fois pour y monter, réclamant l'honneur d'un si périlleux assaut. Tancrède repoussa ceux qui voulaient l'en empêcher et qui lui remontraient ce qu'il devait à son rang et à son commandement. On fut obligé d'user de violence et de lui arracher son épée. Les croisés se précipitent, atteignent le sommet du rempart, se prennent corps à corps avec les Sarrasins, étonnés de tant d'audace. Mais de quelle utilité pouvait être une seule échelle où l'on ne devait monter que quatre de front, et en courant les plus grands dangers? L'attaque n'ayant lieu que sur un point, elle ne put être soutenue, et l'on dut battre en retraite. S'ils avaient eu des échelles en nombre suffisant, les croisés auraient sûrement emporté la ville d'assaut ce jour même, tant il y eut d'impétuosité dans leur élan; d'autant plus que les assiégés, qui ne s'attendaient pas à une si brusque bienvenue, n'avaient pas encore disposé sur les murailles leurs machines de défense.



Béthanie.

CHAPITRE X. — Siège de Jérusalem. Les barons prennent leurs quartiers. Les croisés construisent des machines de guerre. Ils endurent tous les tourments de la soif. Une flotte de secours arrive à Jaffa. Godefroy fait construire une nouvelle machine qu'il a inventée. Prières générales des chrétiens qui se préparent à donner l'assaut.

LES chrétiens rentrèrent dans leur camp en déplorant leur imprudence. Godefroy de Bouillon, presque honteux de la faute qu'on avait faite, et se reprochant de l'avoir laissé commettre, démontra aux barons que, si l'on voulait avoir la ville de force, il fallait nécessairement construire des engins de guerre, afin de combattre avantageusement un ennemi qui prendrait ses précautions pour n'être pas une seconde fois surpris. On se résigna donc aux lenteurs d'un siège en règle.

Godefroy de Bouillon et le comte Eustache avaient établi leurs quartiers au Nord-Ouest de la ville, entre

la porte de Damas et la porte de Jaffa. Le duc de Lorraine fit planter son pavillon à l'endroit même où s'était élevée la tente de Titus. Le camp de Robert de Flandre et celui du duc de Normandie étaient assis au Nord, en face de l'ancien palais d'Hérode, et s'étendaient ainsi, entre la grotte de Jérémie et les sépulcres des rois, jusqu'à la tour d'angle qui donne sur la vallée de Josaphat. Le comte de Saint-Pol était avec eux. Tancrède s'était placé à la droite du camp de Godefroy, vers l'Ouest, et ses troupes étaient logées entre celles du duc de Lorraine et celles de Raymond, comte de Toulouse, qui faisaient face à la tour de David. Quelques jours après Raymond s'étendit plus à droite, vers le midi, sur un des plateaux de la Montagne de Sion, auprès de « cette église qui est très sainte et qui est dite du Cénacle ; car là Notre-Seigneur soupa avec ses apôtres et leur lava les pieds; là descendit le Saint-Esprit sur les apôtres en langues de feu le jour de Pentecôte, et là trépassa de ce siècle la glorieuse Vierge qui porta JÉSUS dans son sein [1]. » Raymond, par suite de ces dispositions, se trouvait plus rapproché des murailles. Les assiégeants occupaient donc deux des côtés de la ville ; la partie du côté méridional et celle qui regarde vers l'Orient furent laissées libres : les vallées et les rochers escarpés en rendaient les abords trop difficiles.

L'exécution des machines nécessaires au siège avait bien été décidée, mais la construction de ces engins demandait une quantité considérable de poutres et de madriers. Le pays était désolé ; nulle forêt, nulle colline boisée ne se trouvait là qui pût leur procurer les arbres dont ils avaient besoin. Le bois enchanté dont parle le Tasse est une invention de son génie. Les croisés commençaient à se laisser gagner par le

1. Version française anonyme.

découragement, lorsqu'un incident heureux vint à leur secours. « Tancrède s'étant un jour écarté du camp, entra dans le creux d'un rocher entouré d'arbustes. Là il aperçut sur le sol quatre très grosses pièces de bois très propres à être employées aux travaux du siège. Transporté de joie à cette vue et pouvant à peine en croire ses yeux, il appelle aussitôt ses compagnons. — Accourez, leur cria-t-il ; nous cherchons des arbres pour faire des madriers ; voici des madriers tout prêts (1). »

On se mit de suite à l'ouvrage ; mais les machines n'avançaient pas assez promptement au gré des croisés. Les ouvriers, dévorés par un soleil brûlant, étaient souvent obligés d'interrompre leurs travaux ; et ce qui affligeait le plus l'armée, c'était le manque d'eau qui se faisait chaque jour sentir davantage. Le torrent de Cédron était desséché, et l'on était forcé d'aller en chercher jusqu'à la fontaine de Siloë, au pied du mont Sion, vers le midi. Mais cette fontaine était intermittente ; elle ne coulait que trois jours sur six, et encore ses eaux étaient-elles d'une insipidité extrême. Ou bien l'on allait, sous un soleil de plomb, jusqu'à une source située à plus de trois lieues du camp, bravant le danger de tomber entre les mains des Sarrasins qui se tenaient en embuscade aux environs. Ceux qui y parvenaient ne pouvaient pas même étancher leur soif, tant la foule qui s'y pressait constamment, et les animaux qu'on y menait s'abreuver par troupeaux, avaient rendu l'eau troublée et bourbeuse. Accablés par la soif et la chaleur, « on voyait les soldats creuser le sol de leur épée, s'enfoncer dans la terre nouvellement remuée pour y trouver quelque fraîcheur, porter à leurs lèvres en feu des mottes de gazon humides, ou bien recueillir précieu-

1. Raoul de Caen.

sement la rosée qui, pendant la nuit, avait humecté les champs [1]. » Un grand nombre de guerriers jeûnaient aussi longtemps qu'il leur était possible, la privation d'aliments diminuant un peu, disaient-ils, le besoin qu'ils avaient de boire.

Parfois les habitants de Thécua et ceux de Bethléem venaient prendre les croisés dans leur camp et les conduisaient à des citernes qu'ils connaissaient à plusieurs milles de là. Tous alors se précipitaient et voulaient puiser de l'eau avant que la citerne fût mise à sec. Les uns y périssaient, pendant que les autres, avides de boire, ne débarrassaient pas les approches des puits des cadavres d'hommes et d'animaux qui les encombraient, et dont la présence rendait l'eau fétide, au point que les chevaux la rejetaient par les naseaux.

Pendant que l'armée s'affaiblissait ainsi de jour en jour, les assiégés recevaient continuellement des renforts. Hommes et vivres leur arrivaient chaque jour par les portes ouvrant sur les vallées de Gibon et de Josaphat, et que les croisés, empêchés par la configuration du terrain, n'avaient pu occuper.

Pour surcroît de malheur, le bruit se répandit qu'une armée formidable, commandée par Afdhal, était partie d'Égypte pour secourir la ville. Les plus sages et les plus braves devaient, dans une situation si critique, désespérer du succès de leur sainte entreprise, lorsque leur vint un secours qu'ils n'attendaient point : une flotte gênoise entra au port de Joppé, ou Jaffa, chargée de provisions et de munitions de toute espèce. Les Gênois demandèrent qu'on leur envoyât des troupes pour les escorter jusqu'à Jérusalem, mais le dénuement des barons était si grand que le comte de Toulouse seul put satisfaire à la demande de ces nouveaux

1. Robert le Moine.

alliés. Il fit partir un de ses chevaliers, Gaudemar, surnommé Carpinelle, à la tête de trente cavaliers et de cinquante hommes de pied ([1]). Puis, les chefs ayant insisté pour que cette troupe fût renforcée, un aussi petit nombre d'hommes ne leur paraissant pas une protection suffisante, Raymond consentit à leur donner cinquante autres cavaliers commandés par deux guerriers renommés, Guillaume de Sabran et Raymond Pelet. Ce fut là le salut du convoi et de l'escorte, car Gaudemar, étant parvenu dans une plaine située entre Lydda et Ramula, fut surpris par un corps de six cents Turcs à cheval. Gaudemar toutefois tenait bon et ne cédait point à une attaque aussi disproportionnée. Mais déjà il avait perdu quatre de ses cavaliers et la moitié de ses fantassins, lorsque Raymond Pelet et Guillaume de Sabran le rejoignirent et mirent les Turcs en déroute après leur avoir tué deux cents hommes. Malheureusement les chrétiens eurent à déplorer dans cette rencontre la perte de deux vaillants chevaliers, Gilbert de Trèves et Achart de Montmerle.

L'escorte fut accueillie avec joie par les Gênois. Comme ceux-ci étaient occupés au déchargement de leurs navires, la flotte égyptienne qui se tenait à Ascalon en partit secrètement et arriva en vue de Jaffa. Les Gênois pensèrent d'abord à l'attaquer en mer, mais leurs vaisseaux étant en trop petit nombre, ils préférèrent ne point risquer un combat qui était leur perte; et, après avoir dégarni leurs navires de tout ce qu'ils portaient, après même les avoir débarrassés de leurs voiles et de leurs agrès, ils les abandonnèrent. Une de leurs galères ralliait Jaffa, toute chargée du butin qu'elle était allée faire sur la côte; s'apercevant que la flotte turque bloquait le port, ceux qui la montaient firent force de rames et allèrent atterrir à Laodicée.

1. Guillaume de Tyr.

Le convoi se mit alors en marche, précédé d'une avant-garde suffisante pour la mettre à l'abri d'une surprise, et tous arrivèrent bientôt, sans avoir rencontré l'ennemi, devant la ville de Jérusalem. Le camp des croisés eut alors des vivres en abondance. Les Gênois apportaient aussi des instruments propres à la construction des machines de guerre; et, ce qui acheva de ranimer les courages, parmi eux se trouvaient quelques habiles ingénieurs et beaucoup d'adroits charpentiers.

Comme on manquait encore de bois, on fut assez heureux pour en trouver, et cette fois, en grande quantité. Un Syrien offrit de mener les croisés jusqu'à une forêt située sur les hauteurs qui sont entre les vallées de Sichem et de Samarie, à trente milles de Jérusalem. Des ouvriers y furent envoyés et le comte de Flandre eut la mission de les protéger. Des chariots, attelés de bœufs ferrés, transportèrent au camp les arbres abattus. Tous les soldats dès lors travaillèrent sans relâche. Les barons eux-mêmes aidaient les ouvriers. Tandis que les plus robustes s'occupaient de la construction des béliers, des catapultes, des galeries couvertes, les plus faibles couraient la campagne, cueillant dans les buissons et dans les haies des baguettes de coudrier ou des verges d'osier pour en façonner des claies et des fascines; d'autres rapportaient dans des outres l'eau qu'ils allaient puiser à la fontaine d'Elpire, sur la route de Damas, ou dans un ruisseau qui coulait au-delà de Bethléem, vers le désert de Saint-Jean, et ils revenaient en hâte la distribuer aux travailleurs.

Au bout d'un mois on eut achevé les principaux engins. Quelques-uns même étaient de l'invention de Godefroy, et Gaston de Foix, prince de Béarn, qui surveillait les travaux, s'était chargé de les faire

exécuter. C'étaient trois tours extrêmement élevées; chacune avait trois étages, le premier destiné à ceux qui en dirigeaient les mouvements, le second et le troisième à ceux qui devaient livrer l'assaut. Ces trois forteresses roulantes s'élevaient plus haut que les murailles de la ville assiégée. On avait adapté au sommet des espèces de ponts-levis qu'on pouvait abattre sur le rempart, et qui devaient offrir un chemin pour pénétrer jusque dans la place. Les plates-formes qui débordaient et se jetaient en dehors, à volonté, donnaient à ceux qui les montaient la facilité de pouvoir combattre de pied ferme, soit de loin, soit de près, selon qu'il était nécessaire. Ces châteaux avaient leurs faces couvertes de claies pour amortir les coups de pierre; ces claies étaient en outre revêtues de peaux fraîches de chameaux, de bœufs ou de chevaux, ce qui leur permettait de résister à la violence du feu que lançaient constamment les assiégés dans l'espoir de les détruire.

Tandis que les croisés continuaient et achevaient ainsi les apprêts du siège, les Sarrasins qui gardaient la ville ne mettaient pas moins d'ardeur à se garantir de toute attaque. Eux aussi s'évertuaient à construire des engins de défense. Ils faisaient grande attention, dit Guillaume de Tyr, « aux instruments d'assaut que fabriquaient les chrétiens, afin d'en faire eux-mêmes de meilleurs qui pussent leur être opposés ». Le bois était loin de leur manquer; ils avaient des cordages en quantité, des pierres toutes façonnées plus que de besoin.

De plus, ils ne manquaient pas d'ouvriers, car c'étaient les chrétiens de la ville qui leur en tenaient lieu, et il n'y avait point d'exactions ni de cruautés qu'ils n'employassent contre eux. Ils les tuaient ou les mutilaient, les accusant de les espionner et de

découvrir leurs projets aux ennemis. Nul chrétien n'était si hardi que de monter sur les remparts, à moins qu'on ne l'y envoyât tout chargé de bois ou de pierres. Si un chrétien avait quelques provisions chez lui, on les lui enlevait, tellement que beaucoup souffraient de la faim. « Quand on avait besoin d'un bâton, on n'hésitait pas : on abattait la maison d'un chrétien [1]. » Enfin, si les chrétiens tardaient un peu à venir à la besogne qu'on exigeait d'eux, on les frappait et on les estropiait, et ils étaient menés si durement qu'il s'en trouvait bien peu qui n'aimassent mieux la mort qu'une semblable existence.

Les croisés avaient maintenant terminé leurs préparatifs. Les machines étant achevées, il fut résolu qu'on donnerait un assaut général, mais qu'avant tout, et pour se disposer à cette grande action, on ferait des prières publiques afin d'obtenir et de mériter le secours de Dieu.

En effet, après un jeûne de trois jours, le vendredi 8 juillet, on fit une procession solennelle. En tête, les évêques et le clergé marchaient pieds nus; tous suivaient, barons et soldats. L'on se dirigea vers le mont des Oliviers. « Tous faisaient oraisons envers Notre-Seigneur, » dit en son touchant langage le traducteur anonyme *de la Conqueste d'Outre-Mer*, « tous faisaient oraisons afin qu'il eût pitié de son peuple et qu'il reçût en gré leurs services, si bien que par eux il voulût recouvrer son héritage des mains de l'ennemi qui le tenait. Pierre l'Ermite, d'une part, Arnould, le chapelain du duc de Normandie, de l'autre, qui tous deux étaient bien lettrés, firent le sermon au peuple. Ils les admonestèrent fort par douces paroles d'entreprendre vigoureusement la besogne de Notre-Seigneur où il faisait meilleur mourir que vivre. — Le mont

1. Version française anonyme.

Olivet est contre la cité de Jérusalem, en la partie d'Orient, et loin de la ville environ un mille, car la vallée de Josaphat est entre deux. Là Notre-Seigneur assembla ses apôtres et monta devant eux au ciel le jour de l'Ascension, quand un nuage le prit et s'en alla en haut avec lui. — Quand tout le peuple eut été là à grands pleurs et à grandes prières, ils descendirent du mont et se rendirent à l'église du mont Sion qui est près de la cité, du côté du midi, au sommet du tertre. Les Sarrasins de la ville qui étaient sur les tours et sur les murs s'émerveillaient fort et se demandaient ce que pouvaient bien faire ainsi nos gens. Et alors ils dressèrent des croix sur leurs murs, et, en mépris de Notre-Seigneur et en reproche de notre foi, ils les couvrirent d'ordures et firent maintes hontes plus grandes et maintes insultes qui ne sont pas à dire. Et le peuple de Notre-Seigneur qui était en sainte volonté de servir son Créateur, voyait bien ces choses que les Turcs faisaient, et le désir de venger la honte de JÉSUS-CHRIST en augmentait encore dans leur cœur (1). »

Tout était maintenant prêt pour l'assaut. Les blasphèmes des Sarrasins n'avaient fait qu'exciter davantage l'ardeur des croisés ; et, comme s'il ne manquait plus qu'une chose, Raymond et Tancrède, que de grands démêlés avaient constamment divisés, s'approchent l'un de l'autre, tous deux mûs par le même sentiment de concorde et d'union, et s'embrassent, en jurant d'oublier leurs trop longues querelles.

On résolut de se porter sur trois points à la fois, et partout à l'aide de l'une des puissantes et ingénieuses machines du duc Godefroy. Celui-ci, son frère Eustache, le duc de Normandie et le comte de Flandre.

1. Version française anonyme.

voyant que les assiégés avaient concentré tous leurs efforts de leur côté, parce que c'était l'endroit où l'assaut leur paraissait le plus probable, s'avisèrent de transplanter leur camp, et de conduire les machines de guerre et l'une des grandes tours en face de la porte Saint-Etienne que l'ennemi n'avait pas songé à défendre, ne pensant pas qu'on dût l'attaquer. En une nuit, tous les engins furent transportés pièce à pièce, assemblés et dressés sur le nouvel emplacement choisi par les chefs. Et, dit un chroniqueur, « ce ne fut pas petit travail, car de ce lieu où ils étaient logés premièrement jusqu'à l'autre où ils mirent leurs engins, il y avait près d'un demi-mille ; et les choses furent si bel et si bien menées que, avant le lever du soleil, tout fut prêt. Au matin, les Turcs regardèrent du haut des murs, pour voir ce que nos gens avaient eu à travailler ainsi toute la nuit, et ils virent que les tentes du duc Godefroy et des autres barons étaient déplacées ; ils les cherchèrent tout autour de la ville, si bien qu'ils les trouvèrent où ils ne s'y attendaient pas (1). »

Le comte de Toulouse eut à triompher d'obstacles plus grands. Placé sur le mont de Sion, un ravin le séparait des murailles et rendait impossible l'approche de la machine dont il voulait tirer parti. Il entreprit de combler ce ravin, et fit publier dans tout le camp, par des hérauts d'armes, qu'il donnerait un denier à tous ceux qui y jetteraient trois grosses pierres. Une foule de peuple accourut et vint en aide aux soldats ; le ravin fut comblé en moins de trois jours.

1. Guillaume de Tyr, et son traducteur anonyme.





Cana en Galilée.

CHAPITRE XI. — Les croisés donnent l'assaut ; ils sont repoussés cette fois encore. L'assaut continue le lendemain ; les chrétiens sont désespérés de ne point réussir. Le combat change de face. Une apparition rend aux croisés toute leur ardeur. Jérusalem est prise d'assaut. Godefroy pénètre le premier dans la ville. Effroyable carnage. Pendant que tous sont au pillage, Godefroy va prier devant le S. Sépulcre. Tous rougissent de leur fureur et courent l'imiter. L'ordre est rétabli dans Jérusalem. Prières publiques. Découverte de la vraie croix.

LE jeudi 14 juillet 1099, dès que le jour parut, les clairons retentirent dans le camp des chrétiens. Tous les croisés coururent aux armes ; toutes les machines s'ébranlèrent à la fois. Les pierriers et les mangonneaux lançaient contre l'ennemi une grêle de projectiles, tandis qu'à l'aide des tortues et des galeries couvertes, les béliers s'approchaient des murailles. Les frondeurs, les archers et arbalétriers tiraient continuellement sur le rempart ; les plus braves, couverts de leurs boucliers, plantaient des

échelles aux endroits où le mur semblait offrir moins de résistance. Les chefs paraissaient au-dessus de leurs forts roulants pour animer les soldats par leur exemple et par la vue du danger qu'ils bravaient, plus exposés qu'ils étaient en effet aux coups de l'ennemi. Godefroy, accompagné de son frère, était sur la plus haute plate-forme de son château. Il ne cessait de tirer à grands coups de flèche dans la ville, de haut en bas, dégarnissant les remparts de leurs défenseurs. Tous les traits qu'il lançait portaient la mort dans les rangs des Sarrasins. Il était sans contredit le plus adroit comme le plus robuste des guerriers de son temps, et celui qui tirait le plus juste une flèche. Son incroyable adresse avait même donné lieu à la fable qui assure qu'ayant vu voler trois oiseaux au-dessus d'une tour, il les perça d'un même coup ; c'est de là que viendraient, au dire de quelques-uns, les armoiries de la maison de Lorraine [1].

Au second étage de la forteresse de Godefroy étaient deux frères, Letolde et Engelbert de Tournai, et Guicher, l'homme le plus fort de l'armée après Godefroy, et qui, se battant un jour avec un lion, l'avait, d'un revers d'épée, fendu par le milieu. Ces vaillants chevaliers secondaient de leur mieux la valeur du duc leur seigneur.

Malgré la fureur du premier choc des chrétiens, ils trouvèrent partout une résistance opiniâtre. Les flèches et les javelots, l'huile bouillante, le feu grégeois, quatorze machines que les assiégés avaient eu le temps d'opposer à celles de leurs ennemis, repoussèrent de tous côtés l'attaque et les efforts des assaillants. Les infidèles, sortis par une brèche faite à leurs remparts, entreprirent de brûler les engins de guerre des chrétiens et portèrent le désordre dans l'armée. Vers

1. Le Père Maimbourg.

la fin de la journée, la tour de Godefroy, et une autre que montait Tancrède, n'étaient plus guère en état de servir. Celle de Raymond tombait en ruines. Le combat avait duré douze heures, sans que la victoire eût paru se décider pour les croisés ; la nuit vint séparer les combattants. Les croisés regagnèrent leur camp en frémissant de rage et de douleur. Ils passèrent la nuit à réparer les machines endommagées.

« Le lendemain, même combat, même fureur, et même résistance. On entendait de tous côtés siffler les javelots ; les pierres, les poutres lancées par les chrétiens et les infidèles, s'entre-choquaient dans l'air avec un bruit épouvantable, et retombaient sur les assaillants. Du haut de leurs tours, les musulmans ne cessaient de jeter des torches enflammées et des pots à feu [1]. » Les chrétiens, irrités, faisaient les plus grands efforts ; ils comprenaient qu'ils étaient sur le point de tout perdre ou de tout gagner. Les Sarrasins, animés par l'espérance du secours qu'ils attendaient du soudan d'Égypte, combattaient avec un redoublement d'énergie, et avec tant d'assurance de vaincre qu'ils insultaient même à leurs ennemis.

C'était surtout contre Godefroy que les Sarrasins dirigeaient leurs coups. Monté sur la plus haute plateforme de sa tour, que distinguait une croix d'or placée à son sommet, le duc de Lorraine encourageait par son exemple toute l'armée chrétienne. Entouré de morts et de blessés, ayant vu périr à ses côtés Matthieu, son écuyer, il commande en même temps qu'il combat ; il n'oublie pas qu'il est le chef, si ce n'est pour s'exposer aux coups et pour en porter. Les pierres lancées sur lui écrasent ses soldats ; il reste calme au milieu du danger, et, d'une main sûre, à coups de javelots, il abat les

1. *Beautés de l'histoire des croisades*, Eymery.

victimes qu'il a choisies. Mais lui, parmi tant de traits et de projectiles qui tuent ou qui font d'affreuses blessures, il demeure invulnérable; si bien que, désireux de le combattre par des armes qu'ils croient plus sûres, furieux à la vue de cette croix d'or qui semble le protéger, les Sarrasins ont recours aux enchantements. Deux de leurs magiciennes montent sur la muraille; elles essayent de frapper les assiégeants de frayeur par leurs conjurations et leurs sortilèges. Au plus fort de leurs incantations, et comme elles s'approchaient de trois jeunes filles, dont elles se servaient dans leurs maléfices, une énorme pierre, jetée précisément par une des machines de Godefroy, les culbute, les écrase, si bien que leurs corps broyés et sanglants tombent des murailles. « Alors les nôtres, dit un chroniqueur, poussèrent un grand cri, et eurent une joie si entière que chacun fut tout rafraîchi de ce beau coup. Ceux de la ville furent tout affligés, et il sembla bien qu'ils eussent perdu tout leur bonheur avec ces deux sorcières qui étaient tuées [1]. »

Il était un peu plus de midi. L'assaut avait duré depuis le matin sans qu'aucun parti eût remporté quelque avantage. Déconcertés de voir que tous leurs efforts étaient vains, que tant d'attaques répétées restaient infructueuses, les chrétiens se ralentirent de leur première ardeur; puis, se laissant aller au découragement, ils reculèrent même et renoncèrent à l'espoir de triompher de leurs ennemis. La tour roulante de Godefroy venait de prendre feu à sa base; d'autres engins brûlaient : et à peine cherchaient-ils à éteindre l'incendie et à les sauver de la destruction. Ils demeuraient confus, immobiles, se croyant abandonnés par Jésus-Christ. Les Sarrasins s'en aperçurent, et mêlant les blasphèmes aux insultes, ils reprochaient aux chrétiens leur lâcheté et l'impuissance de leur Dieu.

1. Version française anonyme.

Tout à coup le combat changea de face. Au moment où tout paraissait perdu pour les chrétiens, une apparition céleste vint relever leurs courages et leur rendre l'assurance de la victoire. Sur le mont des Oliviers se montra soudain, revêtu d'armes étincelantes, un cavalier inconnu et qu'on ne revit point au camp dans la suite. D'un bras il agitait son bouclier qui brillait comme le soleil, et de l'autre il faisait signe aux croisés qui reculaient, de retourner à l'assaut [1]. Godefroy le vit le premier, et pendant qu'il le faisait remarquer à ses soldats, le comte de Toulouse, qui combattait à l'autre côté de la ville, l'aperçut aussi. « Tous pensèrent que saint Georges venait à leur secours, et, sans se demander ce qu'il peut y avoir de vrai dans ce prodige, tous le croient. » L'enthousiasme a remplacé le désespoir. Ils reviennent à la charge; plus frais et plus dispos, ils ne songent plus à leur fatigue et se sentent des forces nouvelles. Les barons donnent l'exemple aux autres : ils sont en avant, là où il y a le plus de péril, communiquant aux troupes leur hardiesse. Nombre de blessés même, et qui étaient étendus sous les tentes, sautent sur pied et reprennent leurs armes, oubliant leurs blessures et leurs souffrances. Jusqu'aux enfants et aux vieillards qui, réunissant leurs efforts, aidaient les soldats à approcher des remparts les tours roulantes, effroi de l'ennemi. Jusqu'aux femmes qui couraient avec leurs cruches pleines à travers les rangs, donnant à boire à ceux que le combat et la poussière altéraient, les adjurant de bien faire et de se montrer dignes de la cause qu'ils servaient.

C'est à ce moment que Godefroy, qui voulait résolument se jeter dans la ville, s'avisa d'un moyen qui facilita le passage à ses troupes. Pour amortir les coups des pierriers et des mangonneaux, et surtout la force

1. Guillaume de Tyr.

des blocs que lançaient les immenses engins des croisés, les Sarrasins avaient placé sur les créneaux des sacs rembourrés de paille ou de foin, des matelas et des couvertures qui formaient aux remparts comme un autre rempart. Godefroy observant que le vent soufflait du Septentrion sur la ville, fit tirer sur ces matières combustibles une quantité de dards enflammés. Le feu prit en un instant; la flamme et la fumée, poussées par la violence du vent sur les assiégés, obligèrent les Sarrasins à se retirer et à quitter leurs postes de défense. Le duc fit abaisser le pont-levis de sa tour qui s'abattit sur les murailles ; il se jeta dans la ville l'épée à la main, et le premier de toute l'armée chrétienne. Eustache, Letolde, Engelbert, Guicher, Amanjeu d'Albret étaient avec lui. Un peu après, Tancrède, qui avait usé du même moyen et pris la tour angulaire ainsi que dans un abordage, se précipita contre les Sarrasins, suivi du duc de Normandie, du comte de Flandre et de Gaston de Béarn. Hugues de Saint-Pol, Raimbaud d'Orange, Gérard de Roussillon, Louis de Mouson, Conon et Lambert de Montaigu, toute la fleur de la chevalerie, s'élancèrent à la fois. Guidés par l'intrépide Godefroy de Bouillon, les croisés traversent les rues, massacrant tout ce qui leur tient tête.

Alors les soldats courent à l'assaut d'eux-mêmes; le cri de victoire retentit : *Dieu le veut! Dieu le veut!* Ceux-ci tentent l'escalade, se poussent les uns les autres et gagnent les créneaux abandonnés; ceux-là montent par les châteaux et passent par les ponts-levis; d'autres se jettent à corps perdu au travers de la brèche qu'on avait faite le jour précédent. Tout le côté septentrional de la ville est bientôt rempli de croisés. Par ordre de Godefroy, ils brisent à coups de hache la porte Saint-Étienne, et le reste de l'armée se précipite dans Jérusalem.

Une seconde apparition augmente encore leur

ardeur. Le bruit court que le saint pontife Adhémar, évêque du Puy, et d'autres croisés morts pendant le siège, ont été vus arborant l'étendard de la croix sur les tours de la ville. Rien ne peut alors résister à l'impétuosité des croisés : les Musulmans prennent la fuite et tombent par monceaux sous leurs coups.

Cependant Raymond, comte de Toulouse, n'est pas encore dans la ville. Près de lui se tiennent le comte de Die, Raymond Pelet, Guillaume de Sabran. — « Hé quoi ! crie-t-il à ses gens, les Français sont dans Jérusalem et les Sarrasins nous en disputent encore l'entrée ! »

Ces paroles animent les Provençaux et les Gascons. En quelques moments ils ont enlevé d'assaut l'angle des murs qu'ils attaquaient, et bientôt les infidèles, repoussés par Godefroy, ne lui échappent que pour tomber entre les mains du comte de Toulouse.

Ce fut une effroyable boucherie. On tuait impitoyablement, et jusqu'aux enfants dans les bras de leurs mères, comme si l'on eût voulu anéantir cette race maudite. Personne n'était épargné, ni les femmes, ni les vieillards. Chefs et soldats étaient confondus dans cette extermination sans relâche. Les maisons, les carrefours, les temples même regorgent de cadavres. Le sang répandu forme « de grands ruisseaux qui courent parmi les rues (1). » Sous le portique de la mosquée d'Omar, où a pénétré Tancrède, on a du sang jusqu'à mi-jambe (2).

Les chevaux se refusent à avancer. Des corps et des membres mutilés nagent dans cette mer fumante (3), et les vainqueurs eux-mêmes, ouvriers de ce carnage,

1. Version française anonyme.
2. Raymond d'Agiles. Il dit les choses plus affreusement encore : « Si nous disons vérité, nous ne pourrons obtenir créance... partout des têtes coupées. On marchait à cheval dans le sang jusqu'à la bride du cheval et jusqu'aux genoux du cavalier. »
3. Robert le Moine.

en pâlissent d'épouvante et ne peuvent en supporter l'horreur ([1]).

Irrités par les insultes de leurs ennemis, exaspérés par les maux qu'ils ont soufferts, les croisés souillent leur victoire. Tancrède a promis la vie à trois cents Sarrasins réfugiés sur la plate-forme du temple ; il leur a laissé un de ses étendards pour marque de sa protection ; mais d'autres chrétiens arrivent le lendemain et les égorgent sans pitié. Tancrède indigné veut exercer des représailles ; il ne comprend pas qu'on méprise les lois de la chevalerie et qu'on fausse la parole qu'il a donnée. Le comte de Toulouse est plus heureux ; il a reçu la capitulation de l'émir qui s'est enfermé dans la tour de David, et il a assez de puissance pour la faire respecter. Au reste, la tuerie ne cessa qu'au bout d'une semaine. Ceux que la lassitude avait d'abord épargnés furent passés au fil de l'épée pendant les jours suivants. Jamais le droit de la guerre ne fut appliqué d'une manière aussi terrible et aussi complète. Soixante-dix mille musulmans périrent ainsi massacrés.

Les richesses que trouvèrent les chrétiens dans Jérusalem étaient tellement considérables que l'armée entière put s'y enrichir. Le plus magnifique butin fut celui dont s'empara Tancrède. Il eut pour sa part le trésor de la mosquée d'Omar, et, dit une chronique contemporaine, il fallut six chariots qui voyagèrent pendant deux jours, pour transporter tout cet or, cet argent, ces étoffes et ces pierreries. Tancrède eut la générosité de partager ces splendides dépouilles avec le duc de Lorraine qui n'avait point fait de butin.

En effet, au moment où tous songeaient à satisfaire leur cupidité, tandis que l'armée courait au pillage,

1. Guillaume de Tyr.

Godefroy, après avoir pourvu à la sûreté de la ville, sortit sans armes et pieds nus par la porte septentrionale, accompagné seulement de trois des siens. Rentrant par la porte orientale, il alla au Saint-Sépulcre remercier Dieu de ce qu'il avait obtenu l'accomplissement de son vœu en délivrant la cité sainte du joug des mécréants. Il demeura là quelque temps, pleurant à chaudes larmes de ce qu'il lui était donné de contempler enfin ce lieu sacré, « priant avec effusion de cœur, chantant les louanges de Dieu et lui rendant grâces ([1]) ». Coïncidence remarquable et qui devait frapper l'esprit du duc de Lorraine, naturellement religieux, Jérusalem avait été prise le vendredi, 15 juillet, à trois heures de l'après-midi, après trente-neuf jours de siège : c'étaient l'heure même et le jour de la semaine où Jésus-Christ mourut pour nous racheter.

Les chrétiens cependant étaient las de tuer, et quand ils eurent un peu assouvi leur fureur sanguinaire, voici qu'un bruit se répand parmi eux. Quelques-uns ont redit l'action pieuse de Godefroy ; le récit en est bientôt dans toutes les bouches. Ils rougissent maintenant d'avoir pu penser à autre chose ; et l'exemple de leur chef fait sur eux une telle impression, que, passant tout à coup d'une extrémité à l'autre, les princes, les barons, les soldats, le peuple, tous les croisés et tous les chrétiens de Jérusalem n'ont plus que le désir de se prosterner devant le Saint-Sépulcre. Ces mêmes hommes qui tout à l'heure se laissaient aller à tous les emportements de la colère et de la vengeance, déposent leurs armes, retirent leurs habits qui ruissellent de sang, se lavent les mains et le visage, et conduits par le clergé, pieds nus, chantant les cantiques de la pénitence, ils vont

1. Raymond d'Agiles.

renouveler leurs vœux de soldats du Christ en présence de son tombeau. Ils fondent en larmes, ils prient avec ferveur ; on n'entend que leurs soupirs et leurs sanglots ; « non pas, dit Guillaume de Tyr, ces sanglots qu'arrachent à l'homme la douleur et l'anxiété de l'âme, mais tels qu'une ardente dévotion et les pures joies intérieures les excitent dans les cœurs. » Et, ajoute son naïf traducteur, « c'était piteuse chose à voir comment le peuple pleurait de joie et de pitié : comment ils se laissaient choir en croix devant le sépulcre ; il semblait à chacun qu'il vît encore le corps de Notre-Seigneur là tout mort. Quand ils venaient à l'un des saints lieux, ils ne s'en pouvaient partir, n'était l'empressement qu'ils avaient d'aller à un autre. Ils avaient tant de joie de l'honneur que Dieu leur avait fait, en leur laissant voir le jour où la sainte cité était, par leurs travaux, délivrée des ennemis de JÉSUS-CHRIST, que le reste de leur vie leur importait peu. »

Pendant que les croisés s'abandonnaient ainsi à tous les transports de la ferveur, un pauvre pèlerin était l'objet d'une ovation enthousiaste. Pierre l'Ermite avait été reconnu par les chrétiens de Jérusalem. Ils tombent à ses pieds, lui font fête, lui disent que c'est sa parole qui les a délivrés du joug détesté, et dans leur reconnaissance ils vont jusqu'à baiser ses misérables vêtements.

Prise d'assaut, après l'effrayant carnage qui avait été fait de ses habitants et de sa garnison, Jérusalem n'était plus qu'un immense charnier. Le premier soin des barons fut d'effacer les traces de la mort et de la dévastation. On craignait qu'une si grande quantité de corps ne corrompît l'air et n'engendrât des maladies pestilentielles. On avait épargné quelques Sarrasins que l'on avait mis dans les fers. Ce furent ces prison-

niers que l'on chargea de la lugubre besogne de transporter les morts en dehors de la ville et de leur donner la sépulture ; mais comme ils n'étaient qu'en petit nombre, on leur adjoignit les plus pauvres gens de l'armée qu'on enrôla à prix d'argent. Au bout de peu de jours le funèbre travail fut achevé. De grandes fosses très profondes furent creusées assez loin des murailles ; des bûchers consumèrent le reste des cadavres.

L'ordre fut bientôt rétabli dans la ville, grâce aux précautions qu'avaient prises d'avance les chefs croisés, et notamment Godefroy. Avant le dernier assaut, il avait été décidé que chacun resterait possesseur de l'édifice ou de la maison dont il franchirait le premier le seuil. On n'eut point égard au rang, et un valet, si le sort le favorisait, pouvait acquérir ainsi la propriété d'un palais. Chacun devait marquer sa prise d'un signe quelconque pour indiquer qu'elle avait un maître; les barons y arborèrent leur bannière, les chevaliers y suspendirent leur écu, les soldats y attachèrent leur casque ou leur épée ([1]).

Certains se contentèrent d'une croix, et ce signe leur fut, comme pour les autres, un titre universellement respecté. Jérusalem se trouva donc, en peu de jours, aussi peuplée qu'auparavant, mais par d'autres citoyens, et ses maisons par d'autres habitants. Tout y était d'ailleurs en abondance, le froment, l'huile et le vin; quant à l'eau, dont les croisés avaient été si durement privés pendant le siège, ils en avaient plus qu'il ne leur fallait: les citernes en étaient pleines.

Mais, tout en séjournant dans la ville et tout en prenant un repos que tant de fatigues et de combats leur avaient mérité, les vainqueurs n'oubliaient pas

1. Guillaume de Tyr.

quel devait être le complément de leur victoire ni quel avait été le but de leur expédition: rendre Jérusalem au culte du vrai Dieu. Car c'est pour cela qu'ils avaient quitté leur patrie, traversé des mers ou des contrées qui leur étaient inconnues ; c'est pour cela qu'ils avaient souffert toutes les tortures de la faim, toutes les angoisses de la soif; pour cela enfin qu'ils avaient généreusement versé leur sang. Fidèles à leurs intentions, ils offrirent à Dieu les dépouilles que leur avait procurées la guerre, et employèrent à l'ornement des églises les richesses dont ils s'étaient emparés. Ils firent des largesses aux pauvres et aux orphelins, et s'adonnèrent aux œuvres de miséricorde ([1]). De plus, pour perpétuer la mémoire du triomphe de la croix, triomphe dont ils ne se regardaient que comme les instruments, et pour marquer éternellement leur gratitude, il fut arrêté d'un commun accord, par les prélats, les barons et le peuple, que le jour anniversaire de la prise de Jérusalem serait chaque année célébré solennellement, et que ce jour-là l'on prierait en faveur des âmes de ceux dont Notre-Seigneur s'était servi pour accomplir de si grandes choses.

Sur ces entrefaites, une découverte autrement enviable que tout l'or qu'ils avaient pu ramasser dans Jérusalem, vint les combler de joie. Une grande partie de la vraie croix fut retrouvée, dans l'église du Saint-Sépulcre. Enlevée par Cosroès, elle avait été rapportée à Jérusalem par Héraclius. Avant la prise de la ville, ceux des habitants qui professaient la religion du Christ, craignant que les infidèles ne voulussent la profaner, entreprirent de la soustraire à leurs outrages. Ils la cachèrent profondément dans la terre, et un petit nombre de gens seulement en eut connaissance. Un Syrien indiqua l'endroit aux barons, et quand on eut

1. Guillaume de Tyr.

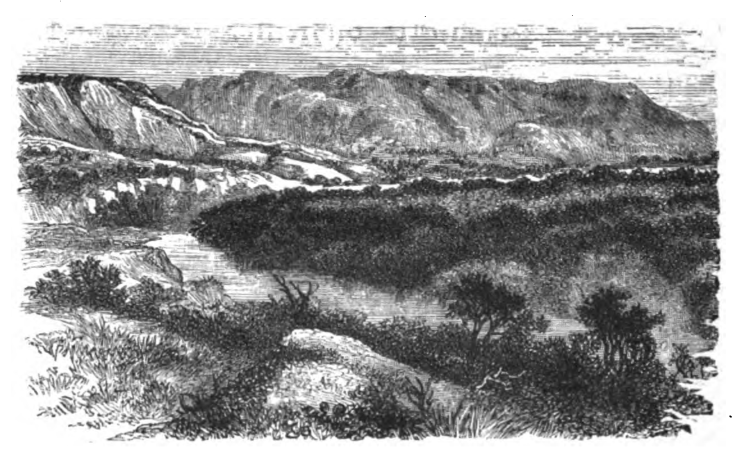
fouillé la terre, on retrouva la croix enfermée dans sa châsse d'argent ([1]).

Elle fut portée en grande pompe à travers les rues de la ville et replacée dans l'église de la Résurrection; et les croisés, qui devaient déjà tant d'actions de grâces à Dieu, le remercièrent encore de la possession d'un aussi incomparable trésor.

1. Guillaume de Tyr.



Ruines de Laodicée.



La vallée du Jourdain.

CHAPITRE XII. — Les croisés élisent un chef. Enquête qui est faite à ce sujet. Godefroy est choisi comme le plus digne. Acclamations du peuple à la nouvelle de son élection. Il refuse la couronne et se contente du titre de Défenseur du Saint Sépulcre.

JÉRUSALEM était conquise. Les chrétiens avaient enfin accompli, au prix de mille dangers et de flots de sang répandu, la grande œuvre dont l'entreprise avait ébranlé tout l'Occident. Beaucoup d'entre eux, considérant leur tâche comme terminée, souhaitaient de se mettre au retour. Mais avant de se séparer, ils résolurent d'assurer le résultat de leur expédition, et de faire en sorte de ne point perdre le fruit d'une conquête qui leur avait été aussi difficile qu'elle leur était précieuse.

Neuf jours après la reddition de la ville sainte, les princes et les barons s'assemblèrent. Ils voulaient rétablir l'ancien royaume de Jérusalem et élire un roi qui, en relevant le trône de David, fût capable de le conserver et de l'affermir. Quelques historiens ont

prétendu que le comte de Toulouse fut le premier proposé; mais, soit qu'il se crût trop âgé pour accepter une semblable responsabilité, soit plutôt qu'il eût peur de n'être point choisi, — crainte justifiée par la conduite que ses propres soldats avaient tenue envers lui en l'abandonnant par deux fois, — il demanda qu'on le laissât à l'écart ([1]). D'autres ont écrit que c'est à Robert, duc de Normandie, qu'on pensa tout d'abord, mais que, désireux de revoir ses terres, il éluda la proposition qui lui fut faite. C'est au même Robert que certains chroniqueurs attribuent la harangue qui décida du choix du roi de Jérusalem. On lui donne même le très grand mérite de s'être effacé devant Godefroy, et de l'avoir désigné aux acclamations de tout le peuple.

Quoi qu'il en soit, il paraît certain que les choses se passèrent autrement. Les barons étant rassemblés, Robert, comte de Flandre, se leva et prononça un discours dont voici à peu près le sens :

— « Mes frères et mes compagnons, nous avons à traiter l'affaire la plus importante de toutes celles qui nous ont été soumises. On donne ordinairement la couronne au plus brave comme au plus habile ; que sera-ce s'il s'agit d'un royaume qui vient de naître, peuplé d'ennemis, et que le nouveau roi devra pacifier avant de gouverner? Nos ennemis sont tellement nombreux que, quand même nous resterions réunis, nous ne pourrions pas espérer en triompher sans de grandes peines et de grands combats ; et voilà que, dans des circonstances aussi graves, la plupart d'entre nous se disposent à passer la mer et à retourner dans leur pays. De plus, nous savons que le soudan d'Égypte, qui est riche et puissant, fait d'immenses préparatifs pour nous reprendre Jérusalem. Comment donc fera le peuple de

1. Guillaume de Tyr dit qu'on prêta à Raymond des défauts qu'il n'avait pas, pour l'empêcher d'être élu. Ses gens craignaient qu'une fois sur le trône de Jérusalem, il ne les ramenât point en leur pays.

cette terre, ayant ses amis si loin, au delà des mers, et ses ennemis tout près ? Le roi que nous choisirons sera son seul appui, et il faut qu'il ait les plus hautes vertus pour se maintenir au rang où nous allons l'élever. Dans cette contrée hostile, et sans alliés qui puissent le secourir, il faut qu'il soit brave pour combattre et énergique pour résister. Dans ce royaume rempli d'infidèles, il faut qu'il soit pieux, pour s'attirer l'aide de Dieu ; humain, pour amener les mécréants à notre religion ; juste, pour donner aux païens une idée favorable de la justice des chrétiens. Il faut qu'il ait toutes les qualités: la vertu pour montrer l'exemple, la patience pour encourager les autres, la fermeté pour les retenir dans le devoir. Il faut qu'il soit le guide et le conseil des barons qui demeureront à la défense du tombeau de Jésus-Christ, en même temps que le père du menu peuple qui sera mis sous sa garde. Ne vous laissez influencer dans votre choix ni par l'affection ni par la haine que vous porteriez à celui-ci ou à celui-là, mais donnez le sceptre au plus digne de régner. Songez que vous allez par là décider de la ruine ou de la durée de ce royaume que nous avons eu tant de peine à établir ; songez qu'il s'agit en Orient de la puissance ou de la ruine de l'empire chrétien.

« Pour moi, mes frères et mes compagnons, je n'ai eu en vous parlant ainsi qu'une pensée : vous engager à donner la couronne à celui qui la mérite le mieux. Ne croyez pas que j'aie l'ambition d'y prétendre ; mais, décidé que je suis à revoir mon comté de Flandre, je n'ai élevé la voix qu'en vue du bien et de l'honneur de tous. »

On applaudit aux paroles de Robert, et son discours, disent quelques chroniqueurs, inspira à plusieurs la pensée de lui décerner la couronne ; on croyait qu'il en était d'autant plus digne qu'il la refusait. Mais le

fils de Saint-Georges, comme on l'appelait à cause de sa vaillance, avait parlé selon son cœur ; il s'obstina dans son refus.

Parmi tant de héros, le choix était difficile. Outre Robert de Normandie, Raymond de Toulouse et le comte de Flandre que nous venons de nommer, on pouvait au premier rang citer Godefroy et son frère Eustache, Gaston de Béarn, Tancrède, Baudouin du Bourg. Bohémond et le prince d'Edesse devaient être écartés, puisqu'ils n'avaient pas eu l'honneur d'être à la peine.

Les barons décidèrent de faire une enquête sur la vie et les mœurs de tous ceux qui pouvaient prétendre à une aussi haute dignité. Dix hommes, choisis entre les plus considérables du clergé et de l'armée, durent rechercher quel était de tous les chefs celui dont la vertu serait le plus absolument reconnue. On leur fit jurer de n'écouter aucun intérêt personnel et de mettre en arrière leurs inimitiés ou leurs affections. Ils firent venir ceux qui étaient le plus familiers auprès des barons, leurs écuyers, leurs serviteurs, et les interrogèrent à part, sous serment de leur dire la vérité. Cette enquête fut menée avec une entière loyauté, et son résultat fut tenu secret pour tout ce qui aurait pu entacher la réputation de ceux dont ils étudiaient la conduite.

Tous ceux qui furent interrogés sur Godefroy de Bouillon furent unanimes dans leurs réponses et rendirent de ses vertus les témoignages les plus éclatants. Guillaume de Tyr rapporte les plus grands défauts que lui reprochaient ses domestiques, et rien n'est plus curieux de naïveté en même temps que rien n'est plus flatteur pour Godefroy. « Ceux qui étaient les serviteurs privés du duc, quand on leur demanda quels étaient ses taches et sa manière de vivre, répondirent qu'il avait une habitude fort ennuyeuse : car, lorsqu'il

entendait la messe et qu'il assistait au service de Notre-Seigneur, il ne savait plus en partir, même une fois l'office terminé. Il demandait toujours aux prêtres, et à ceux qui paraissaient s'y connaître, l'explication des peintures et des verrières. Il entendait raconter volontiers les vies des saints et s'y appliquait si longuement, que maintes fois ses compagnons finissaient par en être fatigués ; outre que sa nourriture, qu'on avait préparée pour une heure fixe, devenait toute froide et moins agréable à manger, tant il s'attardait dans les églises [1]. »

« Ceux qui étaient chargés de l'enquête ne purent s'empêcher de trouver bien heureux l'homme auquel on attribuait des défauts qui, chez un autre, eussent passé pour des vertus [2]. »

Seul de tous les chefs, Godefroy de Bouillon sortit victorieux d'une pareille épreuve. Aucun reproche, ancun blâme ne venaient se mêler au concert de louanges et d'éloges que méritait sa vie privée. Sa bravoure et ses talents militaires l'avaient mis déjà en lumière. Il ne lui manquait rien des qualités exigées par des chrétiens chez un roi chrétien. Il avait la force, le courage, l'intelligence, la sagesse, la prudence, et par-dessus tout la vertu. Et, comme si le peuple devait ratifier le choix que les principaux des croisés avaient demandé à l'inspiration de Dieu, lorsque les électeurs prononcèrent son nom, ce fut une joie universelle ; des acclamations bruyantes retentirent dans toute l'armée. On le connaissait, on savait combien de fois sa valeur et ses conseils avaient déterminé la victoire, et l'on s'étonnait maintenant qu'on ne l'eût pas choisi tout d'abord, le premier, sans conteste et sans hésitations.

Pour que rien ne fît défaut à sa gloire, il se ren-

1. Version française anonyme.
2. Guillaume de Tyr.

contra même que des prodiges l'avaient annoncée. On l'avait vu assis à la place du soleil, tandis que les oiseaux du ciel, image des pèlerins voyageurs, lui formaient une cour aérienne. Un autre l'avait reconnu debout sur le mont Sinaï, recevant des anges la mission de gouverner le peuple de Dieu. Un troisième enfin l'avait aperçu gravissant les murailles de la Jérusalem céleste, dispersant les ténèbres de la nuit à l'aide d'une lampe qu'il tenait à la main et qui brillait plus vive qu'une étoile ([1]).

Godefroy eut beau faire résistance : son extrême modestie se trouvait embarrassée de tant d'honneurs, et son humilité s'alarmait de la responsabilité qu'il allait assumer. On le pressa de consentir à une élection que Dieu semblait avoir approuvée par l'approbation enthousiaste de tout un peuple.

Il fut conduit en grande pompe dans l'église du Saint-Sépulcre, et là, aux pieds du tombeau du Sauveur, après avoir prêté le serment auquel il était obligé déjà par la chevalerie, de respecter la justice et de garder son honneur et celui de ses sujets, il fut proclamé roi de Jérusalem, à la fin de juillet (1099).

L'évêque de Ramah voulut lui placer sur la tête une couronne d'or et le revêtir des insignes de la royauté.

« A Dieu ne plaise, dit Godefroy, que je porte un pareil diadème dans un lieu où le Roi des rois n'a été couronné que d'épines ! A Dieu ne plaise que je tienne un sceptre d'or là où Jésus n'a eu qu'un sceptre de roseau ! »

Il se contenta du titre de « baron et défenseur » du Saint-Sépulcre. L'histoire et la postérité lui ont conservé le titre de roi qu'il méritait plus que tout autre, « et qui lui convenait mieux que le nom de

1. Albert d'Aix.

royaume ne convenait à l'état dont il avait le gouvernement. »

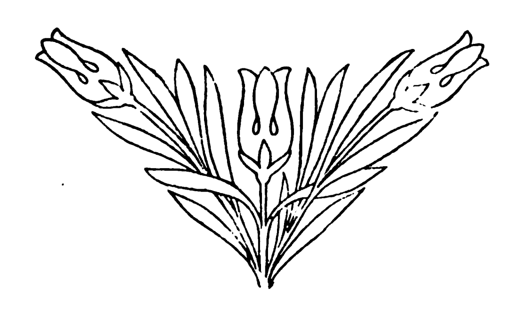
Son premier soin fut de fonder, sur le modèle des grandes églises de France, deux chapitres de chanoines, dans les églises du Temple et du Saint-Sépulcre. Il était venu en Terre-Sainte au nom de la religion : il n'en oublia pas les intérêts. Le culte fut rétabli partout où les chrétiens avaient chassé les infidèles ; les autels furent purifiés, les sanctuaires enrichis ; des cloches appelèrent les chrétiens à la prière, et, pour la première fois depuis qu'Omar avait profané les lieux saints, retentirent leurs joyeuses volées. En outre il donna l'ordre de bâtir un monastère dans la vallée de Josaphat, au profit de quelques religieux qui lui servaient de chapelains et qu'il avait amenés avec lui.

Aussi sage monarque que pieux chevalier, il entreprit de repeupler Jérusalem en y appelant tous les chrétiens qui étaient disséminés dans la contrée ; il releva les remparts abattus, obligea son armée à une discipline plus exacte et la tint en haleine en l'exerçant constamment. Il prépara des lois ; enfin, il fit acte de justice.

Le comte de Toulouse occupait la forteresse de Jérusalem appelée la Tour de David. Les musulmans la lui avaient rendue, ainsi qu'on a vu, lors de la prise de la ville. « Elle était située, dit Guillaume de Tyr, du côté de l'Occident, à l'endroit le plus élevé de la cité, si bien qu'elle dominait les environs. Elle était de solide construction, revêtue de grandes pierres taillées. » Le nouveau roi comprit qu'il n'aurait pas la suzeraineté de tout le pays tant que la principale forteresse ne lui en serait point remise. Il pria donc doucement Raymond, devant tous les barons, de la lui abandonner. Le comte de Toulouse répondit qu'il

l'avait conquise, que les ennemis l'avaient rendue entre ses mains, et que c'était la raison pour laquelle il la détenait. Il voulait la conserver, pour plus de sûreté de ses intérêts, au moins jusqu'au temps de Pâques, époque vers laquelle il comptait retourner dans son comté. Godefroy ne céda point, et Raymond, condamné par toute l'armée, même par ceux qu'il avait amenés, se vit forcé, non sans dépit, d'obéir à l'autorité du souverain qu'il avait aidé lui même à élire.

Siméon, patriarche de Jérusalem, venait de mourir dans l'île de Chypre. On devait pourvoir à son remplacement; mais, en attendant qu'on eût tout le loisir désirable pour un choix de cette importance, le chapelain du duc de Normandie, Arnould de Rohès, fut nommé provisoirement administrateur de l'Église pour le pays de Terre-Sainte.





Montagnes du Liban.

CHAPITRE XIII. — Afdhal, vizir du soudan d'Égypte, marche sur Jérusalem. Godefroy est résolu à ne point l'attendre. Il va au-devant de lui et le rencontre à Ascalon. Les chrétiens remportent une victoire signalée. Mauvaise action du comte de Toulouse. Godefroy lui pardonne. Les croisés remercient Dieu de leur victoire.

CEPENDANT, au moment où les barons songeaient à se séparer, une nouvelle se répandit dans Jérusalem. Le soudan d'Égypte envoyait contre les chrétiens une armée formidable, et, accouru trop tard pour aider les Sarrasins, il voulait au moins reprendre sur ses récents possesseurs la ville que les musulmans regardaient aussi comme leur cité sainte. Les troupes égyptiennes précipitaient leur marche. Afdhal les commandait. C'était un Arménien, né de parents chrétiens, mais qui n'avait pas craint de renier la foi de son Dieu par amour de l'ambition et des richesses. Vizir du calife ou soudan du Caire, Afdhal, avant de partir, avait fait devant son maître le serment d'anéantir pour jamais la puissance des croisés en Asie, et de les exterminer si bien « qu'on ne devait plus entendre parler d'eux », dit le tra-

ducteur de Guillaume de Tyr, et enfin de détruire de fond en comble le Calvaire, le tombeau de Jésus-Christ, et tous les monuments révérés des chrétiens. C'est lui qui, quelques mois auparavant, avait pris Jérusalem aux Turcs, et il brûlait de se venger sur ceux qui lui avaient en si peu de temps arraché sa conquête. L'approche des ennemis et les projets du vizir portèrent la terreur dans Jérusalem ; on savait que les troupes d'Afdhal étaient innombrables, et que les Turcs de Syrie, les habitants de Bagdad et de Damas étaient venus en foule grossir l'armée égyptienne dans laquelle ils avaient mis leur dernière espérance.

Dès que Godefroy eut été informé du danger que les siens allaient courir, il se hâta de rappeler auprès de lui son frère Eustache et Tancrède qui, sur ses ordres, étaient allés prendre possession de Naplouse. Ces deux princes s'étaient avancés jusqu'à Ramah. En rebroussant chemin, ils s'emparèrent de quelques éclaireurs ennemis qui leur apprirent qu'Afdhal campait devant Ascalon et qu'il n'était plus qu'à deux grandes journées de marche de Jérusalem. Ils en avertirent immédiatement Godefroy, et leur message, arrivé le soir, fut aussitôt publié, à la lueur des torches, dans toutes les rues de la capitale.

Dans une circonstance aussi critique, Godefroy de Bouillon ne se laissa point abattre. Il fallait vaincre, coûte que coûte, sous peine de périr et de voir ruiner le jeune royaume que les chrétiens avaient eu tant de difficultés à établir. Il prit une résolution hardie : il se décida à aller au-devant de l'ennemi et à l'attaquer, malgré la disproportion des forces dont il pouvait disposer.

Le lendemain matin, dès qu'il fit jour, tout le peuple s'en vint pieds nus à l'église du Saint-Sépulcre, et là,

implorant Notre-Seigneur, « lui criant merci avec soupirs et avec larmes, » tous le conjurèrent de délivrer de ce péril ceux qu'il avait défendus jusqu'à ce jour, et de ne pas souffrir que les lieux saints, qu'ils avaient rendus à son nom et à son service, « retournassent en l'ordure et en la déloyauté des mécréants ». Du Saint-Sépulcre les chrétiens allèrent processionnellement et en chantant à l'église du Temple où ils assistèrent à la célébration de l'office divin, puis, après avoir reçu la bénédiction des évêques, ils coururent aux armes.

Tous ceux qui étaient en état de combattre sortirent de Jérusalem,sauf un petit nombre de chevaliers que Godefroy préposa à la garde de la ville où demeurèrent seuls le clergé, les femmes, les enfants et les malades. Le roi menait lui-même ses sujets à la bataille ; on était au mardi 11 août 1099. Arnould de Rohès, laissant à Pierre l'Ermite le soin de le suppléer dans ses fonctions, et lui donnant mission de faire prier pour le succès des armes chrétiennes, voulut accompagner le roi. Il portait triomphalement, en tête de l'armée, le bois de la vraie croix, pour exciter l'ardeur des soldats.

Le même jour, le roi rejoignit à Ramah Tancrède et son frère Eustache. Il n'attendait plus que le duc de Normandie et le comte de Toulouse qui, peu pressés de lui obéir, le rallièrent cependant dans la journée du mercredi, à Ibelin, non loin de Ramula.

Le jeudi 13 août, de grand matin, l'armée réunie quitta Ramula. Les croisés traversèrent un pays sablonneux et arrivèrent sur les bords du torrent de Sorrec, dans les plaines de Saphœa,auprès d'Ascalon. Ils n'étaient plus qu'à deux ou trois lieues du camp des ennemis.

Ils demeurèrent là la journée du jeudi. Vers le soir,

comme la nuit commençait déjà à tomber, les troupes aperçurent de loin une grande multitude qui couvrait la plaine. Les soldats pensèrent que c'était l'ennemi et s'étonnaient déjà qu'il vînt contre eux à une heure aussi tardive. Godefroy envoya de ce côté deux cents coureurs bien montés et armés à la légère, pour reconnaître quelles gens ce pouvait être et quel était leur nombre. Ces éclaireurs s'aperçurent bientôt que c'étaient des bœufs, des vaches, des chameaux et de grands troupeaux de chevaux. « Il y en avait tellement, dit un chroniqueur, que cela aurait pu suffire à tous les hommes, quand même il n'y en aurait pas eu d'autres sur la terre ([1]). » Quelques cavaliers gardaient ces troupeaux contre les voleurs et commandaient aux pasteurs ce qu'ils devaient faire; ils prirent promptement la fuite à l'arrivée des chrétiens. Un si riche butin tenta d'abord l'avidité des soldats, mais le prudent Godefroy, qui ne voyait dans cette rencontre qu'un stratagème de l'ennemi pour mettre le désordre dans l'armée des croisés, défendit aux siens de se débander, « sous peine d'avoir le nez et les oreilles coupés ».

Les coureurs avaient fait prisonniers quelques cavaliers arabes. On apprit d'eux qu'Afdhal était campé à une distance d'environ sept milles. Les chefs firent donc leurs préparatifs pour attaquer les infidèles. Le bois de la vraie croix fut porté dans les rangs, et montré aux guerriers comme un gage certain de la victoire. On donna ensuite le signal; les enseignes furent déployées; et l'armée marcha au-devant des Sarrasins comme si elle se rendait à un joyeux festin. L'émir de Ramula, qui suivait les croisés comme auxiliaire, ne pouvait assez admirer cette joie des soldats de la croix à l'approche du danger. Il exprima sa sur-

1. Version française anonyme

prise au roi de Jérusalem, et jura devant lui, s'il était victorieux, d'embrasser une religion qui donnait tant de force et tant de bravoure à ses défenseurs.

Le lendemain, vendredi 14 août, veille de l'Assomption de Notre-Dame, l'armée passa sans peine le torrent de Sorrec, presque à sec dans cette saison d'été. Dans son insouciante confiance, Afdhal n'entreprit même pas de leur en disputer le passage, ne supposant pas que les chrétiens eussent jamais la hardiesse de venir au-devant de lui. Les historiens font monter les troupes du vizir à cent mille cavaliers et à plus de trois cent mille fantassins. Ce chiffre paraît fort exagéré, d'autant plus que Godefroy, dans une lettre écrite au pape et à l'Église romaine, et où il annonce la prise de Jérusalem et les principaux faits d'armes accomplis en Orient par les croisés, évalue leurs forces seulement à cent quarante mille hommes. Quoi qu'il en soit, les chrétiens n'avaient pour résister à tant de gens que cinq mille cavaliers et quinze mille piétons.

L'armée de la croix traversa le torrent trompettes sonnant et avec de grands cris de joie, ainsi qu'en un jour de triomphe. Outre le mépris profond que tous faisaient des Sarrasins ramassés par troupeaux et menés comme tels au combat, le zèle qu'ils avaient pour la gloire de Jésus-Christ, le désir dont ils brûlaient de le venger des blasphèmes du rénégat Afdhal, étaient si grands, qu'ils ne doutèrent pas un seul instant de leur succès.

Circonstance bien remarquable et qui fut, au moment même, qualifiée de miracle, l'ennemi fut amené à croire que l'armée chrétienne était beaucoup plus nombreuse qu'elle ne l'était réellement. En effet, dit un des historiens des croisades, le Père Maimbourg, qui rapporte un fait attesté par tous les chroniqueurs et entre autres par Guillaume de Tyr, « par suite de

la propension naturelle de tous les animaux domestiques, quand ils sont en bande, de suivre à la file les êtres qui leur ouvrent la voie, la multitude infinie de bestiaux que l'on avait vue le jour précédent et à laquelle on avait défendu de toucher, suivait l'armée qui passait le torrent; et, sans que personne la conduisît, elle se rangea d'elle-même comme si elle eût fait l'arrière-garde, selon l'ordre que les troupes gardaient en marchant, et s'étendit principalement sur la gauche vers le pied des montagnes qui bornent, du côté de l'Orient, cette plaine immense qui va côtoyant la mer à droite et s'étend depuis le torrent de Sorrec jusqu'au delà d'Ascalon. »

Et comme tous ces animaux occupaient toute la largeur de la plaine jusqu'aux montagnes; que le hennissement des chevaux, excités par les trompettes, se faisait entendre de loin; et comme, surtout en marchant, ces troupeaux soulevaient de grandes nuées de poussière à travers laquelle les Sarrasins ne pouvaient pas les distinguer, ces derniers les prirent pour une partie de l'armée des chrétiens. Ils crurent fermement avoir à combattre contre un ennemi plus nombreux qu'eux, d'autant qu'on leur avait dit que les croisés n'oseraient seulement pas les attendre derrière les murailles de leur cité. Dès lors la peur les saisit et leur troubla tellement l'imagination qu'ils en furent comme stupéfiés, pensant avoir affaire à un million de chrétiens venus de l'Occident depuis la prise de Jérusalem. Ce fut en vain qu'Afdhal essaya de relever le courage de ses soldats ; ils oublièrent leurs serments et leurs menaces, et ne se ressouvinrent plus que du sort des musulmans immolés après la conquête de Jérusalem.

L'armée chrétienne avait été divisée en trois corps comprenant chacun trois corps de bataille. Raymond, comte de Toulouse, commandait l'aile droite qui longea

la mer pour n'être pas enveloppée. Godefroy prit la direction de l'aile gauche, faisant face à la droite des ennemis où se trouvaient leurs principales forces. Au centre étaient Eustache de Boulogne, Tancrède, le comte de Flandre et Robert, duc de Normandie. Un assez grand espace de terrain séparait chacun de ces corps afin de leur laisser plus de liberté dans leurs mouvements et éviter ainsi toute confusion.

Arrivés à portée de flèche, les fantassins tirèrent les premiers, et, tête baissée, s'élancèrent sur l'ennemi ; pendant que la cavalerie, la lance en arrêt, se précipitait de toute sa force, rompait les rangs des Sarrasins et frayait ainsi un passage à l'infanterie qui avait mis l'épée à la main. L'ennemi perdit pied; une action hardie du duc de Normandie qui, dans chaque affaire, se distinguait par quelque éclatante prouesse, acheva de porter la terreur parmi les troupes du soudan. Ayant remarqué le grand étendard des infidèles qui flottait au-dessus de la mêlée et qu'il reconnut « à ses broderies d'argent et à la pomme d'or qui brillait au-dessous de sa pointe, » Robert piqua des deux, suivi de ses meilleurs chevaliers, rejoignit l'émir qui le portait, et lui arracha son enseigne après l'avoir étendu mort aux pieds du vizir.

C'est en vain que celui-ci parcourait les rangs de ses troupes déconcertées, criant qu'il n'y avait là que peu de chrétiens, que ce grand nombre qu'on s'était imaginé n'était qu'une pure illusion et qu'il ne voulait pas qu'il échappât un seul de ces chiens; tous ses efforts furent inutiles. Ses gens pour la plupart n'essayèrent même pas de se battre. Perdant le cœur et les sens, jetant leurs armes, les uns demeuraient comme stupides et immobiles, et se laissaient tuer sans résistance; les autres montaient sur des arbres, se cachaient dans le feuillage, où les archers prenaient plaisir à les tirer à coups de flèche comme des oiseaux.

Les plus redoutables de ces bataillons étaient ceux des Éthiopiens. Ils avaient coutume de lancer leurs javelots, un genou en terre ; puis, se relevant, ils se précipitaient sur l'ennemi, armés de longs fléaux garnis de boules de fer dont ils brisaient le front des chevaux et mettaient en pièces les casques et les boucliers. Godefroy eut à les combattre, mais ces terribles bataillons de noirs barbares ne purent résister aux lances des chrétiens. Les dispersant devant eux, Godefroy et ceux de sa troupe abandonnèrent la lance, et les poursuivirent, fauchant leurs rangs à grands coups d'épée.

L'aile gauche des ennemis fut aussi facilement enfoncée. Le comte de Toulouse,qui lui tenait tête, fit un furieux massacre des infidèles qui, tentant de lui échapper, furent repoussés jusqu'à la mer

Déjà les croisés couraient au pillage, lorsque Afdhal qui avait rallié quelques troupes et qui mettait toute son énergie à rétablir le combat, pensa les surprendre. Il fondit rapidement sur eux ; mais Godefroy, chef aussi prudent qu'il était chevalier valeureux, accourut en hâte, chargea impétueusement ce reste d'ennemis et les força de prendre la fuite.

La déroute, dès ce moment, fut complète. Suivis de près par leurs vainqueurs, un grand nombre de Sarrasins périrent; les uns se noyèrent dans les flots, évitant le glaive pour mourir d'une manière plus affreuse encore; les autres purent gagner le désert où ils ne tardèrent pas à succomber à toutes les horreurs de la faim. Ceux qui se tenaient le plus près d'Ascalon essayèrent d'y trouver un refuge; mais la foule des fuyards qui se pressait pour entrer dans les murs était si grande, et en même temps tellement affolée, qu'il y en eut deux mille étouffés sur le pont-levis. Dans cette bataille d'Ascalon qui fut plutôt un épouvantable carnage qu'un combat véritable, trente mille Sarrasins

perdirent la vie sur le champ, et plus de soixante mille dans la fuite, sans compter ceux qui furent engloutis dans les eaux ou qui moururent dans le désert de misère et de faim. Du côté des chrétiens, quelques fantassins seulement, qui s'étaient trop hâtés de courir au pillage, furent victimes de leur imprudence. On ne perdit aucun chef, ni même aucun chevalier.

Afdhal, frémissant de rage, fut entraîné par les fuyards jusque dans les murs d'Ascalon. Un soldat ramassa le cimeterre qu'il avait laissé tomber en précipitant sa fuite, et le vendit au duc de Normandie. On rapporte que le vizir du calife du Caire, contemplant du haut des tours d'Ascalon l'anéantissement de son armée, versa des larmes de désespoir, maudissant Jérusalem, cause de ses maux, et blasphémant Mahomet qu'il accusait d'avoir abandonné ses croyants et ses fidèles serviteurs. Le chroniqueur Robert le Moine nous a laissé les paroles échappées à Afdhal dans son désespoir, et qui lui furent redites par un Sarrasin témoin de la fureur impuissante du grand vizir.

— « Mahom ! Mahom ! que sont devenus ton pouvoir et celui d'Allah! Comment as-tu pu permettre que les tiens fussent écrasés par le rebut des peuples et des plus viles nations ? Ta gloire est éclipsée, ô Babylone, et tes guerriers ont été vaincus par des mendiants qui naguère abordaient sur cette terre couverts de haillons. Ce ne sont pas des hommes, ceux qui ont porté aux croyants des coups aussi terribles, mais bien des démons vomis par l'enfer! O Mahomet, voilà donc la récompense des offrandes dont nous avons encombré tes autels ? Ta puissance est-elle donc inférieure à celle du Crucifié que ces gens adorent ? Et toi, ville perfide, Jérusalem, si jamais tu retombes entre nos mains, il ne restera pas pierre sur pierre de tes murailles et du tombeau de ton Dieu! »

On dit même que, craignant de ne pas être en sûreté dans la ville, Afdhal se hâta vers ses vaisseaux qui étaient au port, chargés de machines destinées au siège de Jérusalem; et, faisant force de voiles, il gagna la haute mer.

La victoire était définitive avant même que le soleil fût à son midi. Godefroy permit alors le pillage à ses soldats. Ceux-ci firent le plus riche butin qu'ils eussent encore fait dans cette guerre. Tous les grands de Babylone, tous les plus fameux et les plus puissants émirs de l'Égypte, avaient suivi en magnifique équipage le vizir du soudan du Caire, traînant avec eux les provisions nécessaires à l'entretien d'une pareille armée; et, en outre, ceux qui se partagèrent ces dépouilles étaient assez peu nombreux pour que chacun y pût ramasser une fortune.

Si les chrétiens étaient étroitement unis dans l'action, au moment des succès et de la prospérité, la discorde ne tardait pas à les diviser. Nous en avons déjà vu trop d'exemples lamentables. L'ambition insatiable et l'orgueil démesuré du comte de Toulouse allaient faire perdre aux croisés tout le fruit qu'ils étaient en droit d'attendre de leur victoire. Après la destruction de l'armée des Sarrasins, Raymond s'était empressé d'envoyer à Ascalon un de ses chevaliers pour sommer la garnison et les habitants de se rendre. Il voulait s'emparer de cette ville et la garder pour lui. Godefroy, soutenant qu'Ascalon devait faire partie du royaume de Jérusalem que la mer limitait naturellement, en réclama la possession énergiquement et en toute justice.

N'écoutant que sa colère, Raymond donna à ses Provençaux et à ses Gascons l'ordre du départ; le plus grand nombre des croisés, surchargés de butin, et n'espérant plus la possibilité d'en faire d'autre, abandonnèrent le camp de Godefroy, si bien que le roi,

démuni de troupes, fut obligé de se contenter d'une rançon que la ville consentit à lui payer.

Certains historiens ont été plus loin et ont prêté au comte de Toulouse une conduite autrement blâmable. Ils disent que, furieux de voir ainsi son ambition trompée. Raymond fit secrètement avertir les habitants d'Ascalon de ne pas craindre Godefroy qui allait se trouver presque seul sous leurs murailles; de telle sorte que, quand le roi se présenta, la ville lui ferma ses portes, et que, trop faible pour user de la force, il dut renoncer à l'assiéger.

Cette conduite incroyable que le comte de Toulouse aurait tenue devant Ascalon paraît d'autant plus probable que, quelques jours plus tard, il se rendit coupable d'une action aussi regrettable. Il avait mis le siège devant Arsouf, petite ville du littoral, située à douze milles au nord de Ramula. Désespérant, à cause de la résistance de la garnison, de s'en rendre maître avant l'arrivée de Godefroy, il plia bagages et décampa après avoir fait prévenir les habitants qu'ils n'auraient point de peine à résister au roi. Celui-ci s'étant avancé peu après, et trouvant chez ceux d'Arsouf plus de résistance qu'il n'en attendait de leur part, apprit bientôt de quels moyens s'était servi le comte de Toulouse pour déterminer leur résolution. Ses prérogatives royales étaient audacieusement méconnues : il résolut de tirer vengeance par les armes de la perfidie de Raymond. Il marcha contre lui aussitôt. Les deux partis allaient en venir aux mains, lorsque Tancrède, Robert de Normandie et le comte de Flandre s'entremirent pour empêcher ce déplorable conflit de se terminer par une lutte fratricide et aussi nuisible aux intérêts de la chrétienté. Godefroy promit de pardonner les torts graves que le comte de Toulouse avait eus envers lui en méprisant son autorité ; et les deux adversaires réconciliés s'embrassèrent publiquement et jurèrent

entre eux une paix inviolable. Du côté de Godefroy, cette réconciliation fut certainement sincère, car on le vit, les larmes aux yeux, calmer ses soldats irrités et les conjurer d'oublier ces funestes dissensions. Ainsi Godefroy parvenait à se vaincre lui-même et à remporter la plus difficile des victoires, mais celle qui est le plus méritoire aux yeux de Dieu.

Quand la paix entre les croisés eut été rétablie par la soumission de Raymond et la magnanimité du roi, l'armée revint à Jérusalem, chargée de dépouilles et de gloire. Elle entra dans la capitale au milieu des cris de joie et de l'enthousiasme du peuple. Les chefs entourés de leurs soldats se rendirent au Saint-Sépulcre où ils remercièrent humblement JÉSUS-CHRIST des succès qu'ils avaient obtenus. La ville retentit des cantiques d'actions de grâces comme elle avait tout à l'heure retenti des chants de triomphe. Et devant le Saint-Sépulcre, Robert, duc de Normandie, suspendit en trophée le grand étendard des infidèles et l'épée du vizir Afdhal, ce présomptueux renégat qui naguère jurait de détruire les lieux saints, comme s'il avait voulu anéantir cette terre témoin de son apostasie.





Tibériade.

CHAPITRE XIV. — Les chefs croisés se séparent de Godefroy et se disposent à retourner en Europe. Tancrède ne veut point l'abandonner. Adieux des croisés. Nouvelles conquêtes de Godefroy. Siège d'Arsur. Dévouement de Gérard d'Avesnes. Modestie de Godefroy. Bohémond et Baudouin viennent à Jérusalem. Godefroy législateur : *les Assises de Jérusalem.*

MAINTENANT la plupart des croisés songeaient au retour. Quatre années de travaux, de privations et de périls leur avaient donné le droit de désirer quelque repos. Quatre années d'absence leur faisaient paraître la patrie plus chère. La grande bataille d'Ascalon avait parachevé leur œuvre et les avait déliés de leur vœu, le vœu qu'ils avaient tant souhaité d'accomplir, le vœu qu'ils avaient fait d'arracher Jérusalem au pouvoir des Musulmans.

Les adieux de tant de braves qui avaient combattu ensemble sous la bannière de la croix ne se firent pas sans déchirements. Cette séparation devait sembler plus pénible à ceux qui acceptaient la mission de demeurer sur la terre que tous avaient conquise ; eux

n'avaient point en perspective les bonheurs et les surprises du retour au foyer de famille, et leur douleur s'augmentait de toute la joie qu'ils sacrifiaient volontairement et qui attendait les autres. Puis, tandis que leurs frères d'armes retrouveraient des amis et des parents d'autant plus empressés qu'ils avaient redouté d'apprendre leur mort, eux songeaient qu'ils devaient rester au milieu d'ennemis qui ne négligeraient rien pour leur perte.

« Ne nous oubliez jamais, disaient-ils, lorsque vous serez arrivés en Europe. Inspirez aux chrétiens le désir de venir visiter ces saints lieux que nous avons délivrés ; engagez surtout les guerriers à venir nous prêter l'appui de leurs bras pour les défendre. Si nous nous dévouons pour le bien de la chrétienté, qu'elle sache au moins nous aider à ne pas succomber dans cette lutte. »

Les uns après les autres, les croisés avaient fait leurs préparatifs de départ. Puis, les uns après les autres, ils s'étaient éloignés. Le comte Robert de Flandre revint par Constantinople où Alexis le reçut de son mieux Le comte de Toulouse suivit le même chemin ; mais, tandis que Robert regagnait ses états, Raymond demeura auprès de l'empereur qui, après l'avoir convenablement accueilli, lui donna, probablement pour se débarrasser de lui, la principauté de Laodicée. Le frère de Godefroy, Eustache, revint dans son comté de Boulogne. Durant son absence, Henri de Limbourg, son parent, comme lui de la maison d'Ardenne, s'était fait investir du duché de Lorraine et du marquisat d'Anvers. Eustache ne revendiqua pas ses fiefs. Le pèlerinage de Jérusalem avait appris au comte de Boulogne à désirer mieux que les biens de la terre.

Le duc de Normandie arriva dans son domaine pour

recueillir la succession de son frère aîné, Guillaume le Roux, roi d'Angleterre. Son plus jeune frère, Henri, l'avait prévenu. Il accepta un moment cette dépossession, se contenta du duché de Normandie, reçut même d'Henri une grande somme d argent moyennant laquelle il renonça à ses prétentions ; puis, toujours inquiet, il prit les armes, attaqua Henri qui, accouru en Normandie, lui livra bataille à Tinchebray, le vainquit, le fit prisonnier et l'enferma pendant vingt-huit ans dans le château de Cardiff. C'est là que mourut dans la plus étroite captivité ce fougueux Robert, si coutumier de prouesses. Son indigne frère lui avait fait crever les yeux en même temps qu'il le privait de sa liberté (1).

Jérusalem était veuve de presque tous ses défenseurs. C'est à peine si trois mille guerriers restaient dans ses murs. Mais elle pouvait compter encore sur la sagesse de Godefroy et sur l'épée de Tancrède : Tancrède, le roi des chevaliers et des paladins; Godefroy de Bouillon, le plus chevaleresque des rois.

La tâche du roi de Jérusalem était cependant autrement ardue que celle que les chrétiens avaient achevée, et le maintien de la conquête était plus pénible encore que n'avait été la conquête elle-même. Noyé pour ainsi dire au milieu des Sarrasins, que leurs défaites rendaient plus irréconciliables et que la présence des croisés rendait plus fanatiques, Godefroy de Bouillon avait besoin de toute la force de Dieu pour ne point faiblir. Son royaume se composait de vingt villes ou châteaux situés dans les environs de la capitale, et séparés les uns des autres par des places que l'ennemi occupait encore. Tancrède, il est vrai, n'avait pas voulu l'abandonner ; de plus quelques secours d'argent et d'hommes

1. Goldsmith, *Histoire d'Angleterre.*

lui arrivèrent d'Occident, entre autres un millier de Pisans qu'amena Daimbert, archevêque de Pise. Mais, même avec ce renfort, les ressources du héros étaient de bien peu d'importance ; et l'on peut dire que les seules choses qui défendissent les chrétiens contre les entreprises de leurs ennemis, c'étaient le nom de Godefroy, le prestige des faits d'armes qui l'avaient illustré, le souvenir tout récent des victoires sanglantes qu'il avait remportées.

Le roi de Jérusalem, toutefois, ne comptait jamais le nombre de ceux qu'il avait à combattre. Il mettait dans le Dieu des armées une confiance qui n'était point trompée. Et sans se demander s'il avait des troupes suffisantes, il se remit à batailler. Rester sur la défensive, c'était avouer sa faiblesse : il marcha de l'avant, et sa hardiesse fit sa force.

En peu de jours il eut conquis les places qui tenaient encore pour les infidèles dans le voisinage de Jérusalem. Tancrède envoyé dans la Galilée s'empara de Tibériade et des bourgs assis sur les bords du Jourdain. Les vivres commençant à manquer dans la capitale, le roi traversa ce fleuve à l'improviste, pénétra dans le pays des Ammonites, dispersa un corps de cavaliers arabes et leur enleva de nombreux troupeaux.

C'est alors que Godefroy, après avoir rendu l'abondance à sa capitale, s'inquiéta d'une nouvelle entreprise. Après la victoire d'Ascalon, les habitants de la ville d'Arsur, située entre Jaffa et Césarée, s'étaient engagés à payer un tribut annuel au roi de Jérusalem. Comme garantie des conventions qui avaient été faites, des otages avaient été donnés de part et d'autre; mais les otages sarrasins, faussant leur parole, parvinrent à s'échapper, et, retournant dans leur ville, se croyant désormais à l'abri des chrétiens et assez forts pour leur résister, ils poussèrent leurs conci-

toyens à secouer le joug des croisés et à leur refuser le tribut que la crainte les avait contraints à consentir. Les habitants d'Arsur rompirent donc le traité qu'ils avaient fait avec Godefroy, et celui-ci accourut, résolu de punir ce manque de foi, tandis que les ennemis se préparaient à se défendre de leur mieux.

Le siège durait depuis sept semaines, lorsque le duc de Lorraine qui avait mis ce temps à profit et fait construire les machines et les tours roulantes nécessaires à l'attaque, donna ses ordres pour l'assaut. Les assiégés avaient courageusement résisté jusque-là; mais, incapables de tenir plus longtemps, ils se jugeaient perdus, quand ils imaginèrent un moyen dont leur situation désespérée n'excusait pas la cruauté. Ils avaient encore entre leurs mains les otages que leur avait donnés Godefroy, et ceux-là n'avaient pas faussé leur parole. Parmi eux était un chevalier de grande réputation, nommé Gérard d'Avesnes. Les Sarrasins l'attachèrent à la pointe d'un mât très élevé qu'ils dressèrent sur la muraille à l'endroit même où portaient tous les coups des assiégeants. Menacé d'une mort inévitable et sans honneur, Gérard d'Avesnes suppliait Godefroy de lui sauver la vie en levant le siège d'Arsur. Le duc de Lorraine avait l'âme déchirée de ce spectacle, mais sa fermeté n'en fut point ébranlée. Comme il était assez près de Gérard pour se faire entendre de lui, il l'exhorta à se dévouer et à mériter par sa résignation la couronne du martyre.

« Je ne puis te sauver, lui dit-il. Mon frère Eustache serait en ta place, que je ne le délivrerais pas de la mort. Meurs donc, brave chevalier, meurs en héros chrétien, pour le salut de tes frères et pour la gloire de Jésus-Christ! »

Ces paroles de son chef et de son ami rendirent à Gérard d'Avesnes tout son courage. Il recommanda à ses compagnons d'offrir à l'église du Saint-Sépulcre

ses armes et son cheval de bataille, afin qu'on fît des prières pour le salut de son âme.

Le dévouement de Gérard d'Avesnes ne fut cependant d'aucun profit aux chrétiens. Le feu grégeois consuma leurs tours et leurs machines. Godefroy avait perdu plusieurs de ses meilleurs guerriers, et il désespérait de réduire la ville qui, située au bord de la mer, recevait par là des secours. De plus les pluies d'hiver et la neige qui tombait abondamment le forcèrent à abandonner, pour un temps au moins, son entreprise. Il leva le siège vers le mois de janvier 1099, laissant en observation devant la place un corps de cent cavaliers et de deux cents fantassins. Mais bientôt ceux-ci, fatigués de leur inaction, rentrèrent dans Jérusalem sans avoir pu nuire aux habitants d'Arsur qui restaient sous la protection de leurs murailles.

Quelques mois plus tard, l'émir d'Ascalon qui recherchait l'amitié de Godefroy, lui renvoya Gérard d'Avesnes. Quand ce chevalier fut détaché du mât où on l'avait suspendu, il avait reçu dix blessures. L'émir d'Ascalon ne négligea rien pour sa guérison, et, lorsqu'il fut remis, il lui donna la liberté après lui avoir fait présent d'un cheval et de riches vêtements. Godefroy et ses compagnons remercièrent Dieu de ce qu'il leur était permis de revoir vivant le frère d'armes dont ils avaient longtemps pleuré la mort inutile.

Guillaume de Tyr raconte que, pendant le siège d'Arsur, Godefroy reçut l'hommage de plusieurs chefs qui désiraient vivre en paix avec lui. Ils venaient des montagnes de Samarie au milieu desquelles est située la ville de Naplouse, et apportaient au roi de Jérusalem quelques présents, du pain, du vin, des dattes. Peut-être venaient-ils devant la ville assiégée bien plus pour se rendre compte des forces et du nombre

des chrétiens, que pour autre chose. En tout cas, ils surent si bien prier les gens du duc de Lorraine qu'ils furent amenés près de lui, et ils lui offrirent ce qu'ils tenaient.

Godefroy, humble et sans orgueil selon son ordinaire, était assis à terre dans sa tente et s'appuyait sur un sac rempli de paille, attendant quelques-uns de ses compagnons qu'il avait envoyés fourrager. Les émirs ne purent cacher leur surprise, et ils demandèrent à ceux qui entendaient leur langage comment il se faisait qu'un prince aussi fameux fût assis pauvrement sur la terre, sans tapis ni draps de soie pour s'étendre, sans être revêtu d'habits royaux, comme s'il était un homme de petite condition; n'ayant pas même autour de lui des gardes portant la hache ou l'épée nue afin de rendre son approche plus redoutable; lui qui, venu d'Occident, avait rempli l'Orient de son nom, qui avait bouleversé tout un pays, et qui, après avoir tué tant d'hommes et fait tant de prisonniers, avait conquis un si puissant royaume.

Le duc s'informa de ce qu'ils disaient. Quand on lui eût redit quelle était la cause de leur étonnement :

« Quelle honte y a-t-il pour un mortel à s'asseoir un moment sur la terre? répondit-il. N'en sommes-nous pas sortis, et ne devons-nous pas tous y retourner après la mort? Et notre corps, devenu poussière lui-même, n'y fera-t-il pas un plus long séjour? »

Cette réponse, « si conforme dans sa simplicité au génie des Orientaux », fut extrêmement goûtée par les émirs qui prisaient à la fois le bon sens et l'humilité de Godefroy (1). Ils le quittèrent en disant « que l'homme qui, ainsi que lui, était sans orgueil et reconnaissait la pauvreté de sa nature, était bien fait pour être seigneur

1. D'Exauvillez.

de toute la terre et régner sur tous les peuples [1]. » Cette parole fut publiée par ceux qui l'avaient entendue : il n'en fut que plus respecté de ses ennemis, d'autant plus que ceux qui l'approchaient trouvaient en lui autant de vigueur que de prudence et qu'il ne leur montrait point de hauteur, ni même de fierté.

Godefroy, de retour à Jérusalem, résolut d'y passer l'hiver, la rigueur de la saison s'opposant à toute opération militaire de quelque importance. Son frère Baudouin, comte d'Edesse, et Bohémond, prince d'Antioche, vinrent le visiter et amenèrent à leur suite une foule de barons et de chevaliers désireux d'accomplir leur pèlerinage aux Lieux-Saints et de passer auprès du tombeau de Jésus-Christ les fêtes de Noël. Vingt mille pèlerins environ se trouvèrent alors réunis à Jérusalem.

Aussi bon législateur qu'intrépide guerrier, et aussi digne du nom de chevalier ès-lois que du renom de preux chevalier, le roi voulut mettre à profit les loisirs que lui laissait l'hiver, en même temps que le séjour dans la ville sainte de ses frères d'armes et des principaux chefs des croisés, pour s'occuper de donner à son royaume les lois qui lui étaient nécessaires. Des clercs et les plus sages de ses compagnons rédigèrent avec lui un code qui déterminait les devoirs et les droits de tous et de chacun. C'est là l'origine du recueil fameux connu sous le nom d'*Assises de Jérusalem*, et ainsi appelé parce que les lois qu'il contient furent élaborées dans les états ou assises que Godefroy tint dans sa capitale, assisté de ses barons.

La tâche certes était difficile, mais il était indispensable de l'entreprendre au plus tôt. Jérusalem avait été dépeuplée par le glaive des croisés ; plusieurs autres

1. Version française anonyme.

villes du royaume, comme Jaffa, avaient perdu leurs habitants. Le nouveau monarque comptait parmi ses sujets des Arméniens, des Juifs, des Grecs, des Arabes mêlés aux chrétiens. L'état confié à ses soins était comme un lieu de passage où des renégats de toutes les religions, des aventuriers de tous les pays s'étaient donné rendez-vous. Cet état n'avait pour soutiens et pour défenseurs que des voyageurs et des étrangers. Jérusalem enfin était en même temps le refuge des pécheurs qui venaient y fléchir la colère de Dieu, et l'asile des criminels qui se dérobaient à la justice des hommes.

De plus, d'après l'esprit des coutumes féodales et des lois de la guerre, Godefroy avait partagé les terres conquises aux compagnons de ses victoires. « Il fallait donner quelque forme à un gouvernement encore tumultueux et purement militaire, régler les prétentions des chevaliers, fixer d'une manière durable les droits des ecclésiastiques. »

« Déjà, dès que la sainte cité de Jérusalem eut été prise sur les ennemis de la croix et remise au pouvoir des fidèles de JÉSUS-CHRIST, le vendredi 15 juillet 1099, le premier soin de Godefroy avait été d'instituer deux cours laïques : l'une pour les nobles et les feudataires, la haute cour ; l'autre pour le menu peuple et la bourgeoisie, la cour basse; la première, composée des barons du royaume et présidée par le roi ; la seconde, composée de bourgeois et présidée par le vicomte de Jérusalem. Le recueil des *Assises* devait donner à ces tribunaux une règle à suivre dans leurs décisions.

« Destiné à deux tribunaux, on peut même dire à deux peuples différents, ce recueil comprit deux parties bien distinctes : l'Assise de la haute cour qui fut la loi des barons ; l'Assise de la cour inférieure, qui fut la loi de la bourgoisie (1). »

1. Ed. Laboulaye.

Dans la suite, une troisième cour de justice fut « spécialement instituée pour les chrétiens orientaux ; elle était composée de juges nés en Syrie qui en parlaient la langue et prononçaient d'après les lois et les usages du pays. »

Le maintien de ces lois fut confié à Godefroy, qui devait aussi défendre l'Église, les veuves, les orphelins, veiller au salut du peuple et des grands, et les conduire à la guerre. Les comtes, barons et chevaliers étaient astreints aux mêmes devoirs et aux mêmes obligations que ceux reconnus par les coutumes féodales, aux mêmes hommages que ceux auxquels étaient tenus les vassaux envers leurs seigneurs. Les terres octroyées étaient érigées en fiefs, à charge pour ceux qui les occupaient de se soumettre au service militaire. Chaque baron devait un nombre déterminé de combattants ; les églises également, mais seulement « quand il y aurait grand besoin en la terre du royaume ». Les forces dont disposait ainsi le roi de Jérusalem peuvent être évaluées de trente-cinq à quarante mille hommes.

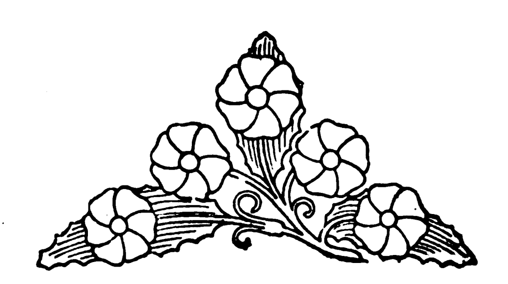
Pour attacher les habitants à leurs nouvelles propriétés, il avait été établi que ceux qui occuperaient pendant une année une maison ou une terre en deviendraient les légitimes possesseurs, mais qu'ils seraient dépossédés de tous leurs droits après une absence de la même durée. On espérait ainsi prévenir les désertions : la plupart, en effet, au lieu de veiller à leurs biens, les abandonnaient dès que paraissait l'ennemi, pour, quand celui-ci s'était retiré, revenir réclamer ce qu'ils ne s'étaient point donné la peine de défendre.

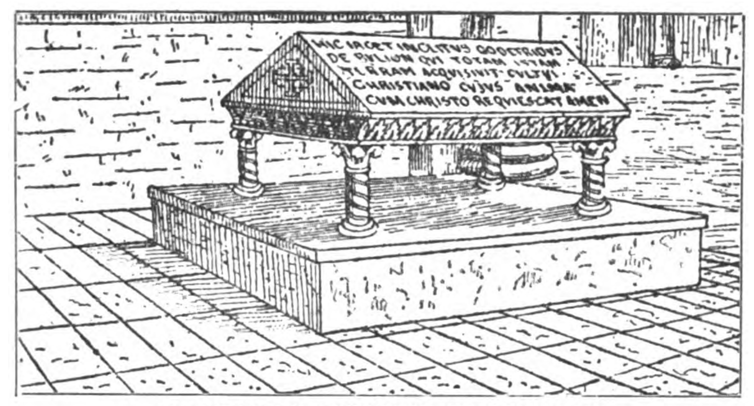
Les Francs, avec leur caractère belliqueux, ne devaient montrer que du dédain pour les lenteurs et les formes souvent incertaines de la justice : aussi, malgré les cours instituées pour juger des contestations, l'on adopta l'épreuve par le fer et par le feu, ainsi que

les combats judiciaires, ou jugements de Dieu, que l'on admit dans les causes criminelles et quelquefois dans les causes civiles.

Toutes les lois qui font partie du recueil des *Assises de Jérusalem* ne sont certainement pas l'œuvre de Godefroy de Bouillon, mais l'on peut dire que les lois fondamentales, celles qui sont comme la base de toutes les autres, sont dues à sa sagesse. L'esprit tout entier de ce code, magnifique monument de la législation au moyen âge, émane de l'inspiration chevaleresque et chrétienne du duc de Lorraine, de même que c'est à lui qu'il faut en rapporter la première conception.

Après avoir été lu devant le peuple assemblé, ce recueil, qu'on a justemment appelé « le Palladium des libertés franques », fut enfermé dans un coffret de bois choisi et richement sculpté, puis déposé dans le Saint-Sépulcre.





TOMBEAU DE GODEFROY DE BOUILLON,

D'APRÈS UN DESSIN DE ZUALLART, FAIT EN 1586. Certifié exact par le Père TRIPHON et conforme à la description de Chateaubriant, qui visita la chapelle deux ans avant l'incendie de 1808, dans lequel furent détruits les tombeaux des rois de Jérusalem.

CHAPITRE XV. — Prise de la ville d'Arsur. Godefroy soumet plusieurs villes. Plusieurs émirs lui demandent la paix. Tancrède soumet la Palestine. Un émir arabe veut éprouver la force de Godefroy. Maladie de Godefroy. Sa mort. Son éloge. Le tombeau du premier roi de Jérusalem.

VERS le printemps de l'année 1100, Bohémond reprit le chemin de sa principauté d'Antioche et Baudouin retourna à Edesse. Les autres barons rejoignirent les seigneuries qu'ils avaient eues en partage, et Godefroy reprit sa vie de fatigues et de combats. Le demi-échec qu'il avait éprouvé devant Arsur lui tenait à cœur et il cherchait le moyen de triompher de cette cité rebelle, quand un Sarrasin lui en fournit l'occasion.

Lorsque le petit corps de troupes que le duc avait laissé en observation devant la ville se fut replié sur Jérusalem, ceux d'Arsur n'avaient pas tardé à sortir de l'enceinte de leurs murailles. Ce Sarrasin, qui voulait gagner la confiance de Godefroy, lui montra qu'il serait facile de les attaquer pendant qu'ils seraient aux champs. Godefroy envoya quarante cavaliers qui

s'embusquèrent non loin de Ramah, et qui leur tuèrent en effet dans une première journée plus de cinq cents hommes. Le roi de Babylone, à qui ceux d'Arsur demandèrent du secours, fit partir aussitôt trois cents cavaliers arabes et éthiopiens. Ce renfort ne leur servit guère, car Godefroy, ayant été averti et ayant pris ses précautions, fit cette fois embusquer dans le même endroit cent quarante de ses chevaliers. Les habitants s'étaient répandus dans la campagne, se croyant suffisamment protégés par les soldats du roi de Babylone. Une vingtaine de cavaliers chrétiens ayant paru, les Éthiopiens cherchent à les entourer ; mais alors le gros de la troupe quitte son embuscade, fond sur les cavaliers ennemis qui se dispersent, fait un affreux carnage de ceux d'Arsur, et les croisés rentrent à Jérusalem après avoir enlevé un grand nombre de chevaux et des troupeaux considérables.

Arsur, désespérant de pouvoir résister aux chrétiens, demanda la paix et renouvela au roi de Jérusalem l'engagement, auquel elle avait manqué, de lui payer tribut.

Plusieurs autres villes obéissaient encore au roi de Babylone, entre autres Ascalon, Césarée et Ptolémaïs. Godefroy s'apprêtait à les réduire, mais sa réputation autant que la terreur du nom chrétien devaient lui amener de nouvelles et moins sanglantes conquêtes. Les émirs des cités que nous venons de nommer furent envoyés à Godefroy par les Sarrasins. Ils lui apportaient le message suivant :

« Nous te supplions, Duc très glorieux, afin que, par ta volonté, les nôtres puissent sortir de nos murs pour leurs affaires, et marcher en paix et en sécurité. Accepte ces dix chevaux et ces trois mulets. Nous promettons de te payer chaque mois, à titre de tribut, cinq mille besants d'or. »

Pendant ce temps, l'héroïque Tancrède guerroyait sans relâche contre les émirs de Galilée. L'un d'eux, après s'être rendu, se révolta : et Tancrède, afin de l'obliger à une complète soumission, appela Godefroy à son secours. Le roi de Jérusalem ne se fit pas attendre. A la tête de douze cents hommes il ravagea le pays et mit tout à feu et à sang. L'émir qu'il venait combattre n'osa point se mesurer avec un pareil adversaire; et Godefroy rentra dans sa capitale chargé d'immenses richesses, tandis que Tancrède, à qui il avait laissé soixante chevaliers, retournait à Tibériade.

De Tibériade, Tancrède faisait journellement des incursions sur le territoire de Damas et des environs. Effrayés de ces courses répétées, les infidèles se décidèrent à demander la paix à leur terrible voisin ; et pour se le rendre favorable, ils accompagnèrent leurs propositions de présents en or, en argent et en étoffes de pourpre. Cela ne suffisait point à Tancrède dont le zèle et le courage n'étaient pas arrêtés par la prudence. Non content de la soumission qu'ils lui offraient, il voulut exiger d'eux davantage, et peu de jours après envoya à Dékak, sultan de Damas, six de ses chevaliers chargés de lui déclarer qu'il consentirait à entendre parler de paix seulement lorsqu'il lui aurait rendu sa ville et que lui-même se serait fait chrétien. Le sultan de Damas, outré d'une telle hardiesse et irrité par ces exigences, fit trancher la tête aux envoyés de Tancrède ; un seul réussit à échapper à la mort, mais au prix d'une apostasie.

Rien ne peut rendre l'indignation de Tancrède lorsqu'il apprit l'outrage sanglant que venait de lui infliger Dékak. Voulant venger sur le champ la mort de ses chevaliers et en même temps l'insulte qui lui était faite, il eut peine à se contenir et à ne pas marcher immédiatement sur Damas. Il attendit néanmoins Godefroy, afin de rendre sa vengeance plus sûre et

plus éclatante, et tous deux, ayant réuni leurs forces, envahirent le territoire du cruel sultan. Celui-ci prit la fuite et les chrétiens poursuivirent leur route sans qu'aucune troupe osât leur disputer le passage. Ils tuèrent tout ce qu'ils rencontrèrent, parcoururent le pays pendant quinze jours, le ravagèrent et le ruinèrent de fond en comble, et ne se retirèrent que lorsqu'ils eurent laissé derrière eux un vaste désert.

C'est ainsi que, tantôt par la terreur de son nom et par les rudes leçons qu'il donnait aux infidèles, tantôt par la clémence et la justice, Godefroy parvint peu à peu à conquérir ou à soumettre son royaume. Le même homme qui savait prier, qui pratiquait l'humilité au point de s'oublier pour les autres, savait aussi étonner par la hardiesse de ses entreprises et la puissance de ses coups ; et les ennemis ne pouvaient se lasser d'admirer tant de force unie à tant de douceur.

Cette dernière expédition fut avantageuse à Godefroy de Bouillon qui, aidé de ses compagnons, ramena de nombreux troupeaux, une quantité de chevaux de prix et quelques riches prisonniers. Comme il s'en revenait, acclamé par les habitants des terres qu'il traversait et qui voyaient en lui leur plus ferme soutien, il reçut l'hommage de plusieurs émirs.

L'un d'eux, entre autres, « haut homme et puissant de la nation d'Arabie (1) », qui était fort brave et de grande réputation, désirait depuis longtemps voir et entretenir ces guerriers de France dont il avait si souvent entendu parler, et qui, venus d'Occident, avaient porté jusqu'en Orient la gloire du nom chrétien avec leurs armes victorieuses. Plus que tous les chefs des croisés, c'était Godefroy de Bouillon qu'il souhai-

1. Version française anonyme. Guillaume de Tyr.

tait rencontrer : il voulait savoir s'il y avait apparence de vérité dans tout ce que l'on racontait de sa prouesse et de sa force corporelle. Il fit si bien, que, par des gens qui s'entremirent, il obtint un sauf-conduit et put parvenir jusqu'au duc.

Il le salua en s'inclinant profondément, à la manière du pays, puis, après quelques paroles courtoises, il le pria fort humblement de frapper d'un coup d'épée un des chameaux qu'il lui amenait et dont il lui faisait présent ; « car, disait-il, ce serait pour lui grand honneur parmi ceux de sa nation, s'il pouvait redire un des exploits du fameux Godefroy de Bouillon et ajouter qu'il en avait été témoin. »

Le duc savait que cet émir était venu de loin pour le rencontrer; il se prêta donc à ce que le Sarrasin lui demandait. Il tira son épée, puis, s'approchant du chameau qui était de très grande taille, il le frappa à l'encolure, à l'endroit le plus large du cou. La lourde tête de l'animal fut détachée aussi nettement que si Godefroy « eût tranché le cou d'une oie [1] ».

Lorsque le Sarrasin eut vu cette preuve évidente d'une force extraordinaire, il s'étonna et demeura un moment stupéfait. Et, après avoir un peu réfléchi, il dit en son langage :

— « Je vois bien que le duc a une bonne épée, bien tranchante et bien affilée, mais je ne sais si, armé d'un autre glaive, il pourrait porter d'aussi grands coups. »

Le duc s'informa de ce qu'il disait; on le lui répéta. Il sourit alors, et, s'approchant de l'émir, il lui demanda de lui prêter son propre cimeterre. L'émir y consentit volontiers, et Godefroy abattit la tête d'un autre chameau plus facilement encore qu'il n'avait abattu celle du premier.

Le Turc émerveillé dit qu'il voyait bien maintenant

1. **Version française anonyme.**

que cette force prodigieuse venait du bras plus que de l'épée ; il avait à présent la preuve que tout ce qu'on disait en son pays du duc Godefroy n'était pas inventé à plaisir. Il donna à Godefroy de Bouillon de beaux joyaux et de magnifiques pierreries, et, après l'avoir honoré de son mieux, il prit congé et retourna vers les siens.

Godefroy continua sa route vers Jérusalem, au milieu de ses soldats chargés de butin et poussant devant eux d'innombrables troupeaux. En peu de temps il avait conquis les places qui appartenaient encore aux infidèles autour de Jérusalem. Maître de Tibériade, des environs de Nazareth et de la plus grande partie de la Galilée, il en donna le gouvernement à Tancrède. Il avait contraint les émirs de Ptolémaïs, d'Antipatride, d'Ascalon et de Césarée à lui payer tribut; d'autres princes arabes étaient venus d'eux-mêmes lui demander la paix.

Le duc songea alors à profiter du calme momentané qui régnait autour de lui, et à assurer par sa sagesse ce que son courage avait soumis. Il se rendit à Joppé que l'on a depuis appelée Jaffa, et en fit fortifier la ville et le port. Il comprenait de quelle importance devait être pour les croisés la possession de cette ville maritime et ne négligea rien pour la rendre imprenable. Vers le temps où il s'occupait de ces travaux, débarquèrent à Joppé quelques centaines de Vénitiens qui venaient, sous la conduite de leur doge et de leur évêque, se joindre aux guerriers chrétiens et leur offrir les vaisseaux qui les avaient amenés.

Unis à Tancrède, ces Vénitiens allèrent mettre le siège devant Caïphas, au pied du Mont-Carmel, et réussirent à s'en emparer. Dès le mois de juin, comme il se rendait à Joppé, Godefroy avait ressenti les premières atteintes de la maladie qui devait l'emporter.

Son état s'aggrava notablement pendant le siège de Caïphas, et, au milieu des plaintes des soldats, on le ramena en litière à Jérusalem.

On ne manqua pas d'attribuer au poison la maladie de Godefroy de Bouillon; outre qu'on ne pouvait s'imaginer qu'un chef aussi vaillant pût succomber à un mal ordinaire, la pensée vint naturellement aux croisés que les Sarrasins avaient voulu, par n'importe quel moyen, se défaire d'un ennemi aussi puissant et aussi redoutable. On dit même que, lorsque le duc revint de Galilée après avoir battu les Sarrasins et les avoir poursuivis jusque dans les montagnes du Liban, l'émir de Césarée vint au-devant de lui et lui présenta des fruits de la Palestine. Godefroy avait accepté une pomme de cèdre qu'il mangea. Il n'en fallut pas davantage, quand il tomba malade, pour qu'on en cherchât la cause là où peut-être elle n'était pas. Sans vouloir prendre au sérieux les récits des poètes italiens qui ont fait des Sarrasins des modèles d'honneur militaire et de chevalerie, il n'en est pas moins vrai que rien ne prouve queGodefroy de Bouillon ait été empoisonné.

C'est au commencement du mois de juillet que le duc fut ramené à Jérusalem. Les fatigues du voyage jointes à la chaleur de la saison avaient accablé le chef chrétien, si bien que lui-même se sentit perdu. « L'on fit venir tous les médecins de la terre, dit le traducteur anonyme de Guillaume de Tyr, et ils se mirent en peine autant qu'ils le purent ; » mais tous leurs soins furent impuissants. Rien ne manqua à Godefroy de Bouillon durant ses derniers instants, ni l'affection des siens, ni leur tendresse, ni leurs larmes. Tous s'informaient de lui, et ceux qui pouvaient l'approcher lui donnaient les preuves les plus touchantes de leurs regrets et de leur affliction. Quand,

au bout de quelques jours de souffrances, les extrémités du moribond se refroidirent, les uns cherchaient à réchauffer ses pieds sur leur poitrine; d'autres essayaient par leurs carésses et leurs baisers de rappeler le sang qui se retirait de ses mains.

Ce fut avec les sentiments de la plus vraie contrition et de la foi la plus vive que Godefroy reçut les derniers sacrements. Il fit sa confession suprême en versant d'abondantes larmes, et ne cessa, jusqu'au moment où la parole vint à lui manquer, de recommander aux compagnons de ses victoires l'union entre eux, l'amour de la religion et la gloire du royaume de Jérusalem. Il ordonna de rendre au patriarche la tour de David et la tour de Jérusalem, ainsi qu'il l'avait promis lorsqu'il était en pleine santé, le jour de Pâques, devant le clergé et en présence du peuple; et cela le tenait si fort au cœur qu'il le fit inscrire dans son testament. Et alors il partit de ce monde, et son âme, selon la pensée du vieux chroniqueur, « s'en alla en face de JÉSUS-CHRIST [1] ».

C'est ainsi que mourut, le 18 juillet de l'an 1100, Godefroy de Bouillon, duc de Lorraine et roi de Jérusalem, en la quarantième année de son âge et la première de son règne; c'est ainsi qu'entra dans la vie éternelle ce nouveau Machabée « qui avait accru la gloire de son peuple et qui, semblable à un géant, était devenu la terreur des ennemis et la protection de tout son camp. »

C'est le propre des héros vraiment dignes de ce nom d'être pleurés à la fois par les amis qu'ils ont menés à la victoire et par les ennemis qui ont éprouvé leur valeur et la force de leurs coups. Godefroy de Bouillon fut plaint de tous les chrétiens qui le révéraient comme leur roi et qui l'aimaient comme leur

1. Version française anonyme.

père, aussi bien que des Musulmans qui tant de fois avaient rendu hommage à sa justice et rendu grâce à sa clémence. Par son habileté dans la conduite de la guerre, autant que par son énergie et sa bravoure dans les combats, il surpassa tous les capitaines de son temps. S'il avait régné davantage, il eût pris place parmi les plus grands rois dont s'enorgueillisse la chrétienté. Chez Godefroy de Bouillon, toutes les vertus étaient réunies, vertus privées comme publiques, qualités civiles autant que guerrières, à un si haut point de perfection qu'un de ses contemporains a pu dire de lui « qu'il serait assez difficile d'en trouver un autre semblable à lui, duquel on pût dire fort véritablement la même chose, à moins que ce ne fût parmi les saints. »

Baudouin, prince d'Edesse, n'assista point à la mort de son frère. Il revint à Jérusalem le lendemain même de ce jour funeste, et apprit par le désespoir des habitants le malheur qui le frappait en même temps qu'il le faisait roi. Ce ne fut point sans difficultés qu'il put prendre possession de son trône; il triompha cependant des obstacles qui lui furent suscités. Aussi brave, mais moins humble que son frère, il témoigna le désir d'être couronné, et, cinq mois après la mort de son aîné, il fut sacré à Bethléem par le patriarche de Jérusalem, le 25 décembre, jour de Noël, de l'année 1100. Il céda à son cousin Baudouin du Bourg sa principauté d'Edesse, tandis que Tancrède allait prendre le gouvernement d'Antioche, pendant la captivité de son oncle Bohémond enlevé par les Turcs dans une embuscade; et il commença sans crainte un règne mêlé de revers et de succès qui dura dix-huit ans et ne devait se terminer que par sa mort.

Godefroy de Bouillon fut enseveli dans l'église du Saint-Sépulcre, aux pieds du tombeau du Christ. Il

était juste que la dépouille mortelle d'un si fidèle serviteur reposât auprès du lieu sacré de la sépulture de son divin Maître; il était juste que le conquérant veillât, par delà la mort même, sur sa précieuse conquête. Aujourd'hui il n'existe plus rien du monument érigé au libérateur de la Terre-Sainte. En 1808 l'incendie dévasta l'église du Saint-Sépulcre, bâtie sur le mont du Calvaire où Notre-Seigneur fut mis en croix. Les Grecs schismatiques obtinrent alors du sultan un firman qui les autorisait à relever le Saint-Sépulcre de ses ruines, et à célébrer leurs erreurs à côté des mystères du culte catholique. On dit même que, dans leur jalousie, ils avaient profité de l'incendie pour renverser la tombe de Godefroy de Bouillon. Toujours est-il que sur l'emplacement ils construisirent « une muraille qui en a fait disparaître jusqu'à la moindre trace. Ainsi, en rebâtissant le Saint-Sépulcre, ils y supplantèrent en partie les catholiques, et, en brisant la tombe du héros chrétien, ils détruisirent leur plus beau titre de possession [1]. »

Sur la pierre qui scellait le tombeau de Godefroy, on pouvait lire cette inscription :

HIC JACET INCLYTUS
DUX GODEFRIDUS DE BULION,
QUI TOTAM ISTAM TERRAM ACQUISIVIT CULTUI
CHRISTIANO; CUJUS ANIMA REGNET
CUM CHRISTO! AMEN.

Cette épitaphe a également disparu. Du duc de Lorraine il ne reste que les éperons de chevalier et l'épée de combat. Cette épée est très longue et extrêmement lourde; la poignée de fer garde encore quelques traces de dorure. Les Pères de la Terre-

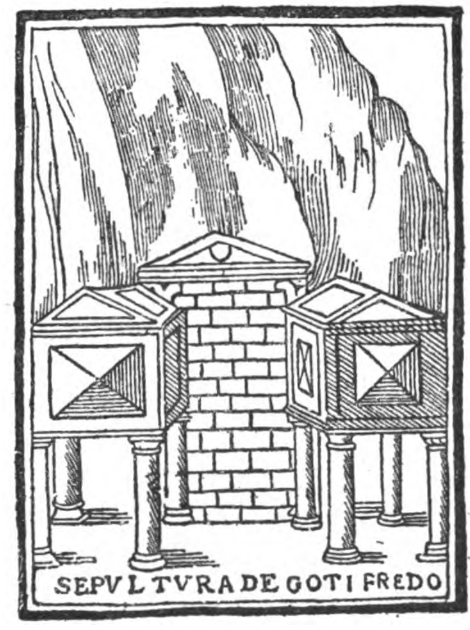
1. Nous empruntons ces détails à une lettre de l'abbé P. J. Claes, publiée par la *Revue de Bruxelles;* mars 1839.

Sainte la conservent comme un trésor. L'épée de Godefroy de Bouillon ! l'épée victorieuse de Dorylée, d'Antioche, de Jérusalem et d'Ascalon : arme de Dieu mise entre les mains d'un homme.

Et qui donc était plus digne de s'en servir que le duc de Lorraine? N'était-ce pas lui, le soir d'une victoire, comme ses compagnons vantaient les prodiges qu'il avait accomplis durant la journée, qui leur disait simplement :

— « Mes amis, si mes mains ont été fortes, c'est qu'elles étaient pures. »

Capella di Gotthifredo Buglioni,
al piede del Monte Caluario



Chapelle de Godefroy de Bouillon, d'après une gravure du XIIIe siècle.

ÉPILOGUE. — Engelrand de Saint-Pol. Anselme de Ribeumont. Ceux qui meurent pour le Christ ne meurent point. Conclusion.

UNE naïve légende rapporte qu'Anselme de Ribeumont, l'un des fidèles compagnons de Godefroy et l'un des plus renommés parmi les chefs croisés, étant au siège d'Arcas, rentra exténué dans sa tente, vers la fin du jour. Las d'avoir bien combattu, il allait s'endormir, quand il vit venir à lui son meilleur ami, le fils du comte de Saint-Pol, Engelrand, qui avait été tué peu auparavant dans un combat sous les murs de Marra.

Anselme de Ribeumont avait l'âme intrépide, et, plein de joie de la venue de son ami, il lui dit sans s'étonner :

— « Comment êtes-vous maintenant en vie, vous que j'ai vu mort devant Marra ?

— « C'est, lui répondit Engelrand, que ceux qui usent leur vie au service de JÉSUS-CHRIST ne meurent point.

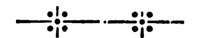
— « Mais d'où vient, reprit Anselme de Ribeumont, que je vous vois incomparablement plus beau que vous n'étiez naguère ?

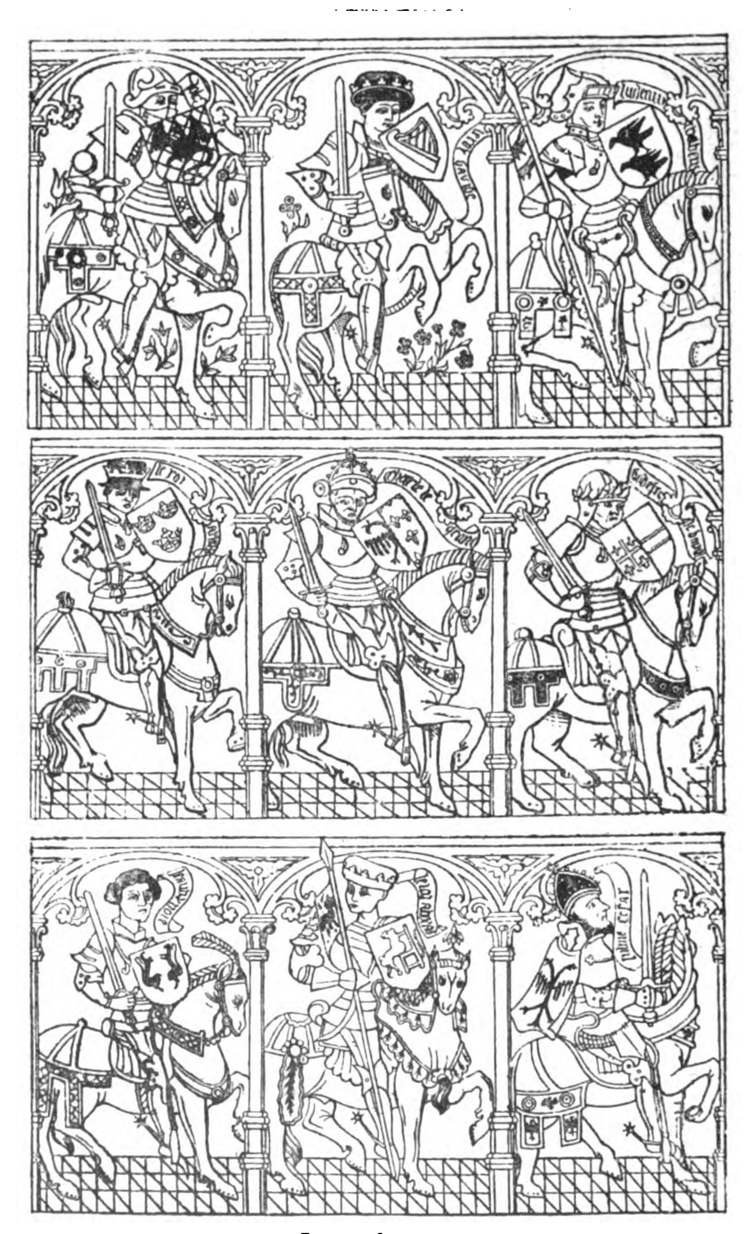
— « Voyez-vous cette belle maison dans le ciel ? » et il lui montrait un magnifique palais. « C'est de là que vient la beauté que vous admirez en moi. Demain, Anselme, vous prendrez possession d'un palais plus brillant que celui qui vous éblouit. » Et il disparut.

Le lendemain, Anselme de Ribeumont se confessa et communia ; puis les ennemis ayant fait une furieuse sortie, il courut au-devant d'eux, l'épée à la main. Une pierre lancée par une machine le frappa à la tête, et il tomba pour ne plus se relever.

Ici la vérité s'est faite légende. Selon le mot que la pieuse croyance d'un chroniqueur prête au jeune chevalier, ceux qui usent leur vie au service de Jésus-Christ ne meurent point. Ils auront un trône plus riche et plus affermi que celui des rois de la terre, un palais plus merveilleux que les palais des rois. Godefroy de Bouillon ne voulut pas ceindre la couronne d'or là où le Sauveur du monde n'a porté qu'une couronne d'épines. Sa foi, son humilité, sa piété, son courage lui ont valu un diadème plus glorieux que celui qu'avaient pu conquérir ses victoires. Son sang, il l'a généreusement versé sur le sol sacré que le Fils de Dieu, pour nous racheter, avait arrosé de son divin sang. Son épée, il l'a consacrée à la défense de cette terre sanctifiée par le plus grand des martyres.

Quand des hommes illustrent ainsi l'humanité par leur dévouement à la plus sainte des causes, leur nom ne doit pas périr. Qu'importent les honneurs que nous rendons à leur mémoire auprès de la récompense éternelle qu'ils ont ambitionnée ? En publiant leurs actions, en redisant leurs exploits, c'est nous que nous honorons. Chrétiens, il semble que nous participions de l'héroïsme d'un prince chrétien. Heureux, si nous pouvions, dans la sphère où la Providence nous a placés, combattre pour le Christ comme Godefroy de Bouillon a combattu pour lui, l'aimer comme Godefroy l'aimait ; et, ainsi que Godefroy, armé de sa vaillante épée, le défendait contre les insultes des Sarrasins, puissions-nous, avec les armes qui sont en notre pouvoir, la parole, l'exemple ou le sacrifice, défendre Jésus-Christ contre les outrages dont ses créatures indignes osent l'abreuver, aujourd'hui plus que jamais.





Les neuf preux.

NOTICE LITTÉRAIRE sur la Jérusalem délivrée et le personnage de Godefroy de Bouillon.

LE plus beau monument qui ait été élevé à Godefroy de Bouillon est, sans contredit, le magnifique poème du Tasse, la *Jérusalem délivrée*. Sans nous arrêter à un examen détaillé de ce chef-d'œuvre littéraire, nous voulons du moins parcourir avec nos lecteurs cette épopée chrétienne et leur montrer comment son illustre auteur a représenté notre héros.

Il est juste de faire remarquer que bien avant que le premier « pèlerinage » de Terre-Sainte eût inspiré au poète italien des accents immortels, Godefroy de Bouillon, qui en fut le conseil accepté avant d'en être l'autorité reconnue, avait été, dans les chants guerriers, « nombré au nombre des preux ». Hommage rendu au soldat du Christ par des soldats peu soucieux de l'exactitude et des rapports historiques, mais dont l'admiration mettait sur le même rang David, Judas Machabée, Alexandre, César, Charlemagne, les plus pures gloires comme les plus retentissantes.

Le sujet des chants du Tasse, c'est la délivrance de Jérusalem et l'heureux succès de la croisade ; mais c'est aussi, ainsi que le poète l'indique dans ses premiers vers, le Capitaine qui fut le chef de l'expédition et le libérateur du tombeau du Christ. Le Tasse cependant ne tiendra pas ce qu'il annonce ; la *Jérusalem* ne publiera pas la gloire du seul Godefroy ; d'autres chefs, comme Tancrède et Renaud, partageront souvent avec lui l'intérêt de l'ouvrage, quelquefois même le retiendront tout entier.

Ce défaut d'unité peut être facilement expliqué par le caractère que le Tasse a donné à Godefroy de Bouillon, d'accord en cela avec la vérité historique.

L'épithète qu'il emploie généralement en parlant de lui est le mot « pieux ». Le duc de Lorraine nous est toujours représenté comme profondément religieux, comme inaccessible à toutes les passions qui agitent le cœur des autres hommes, et même des plus intrépides guerriers. Un semblable caractère, aussi près de la perfection, se prêtait mal aux épisodes ; et l'imagination du Tasse, pour se donner libre cours, a dû se contenter de personnages moins impeccables. Peut-être faut-il que nous le regrettions, et sans doute la *Jérusalem délivrée* eût été plus sublime, si le poète, animé d'une divine inspiration, eût pu résister au désir de peindre la passion sous les couleurs les plus brillantes et les plus variées.

« Le Tasse a su habilement circonscrire son sujet. En ne choisissant parmi tous les événements de la première croisade que le siège même de Jérusalem, il a volontairement appauvri pour lui le trésor de l'histoire; mais c'est qu'il était sûr d'y trouver un riche supplément dans la fécondité de sa propre imagination. Quelques escarmouches, et à la fin un assaut décisif, voilà à peu près tout ce que lui fournissaient, dans la réalité, les quarante jours du siège. Il n'y avait pas là de quoi remplir la vaste carrière de l'épopée ; ces événements, quelque grandeur que pût leur apporter le génie poétique, étaient insuffisants pour une œuvre aussi étendue, ils l'étaient également pour l'intérêt. » Mais, entre la première journée où l'armée chrétienne paraît devant Jérusalem, et celle où s'achèvent les combats, le poète a donné place à toutes les scènes destinées à rompre l'uniformité des batailles, aux descriptions, aux épisodes, au merveilleux surtout ; c'est là en un mot qu'il devait amasser les obstacles dont le concours reculerait l'accomplissement de l'action épique.

Le Tasse paraît avoir regretté de n'avoir point parlé des brillants faits d'armes des croisés aux sièges d'An-

tioche et de Nicée, et de toute la gloire dont s'étaient couvertes les armes chrétiennes. Il voulut réparer cet oubli, et il écrivit la *Jérusalem conquise*, qui, comme on sait, est la *Jérusalem délivrée* refaite, « ou contrefaite, pour mieux dire ».

Dès le début de son poème, le Tasse nous montre Godefroy, au milieu des chefs chrétiens livrés à leurs penchants, animé d'un zèle ardent pour la sainte entreprise. Dieu a lu dans son cœur, et, par ses ordres, un ange annonce au duc de Lorraine que c'est lui qui doit rassembler ses compagnons dispersés. Godefroy se soumet ; ce n'est point l'ambition qui le guide ; il souhaitait n'être que l'égal de ses compagnons, mais il obéit aux décrets divins et deviendra le chef de la croisade.

Les discours qu'il tient aux soldats pour les exciter à prendre en main la cause même du ciel sont éloquents et inspirés par la foi la plus vive, par l'esprit religieux le plus pur. Il est plein de confiance et il essaie de la faire partager aux autres. Il adore la main qui les a conduits à travers tant de périls ; il dit combien la mort sera belle auprès du tombeau où Dieu a été enseveli, en même temps qu'il la fait désirer en la montrant comme un gage infaillible de salut.

Certes, il n'y a guère dans la *Jérusalem délivrée* que le caractère de Godefroy de Bouillon auquel le Tasse ait conservé jusqu'au bout les traits essentiels de la chevalerie telle qu'elle était au moyen âge, l'enthousiasme religieux et l'enthousiasme guerrier. Il a pensé doubler l'intérêt de son poème en peignant la chevalerie sous des couleurs qu'elle n'avait point à l'époque des croisades, couleurs toutes affadies de galanterie et d'inventions romanesques.

Nous ne voulons pas dire que les croisés fussent tous des saints ; on a vu que nos chroniqueurs et nos historiens les plus authentiques ne leur ont point

ménagé le blâme; on a vu les soldats de la croix oublier leur mission et leurs serments, et se livrer à tous les vices qu'entraîne la guerre, à l'avarice, à la débauche, à l'ambition, à la colère, à la vengeance. Qu'on se souvienne du massacre des habitants de Jérusalem tel que nous le trouvons rapporté dans Robert le Moine et Guillaume de Tyr, et l'on avouera que nous ne voulons point en faire des modèles de toutes les vertus. Mais de là à représenter les croisés comme des habitués des cours d'amour (1), mais de là à leur faire tenir des propos tout pleins d'esprit et de *concetti*, il y a un abîme. Lorsque vivait le Tasse, les temps héroïques de la chevalerie étaient morts depuis longtemps, et ce n'étaient point les tournois et les joutes, en honneur chez les grands de France et d'Italie, qui pouvaient les ressusciter.

Le Tasse n'a pas cependant négligé complètement la vérité historique, et certains des plus beaux passages de son poème ont évidemment été inspirés par la lecture des chroniqueurs. « L'empressement tumultueux des chrétiens, leur ardeur au premier moment où se découvre à leurs yeux la cité sainte, ne pouvaient être mieux rendus que par cette heureuse forme de répétition, qui dans chaque nouveau cri semble offrir un redoublement d'allégresse : »

Ecco apparir Gerusalem si vede,
Ecco additar Gerusalem si scorge,
Ecco da mille voci unicamente
Gerusalemme salutar si sente (2).

1. Les *cours d'amour*, qui datent du XII[e] siècle, étaient originairement des aréopages féminins, au jugement desquels les trouvères soumettaient leurs chants et leurs tensons. Bientôt les nobles dames qui y siégeaient ne se contentèrent plus de ce rôle plutôt littéraire ; elles prétendirent réglementer par des ordonnances toutes les questions relatives à la galanterie. Les chevaliers n'étaient admis à siéger dans ces tribunaux que comme témoins et experts ès choses de chevalerie.

2. Voici que l'on voit Jérusalem apparaître, voici que l'on se montre du doigt Jérusalem ; voici que l'on entend des milliers de voix saluer d'un même cri Jérusalem.

Cet admirable tableau de la sainte allégresse des croisés quand ils découvrent dans le lointain Jérusalem, et de la sainte affliction qui bientôt y succède, n'est point une fiction de l'imagination du Tasse ; les récits contemporains prouvent combien il s'est conformé en ce point à l'histoire. Nous pourrions pousser plus loin l'étude des rapprochements entre le poète et ses devanciers ; mais nous nous contenterons d'indiquer comme un des plus beaux fragments de la Jérusalem délivrée la description que fait le Tasse des tourments des croisés. Robert le Moine, Albert d'Aix, Raymond d'Agiles, Guillaume de Tyr ont dit les tortures que la soif fit éprouver à l'armée chrétienne. Ayant l'idée première, et c'était assez pour une imagination comme la sienne, le Tasse a fait, « d'un accident assez vulgaire dans l'ordre habituel des choses, un morceau de poésie sublime, égal à tout ce qu'il y a de plus beau chez les anciens comme chez les modernes. »

Les premières octaves retracent cet effrayant phénomène d'un ciel tout de flammes, d'un soleil tout chargé de sanglantes vapeurs. Viennent ensuite les terribles effets du mal : la campagne desséchée, et ses herbes pâlissantes ; les sources taries ; la terre brûlée s'entr'ouvrant ; toute la nature en souffrance. La nuit, aussi affreuse que le jour, s'est embrasée du feu des comètes.

Neppier, misera terra, alla tua sete
Son dall' avara luna almen concesse
Sue rugiadose stille ; e l'erbe e fiori
Bramano indarno i lor vitali umori [1].

La plus belle partie de cette description est celle où nous voyons le mal s'appesantir non plus sur une

1. La lune n'accorde même pas à ta soif, ô misérable terre, les gouttes d'une avare rosée, et ton herbe et tes fleurs attendent en vain leur vivifiante fraîcheur. CH. XIII.

nature inanimée, mais sur des êtres humains, sur l'armée chrétienne. « La souffrance est ici tout autre, et par conséquent l'intérêt. Ce sont ces nuits inquiètes que le sommeil n'abrège point; cette soif accablante qui n'a, pour se tromper, que des sources desséchées ou empoisonnées; c'est la douleur réelle accrue encore par l'imagination d'un malheureux qui, dans ses angoisses, se forge l'idée d'un frais ombrage et d'une eau limpide fuyant à travers le gazon. »

Le chant XVIII est un de ceux dans lesquels le Tasse a le plus fidèlement suivi nos vieilles chroniques. Bien des détails racontés par les historiens sont reproduits dans la *Jérusalem délivrée*, avec des changements insignifiants. Guillaume de Tyr rapporte que Gaston de Béarn fit fabriquer sous sa direction les machines qui contribuèrent puissamment à la prise de la ville. Le Tasse attribue cet ouvrage à un Gênois. Étant italien, il est tout simple qu'il tienne à revendiquer pour un italien un pareil honneur; d'autant plus que nous savons par les contemporains que nombre d'ingénieurs étaient venus sur la flotte des Gênois arrivée pendant le siège à Joppé. La description des tours, leur emplacement, le changement de disposition des machines, tout est exact dans le poème.

L'épisode de la colombe qui tombe au pouvoir des chrétiens et leur permet, par les lettres qu'elle porte, d'apprendre ce que les ennemis trament contre eux, a fourni au Tasse un charmant passage en même temps qu'il lui a donné l'occasion d'un dénouement des plus habiles.

On se souvient que, d'après les chroniqueurs, deux magiciennes, au fort du siège, parurent sur les murs de Jérusalem, conjurant les éléments et les puissances de l'enfer. Le Tasse s'est emparé de cette circonstance fort heureusement pour l'intérêt de son récit. Enfin, de toutes les fictions dont se compose le mer-

veilleux de la *Jérusalem*, la plus belle est encore empruntée à nos chroniqueurs : l'apparition de saint Michel à Godefroy de Bouillon. L'ange annonce au héros que le pontife Adhémar, mort devant Antioche, vient bénir les assaillants, que les guerriers qui ont péri dans les batailles précédentes vont reprendre leurs rangs, que les milices du ciel s'apprêtent à combattre avec les soldats de JÉSUS-CHRIST.

Pourquoi faut-il que le Tasse n'ait point su éviter tout ce qui pouvait donner à une fiction toute chrétienne le moindre trait de ressemblance avec une fiction de l'antiquité profane? Pourquoi, au milieu d'un semblable morceau, avoir obéi à la fâcheuse inspiration de traduire littéralement quelques vers de l'Énéide?

Nous avons vu comment le poète avait profité des faits.

Il est certain aussi que les héros du Tasse ont été donnés à la poésie par l'histoire elle-même, et qu'ils vivent dans les vieilles chroniques avec les traits sous lesquels ils ont paru dans l'épopée. Godefroy est le même chez Guillaume de Tyr que dans les vers de la *Jérusalem ;* Tancrède inconnu dans Raoul de Caen, et immortalisé par le Tasse, est aussi grand dans l'un que dans l'autre ; Soliman est encore un personnage tout à fait historique, et le Tasse lui attribue le caractère que les contemporains donnent au sultan de Nicée « génie fécond en ressources, inébranlable dans les revers ». Seulement, ce que nous avons déjà remarqué, ce sur quoi nous insisterons encore, c'est que le Tasse s'est efforcé de jeter sur tous ces personnages, excepté sur celui de Godefroy, un vernis de galanterie chevaleresque qui ne convenait guère qu'à des temps postérieurs de quatre siècles à la première croisade.

Sans que nous ayons ici le loisir de relever tous les faits ou les discours qui sont véritablement de l'inven-

tion du Tasse, nous devons cependant signaler la réponse de Godefroy au comte de Toulouse qui lui reproche de s'armer en simple fantassin. « L'esprit des croisades est là tout entier, on y retrouve les mœurs de ce temps où les chefs eux-mêmes, chevaliers du Christ comme leurs soldats, se confondaient avec eux au milieu de la mêlée, et ne se faisaient reconnaître que par les terribles coups qu'ils portaient. » (Chant XI.)

Chaque fois que Godefroy prend la parole, c'est pour ainsi dire la sagesse elle-même qui parle. Quand les chrétiens se révoltent, la seule présence de Godefroy ramène parmi eux la paix et l'obéissance ; son éloquence pleine de tranquillité et de grandeur suffit à apaiser jusqu'aux murmures de la rébellion. Dans les circonstances les plus difficiles, c'est en Dieu qu'il cherche sa force, et non dans cette autorité suprême dont il est investi. Il prie, et sa prière est écoutée. La protection de celui pour qui il combat éclate en sa faveur, digne récompense de sa piété, caractère nouveau de grandeur qui empêche la majesté souveraine qui réside en lui d'être effacée par la suprenante valeur de Renaud ou l'héroïsme de Tancrède. Ses compagnons ne l'ignorent pas et invoquent son appui, persuadés, grâce à la protection céleste qui le couvre, que la victoire avec lui doit être certaine. Un signe visible de l'amitié de Dieu pour le héros, une auréole lumineuse qui entoure son front, voilà qui le distingue d'ailleurs aux yeux de la foule, comme si le plus éblouissant des archanges avait sur lui étendu ses ailes.

Jusqu'à la fin du poème, Godefroy demeure le même : pieux, noble, sévère, aussi ferme que juste, aussi éloigné de la dureté que de la faiblesse, pardonnant à l'ennemi désarmé et reprochant amèrement aux siens leur avidité pour le pillage et les barbaries qui déshonorent leur victoire. Il a, à la fois, toute la dignité du

chef et du prince guerrier, et toute l'humanité du chrétien. Et enfin, lorsque Jérusalem sera prise, lorsque les croisés s'élanceront, ivres de carnage, à travers les rues, Godefroy ira respectueusement s'agenouiller devant le tombeau de JÉSUS-CHRIST. C'est sur cette scène d'humilité et de sincère dévotion que se termine le poème du Tasse.

En résumé, l'on voit que l'auteur de la *Jérusalem délivrée* est resté dans la tradition historique en ce qui concerne le personnage de Godefroy de Bouillon. Si le Tasse n'a pas uniquement célébré notre héros, du moins est-ce, de tous ceux qu'il a chantés, le seul qu'il n'ait point travesti ni amoindri, le seul qu'il ait toujours représenté comme le plus sage, le plus pieux et le plus digne [1].

1. Nous nous sommes servi, pour cette notice littéraire, des commentaires excellents que M.Aug. Trognon a publiés sur la *Jérusalem délivrée*.



Le Bienheureux Urbain II ([1]).

I.

LE X[e] siècle avait laissé le monde à l'agonie, avec des terres en friche, des églises en ruine, des âmes désespérées à l'approche imaginaire du dernier jour. Ce fut le mérite de l'âge suivant de semer, de planter, de bâtir, de peupler le monde raffermi de temples magnifiques. Surpris de se trouver encore debout, il secoua la poussière de ses vieux édifices pour se faire comme une robe neuve, avec ses blanches églises toutes parées des fleurs naissantes de l'art roman. Mais qu'était-ce que cette restauration matérielle auprès de la régénération, mille fois plus nécessaire encore, des principes chrétiens, des lois de l'Église et des fondements mêmes de la famille et de la société? La chrétienté était aux abois. L'Orient, mal défendu par les Grecs schismatiques, était devenu presque tout entier la proie de Mahomet. Dans l'Occident tout semblait à l'abandon. Les petits et les faibles étaient sans ressource et sans protection contre la tyrannie des seigneurs ; les seigneurs, toujours en guerre les uns contre les autres, déchiraient la terre pour la partager ; la monarchie française, remise au berceau pour la troisième fois, était encore sans prestige, mais non pas sans reproche ; l'Angleterre se débattait contre les Normands qui venaient d'en faire la conquête avec plus d'astuce encore que de courage ; l'Italie, envahie par les armées de l'Allemagne, était pillée comme au temps d'Attila et de Genséric ; et les indignes successeurs de Charlemagne, au lieu de protéger les papes, tantôt venaient à Rome pour les opprimer, tantôt les faisaient nommer dans les diètes, traitant l'Église comme un fief mouvant de leur caprice et réduisant le vicaire de JÉSUS-CHRIST à la domesticité d'un chapelain. Mais la servitude des âmes était plus

1. Extrait du panégyrique du B. Urbain II, prononcé dans la cathédrale de Reims, le 27 juillet 1882, par Mgr Besson évêque de Nîmes.

affreuse encore.... La crosse et la mitre semblaient mises aux enchères, et grâce à ce commerce odieux, nombre d'évêques, devenus semblables aux princes, n'avaient plus pour les désordres des cours que des complaisances silencieuses ou de sacrilèges apologies. Partout, la liberté violée, la justice méconnue, l'Évangile déchiré et foulé aux pieds. Était-ce donc pour donner cet affreux spectacle que le monde avait dépassé le terme fatal et repris le cours de ses destinées?

Non, Dieu, dans sa miséricorde, s'est suscité trois vicaires selon son cœur, qui, dans moins de cinquante ans, vont briser toutes les chaînes, restaurer tous les droits, et remettre au Christ la terre qui semblait sortir de ses divines mains. Saint Grégoire VII commence l'entreprise, en marque le caractère et en trace l'immortel programme à ses successeurs. Urbain II la reprend, la continue, l'étend d'Occident en Orient, et meurt après l'avoir popularisée à force de voyages, d'éloquence et de vertus. C'est Calixte II qui l'achève par le concordat de Worms, modèle de tous les concordats à venir parce qu'il sépare nettement ce qui appartient à Dieu de ce qui appartient à César, et qu'il unit, en les distinguant, les deux puissances dont l'accord est nécessaire au salut de la société. De ces trois grands Pontifes, l'un sort de l'Italie et les deux autres de la France. Dieu voulait ainsi faire servir à ses desseins les qualités si diverses qui caractérisent ces deux nations. Il choisit le premier dans la boutique d'un charpentier, les deux autres parmi les princes de la terre. Ainsi toutes les traditions sont employées à la restauration sociale; mais c'est le fils de l'ouvrier qui l'inaugure; c'est dans la maison de Châtillon que Dieu choisit le continuateur de Grégoire VII; c'est la maison de Bourgogne qui fournit l'heureux pacificateur du sacerdoce et de l'empire. Calixte II a signalé le premier, par des monuments, la sainteté de Grégoire et d'Urbain. Calixte aussi a été appelé le Bienheureux; Calixte aura son culte à son tour, laissez-moi exprimer cette espérance; et les trois plus grands papes du moyen âge seront associés,

dans les prières de la chrétienté, par le souvenir commun de leurs vertus, de leurs périls et de leur gloire....................

Odon de Châtillon ne sortit de la maison paternelle que pour entrer au chapitre de Reims. Citer cette grande école, c'est assez la louer. La renommée s'en était soutenue pendant toute la durée de l'âge de fer, malgré la décadence des lettres et la ruine des mœurs. Hincmar en avait fait, comme la devancière de toutes les grandes universités du moyen âge, et le vénérable Hériman y attirait encore, dans la seconde moitié du XI[e] siècle, l'élite de la jeunesse européenne. Mais un jeune homme parti de Cologne pour recueillir la doctrine de Reims, mit le comble à tant de gloire. Voici Bruno en qui ses contemporains saluent, les uns un poète, les autres un orateur, tous un incomparable théologien. Le plus brillant des écoliers devient, aux applaudissements du monde lettré, l'illustre écolâtre de Reims. C'est le docteur des docteurs, le plus estimé qui soit alors dans toutes les Gaules. Odon de Châtillon compte parmi les disciples de Bruno et il paraît déjà l'espoir, l'ornement, l'édification de la cité et de toute la Champagne. Sa jeunesse ne l'avait pas empêché de s'asseoir parmi les membres du chapitre de Reims. Il en était comme la fleur par son âge, par sa noblesse et par sa vertu. Le Chapitre l'élève à la plus haute dignité, mais le titre d'archidiacre n'est à ses yeux qu'une obligation plus étroite et plus sainte de pratiquer la perfection. Pendant qu'on accumule sur sa tête les honneurs de l'Église, il ne songe qu'à quitter le siècle suivant en cela, comme en tout le reste, le maître dont il a écouté et retenu les éloquentes leçons. Bruno est sorti de Reims pour s'enfermer dans le désert de la grande Chartreuse; Odon de Châtillon se fait moine à son tour et se retire à Cluny.

Je viens de prononcer le nom de la plus belle école de sainteté, de science et d'honneur chrétien qui existât alors dans tout l'univers. Tous les abbés de Cluny, les Bernon, les Odillon, les Hugues étaient des saints, et l'héritage de leurs

vertus s'acroissait chaque jour. L'Europe allait chercher dans ce cloître des évêques pour les grandes églises et des prieurs pour les grands monastères ; c'est là que se recrutait le collège des cardinaux et que se formaient les papes ; là que s'élaborait la réforme de l'ordre ecclésiastique, là qu'on apprenait à gouverner le monde. Mais qu'est-ce que l'art de gouverner le monde, sinon celui de se gouverner soi-même en s'oubliant pour Dieu et pour le prochain? Odon va faire cet apprentissage avec une application, un zèle, une persévérance qui, après l'avoir sanctifié lui-même, le rendront merveilleusement propre à la sanctification des autres. Le suffrage de la communauté l'appelle à la charge de prieur, et jamais charge ne parut plus convenable à son caractère et à ses habitudes, tant la prière lui était douce, agréable et familière. Il s'était flatté d'échapper aux regards des hommes aussi bien qu'aux sollicitudes du siècle, mais Dieu l'avait envoyé à Cluny dans un autre dessein. Il voulait, en le mettant à l'école d'où était sorti saint Grégoire VII, préparer en lui le successeur de ce grand pape et le rendre capable de continuer et de soutenir son immortel ouvrage. Grégoire savait, par la renommée, tout ce qu'il pouvait attendre du prieur de Cluny. Il l'appela auprès de lui, comme autrefois saint Léon IX l'avait tiré lui-même de ce monastère fameux pour l'associer au gouvernement de l'Église universelle. Persécuté par les princes, abandonné par les peuples, n'ayant pour lui que Dieu et son courage, il cherchait un cœur ami pour partager sa peine, un bras ferme et vaillant pour l'aider à porter le bois de son sacrifice. Venez, Odon, venez, Grégoire vous attend pour achever de gravir les pentes abruptes de son calvaire. Vous verrez comme le pape est fort dans sa faiblesse et comme il sauve le monde en mourant sur la croix.

Voici donc, après l'école de Reims et l'école de Cluny, une troisième école, plus haute encore que les deux autres, où se complétera l'éducation du serviteur prudent et fidèle à qui Dieu réserve le gouvernement de sa famille. Ce n'est plus

l'étude avec tout ce qu'elle a de séduisant pour un grand esprit; ce n'est plus la prière du cloître avec tout ce qu'un grand cœur y trouve de délices ; c'est la leçon vivante et pratique d'un magnanime exemple et d'un combat désespéré ; c'est la lutte, à ciel ouvert, par la parole, par les écrits, par l'action, contre toutes les puissances conjurées du monde et de l'enfer. « *Non veni pacem mittere, sed gladium* (1) » : Je ne suis pas venu apporter la paix, mais la guerre, a dit le divin Maître. Oui, la guerre, il faut bien l'entreprendre pour obliger le monde à rebrousser chemin, quand le monde descend vers l'abîme. La guerre avec les princes, qui trafiquent des dignités ecclésiastiques, qui ne connaissent plus les lois sacrées du mariage, et qui veulent enchaîner à leurs pieds l'Église, muette et complice de leurs crimes. La guerre avec les prêtres, parce que le sel de la terre s'est affadi, que les lampes de Jacob se sont éteintes, et que les pierres du sanctuaire se traînent indignement dans la boue des places publiques. La guerre en France, en Italie, en Angleterre, en Allemagne ; la guerre sans trève ni merci, jusqu'à la défaite apparente, jusqu'à l'exil, jusqu'à la mort et à la mort de la croix.

Grégoire VII n'a pas trop présumé de la fidélité et de la prudence du moine de Cluny. Il en fait son disciple, son conseiller, un autre lui-même. Les schismatiques et les impies commencent à l'insulter. C'est, disaient-ils, le valet de pied de Grégoire : *pedisequus !* Ah ! comme cette injure le distingue et l'honore ! Il suit le pape, en effet, il le suit partout, partout il est à la peine, rarement à l'honneur, toujours au devoir. Grégoire l'avait créé évêque d'Ostie et cardinal de la sainte Église. Mais qu'est-ce que la mitre, sinon le casque des batailles évangéliques ? Qu'est-ce que la pourpre, sinon l'image du sang qu'il faut répandre pour le service et le triomphe de la foi ? Odon va donc demeurer, sous ce casque béni et sous ce manteau empourpré du sang des martyrs,

1. Matth. x, 34.

l'athlète de la justice et de la vérité, que rien ne séduit, pas même les plus brillantes promesses, que rien n'ébranle, pas même les plus terribles menaces. L'empereur voulait le contraindre à introniser, dans le siège de Ravenne, Wibert, évêque excommunié, dont il méditait de faire un antipape. Il le guette, il le surprend sur la route d'Ostie, quand il se rendait au concile de Rome, il le tient une année en prison, essayant, tantôt de l'adoucir, tantôt de le forcer. Rien ne fléchira une si grande âme. Sorti de ses fers, Odon va reprendre sa place auprès du pape légitime. On l'arrête une seconde fois, on le presse de concourir à l'élection sacrilège de l'antipape. Mais pendant qu'il résiste avec le même courage, voici Robert Guiscard, à la tête de ses Normands : c'est le chevalier de la papauté aux abois, c'est l'ami de Grégoire VII. L'empereur s'enfuit, Wiber se cacha, Grégoire et Odon sont délivrés. Il est donné au pape de respirer un peu, après tant d'orages ; il est enfin donné à Odon de servir le pape, après tant d'épreuves qui devaient, ce semble, le séparer de lui.

Que fera Grégoire de cette trêve, si précieuse et si rare dans l'histoire de sa vie ? Si courte qu'elle soit, elle suffira pour éclairer le monde. Odon accepte la périlleuse mission d'aller au cœur de l'Allemagne dénoncer les périls de l'Église et reporter la guerre de JÉSUS-CHRIST jusque dans les cours des schismatiques. Il sépare de la communion des fidèles les princes qui la désolent ; il élève sur les sièges épiscopaux les plus menacés des prélats capables de résister à toutes les tentations; il convoque, il préside le concile de Quedlimbourg; il fait acclamer Grégoire VII dans une langue où jusque-là on ne savait que le combattre, l'injurier et le maudire ; il publie contre Wibert et ses partisans les anathèmes du Saint-Siège. Puissances ennemies de l'Église, où sont vos épées, vos chars, vos armées, vos courtisans pour chasser ou contredire ce valet de Grégoire VII ? Le légat est sans armes, mais sa parole éclate comme la foudre, et la foudre qui tombe de ses lèvres est descendue du ciel. Ah ! malheur dans tous les

siècles, malheur aux têtes que l'anathème touche sans les courber ! La foudre incomprise remonte toujours vers le Dieu qui l'envoie; Dieu appelle alors les fléaux pour la porter, Dieu la remet aux mains de la mort pour frapper et punir.

Après cette glorieuse mission, quel sera le repos de l'évêque d'Ostie? Quelques jours passés à Cluny, au milieu des exercices du cloître, à dédier des autels, à vénérer les reliques des saints dans des solennités magnifiques, à édifier ses frères par le spectacle de ses vertus et les entretiens de sa piété. Mais une affreuse nouvelle l'arrache à cette paix délicieuse. Saint Grégoire a cessé de vivre. Il est mort à Salerne, il est mort en exil, « parce qu'il a aimé la justice et haï l'iniquité ». « Non, s'écrie le clerc qui l'assiste, non, vous ne mourez pas en exil, car toute la terre est au Seigneur dont vous êtes le vicaire ». Et l'histoire, complétant cette rectification, ajoutera : Non, Saint-Père, vous ne mourez pas, parce que vous avez choisi vos successeurs en qui vous revivrez tout entier. Grégoire VII, banni de Rome, méconnu par ses sujets, poursuivi par les armes de l'empereur, est plus puissant qu'Alexandre, qui n'osa pas faire de testament, ni nommer son héritier, de peur d'être dédit par ses généraux. Il a nommé Didier pour le remplacer ; Didier est élu sous le nom de Victor III, mais Dieu ne fait que le montrer à la terre, et, deux ans après le Saint-Siège est encore vacant. Quelle épreuve inattendue ! L'Italie se trouble, le reste de la chrétienté s'épouvante. Voici donc le jour du triomphe et pour l'empereur et pour l'antipape. Henri ne dissimule plus sa joie, ni Wibert son espérance; il faut que les prélats fidèles aillent se réfugier à Terracine pour que rien ne vienne mettre en doute la liberté de leurs suffrages. Rassurons-nous, la délibération ne sera pas longue. Grégoire VII, à son lit de mort, avait signalé Odon au choix du Sacré Collège. Victor a parlé comme Grégoire VII; le ciel se déclare, et les vivants ne font que ratifier la volonté des morts. Odon est élu pape ; ce n'est plus Odon, c'est Urbain II, c'est le père commun de toute la chrétienté : voilà le serviteur

prudent et fidèle que le Seigneur a établi sur toute sa famille; tout l'univers le reconnaît à sa fidélité et à sa prudence : *Fidelis servus et prudens quem constituit Dominus super familiam suam.*

Mais Urbain ne se console pas de son élévation. Il écrit à saint Hugues : « J'étais le plus indigne et c'est moi qu'on proclame. Je repoussai un tel honneur, je refusai absolument, je déclarai que mes épaules étaient trop faibles pour porter le poids du gouvernement apostolique. » Malgré ses larmes et ses protestations, il faut se rendre, puisque Dieu a parlé par la bouche de Grégoire VII, de Victor III, du Sacré Collège, de l'univers tout entier. La chrétienté l'acclame; écoutez par quels accents et par quels transports : « Odon, disent les chroniqueurs, est la gloire de Reims et de Cluny, c'est le bras droit de Grégoire VII. Jeune encore, d'une taille majestueuse, il tempère par une charmante modestie la dignité naturelle de sa personne. Sa piété est ardente, sa sagesse profonde, son courage au-dessus de tout éloge, et le charme de son éloquence irrésistible. Voilà le nouveau David que Dieu a suscité contre les Philistins de son siècle. »

Vous venez d'entendre les chroniqueurs et les poètes contemporains d'Urbain II. J'emprunte leur langue pour saluer, comme une autre Bethléem, Châtillon, le berceau de cet autre David, le Chapitre de Reims, le monastère de Cluny, la France enfin, autant d'écoles chères à sa mémoire, autant de patries de son âme où elle a été nourrie et formée dans ces sentiments généreux, magnanimes, éloquents qui allaient faire de lui un si grand pape.

Quelle affection il gardera au sol natal! Châtillon, Reims, la France demeureront des noms chers à son cœur, chers à sa bouche et à sa plume. L'honneur de cette Église lui plaira, ce semble plus que tout le reste. Il la confirmera dans tous ses privilèges, rappelant que c'est ici que le saint Chrême coule sur la tête des rois, que la France est venue des champs de Tolbiac au baptistère de Reims pour consolider sa victoire.

Il sait que la nation baptisée sous ses voûtes est par excellence la nation chrétienne, la fille aînée de l'Église, le bras droit du Saint-Siège. Que n'étais-je là avec mes Francs! s'écriait Clovis, en entendant peindre le supplice de la croix. Urbain criera bientôt, mais sa voix plus forte que celle de Clovis, sera entendue, et les Francs iront délivrer le Calvaire..............

....

II.

URBI *et Orbi :* à la ville et au monde, voilà la devise des papes. A la ville et au monde leurs soins, leur dévoûment, leur amour, leurs bénédictions, Rome est la ville prédestinée de toute éternité à porter ce grand nom, unique dans l'histoire. Hier, aujourd'hui, demain, toujours, malgré la malice des temps et l'ingratitude des hommes, depuis le jour où saint Pierre, fit de Rome, qui allait devenir veuve du peuple-roi, la reine immortelle du monde chrétien, jusqu'au jour où le dernier des papes achèvera sa carrière terrestre sur la dernière motte du monde écroulé. Rome sera la ville mystérieuse où le pape pourra être captif, mais où il ne cessera de dire qu'il est roi, et où nous ne cesserons jamais de le croire. On pourra l'en bannir, mais il ne cessera jamais d'y rentrer. Il y connaîtra toutes les extrémités des choses humaines, mais son cœur y demeurera le même dans la bonne ou dans la mauvaise fortune, à la fois tendre et fort, comme il sied à l'amour d'un père et à l'autorité d'un souverain. On l'a vu au XIe siècle comme au premier, on le voit de nos jours comme dans les jours d'Urbain II, Rome n'appartient ni aux antipapes, ni aux Césars, ni aux révolutionnaires, ni aux sociétés secrètes, Rome est au Pape, Rome est à Dieu.

Il fut donné à Urbain de le faire voir au monde avec une fermeté qui n'eut d'égale que sa douceur. Il y mit tout ce que la patience a de plus magnanime, et tout ce que la persévérance a de plus héroïque. Écoutez et jugez comment les

papes deviennent saints en gouvernant la ville. La conduite d'Urbain II est le chef-d'œuvre de la sagesse apostolique.

Son premier mouvement est de se mettre en marche vers la cité sainte, non sans avoir imploré au Mont-Cassin l'intercession de saint Benoît, et à Bari celle de saint Nicolas. Les deux grands thaumaturges d'Orient et d'Occident le prennent sous leur protection et vont devenir comme les anges gardiens de son pontificat. On le dirait porté sous leurs ailes quand il s'avance vers Rome. L'antipape y règne entouré de ses hommes d'armes et l'ordre est donné de massacrer sans pitié le pape légitime. Mais la mort peut-elle effrayer le bon pasteur? Il rentre à Rome, il trouve un défenseur dans le patricien Pierre de Léon, un asile dans l'île du Tibre, une espérance indomptable dans la justice de sa cause. On l'outrage, et il se tait. On l'assiège, et il brave toutes les incursions. On veut l'affamer, la charité des dames romaines le nourrit, et de pauvres mendiantes partagent avec lui le pain qu'elles ont obtenu de la compassion publique. Ainsi vivait Urbain II captif dans la Ville Éternelle. Ainsi vivra Léon III dans la même captivité et la même détresse............................

Mais Pierre fut délivré par l'ange du Seigneur et sortit de son cachot. Ce fut aussi la consolation d'Urbain II. Henri, le Néron de son siècle, à force d'accabler les Saxons, avait fini par les retourner contre lui. Surpris, battu, fait prisonnier, il feint de se repentir, abjure le schisme et promet de reconnaître le pape légitime. A cette nouvelle, l'Italie tout entière se prononce pour Urbain. Wibert est chassé de Rome, le vrai pape est reconnu et le premier usage qu'il fait de sa liberté est d'assembler un concile pour remédier aux maux de l'Église.

Il reviendra cependant, ce loup ravisseur ; il se parjurera de nouveau, cet empereur coupable ; ils se retourneront encore deux fois contre leur seigneur et leur père, ces Romains, si inconstants dans leur amour, si prêts à se donner, à se reprendre, à se donner encore à tous les tyrans. Quelles

alternatives et quelles révolutions ! Henri, tantôt vainqueur et tantôt fugitif, tantôt accable l'Italie du poids de ses armées et de ses impôts, et tantôt recule au-delà des Alpes sous le poids des malédictions publiques. Rome est retombée aux mains de Wibert, et Urbain, obligé d'en sortir, ne voit plus que périls autour de lui. Mais Dieu lui reste et c'est assez. Il appelle à son secours le géant de la solitude et de la mortification, Bruno, son ancien maître, qui descend du sommet des Alpes pour le fortifier par ses conseils et qui n'y remonte que pour l'aider encore mieux par ses prières. Je vois à côté de Bruno une héroïne, vaillante comme Débora et fidèle comme Judith à la cause d'Israël. C'est Grégoire VII qui a formé la comtesse Mathilde à tirer l'épée pour la défense du Saint-Siège ; l'épée ne tombera pas de sa main avant qu'elle ait vengé et rétabli le successeur de Grégoire VII. D'un génie élevé et droit, d'une piété plus grande encore que sa valeur, elle relève dans l'Italie l'étendard des papes et de la liberté. Ne croyez pas que la défaite déconcerte la grande comtesse. « Le sort des armes est incertain, disait-elle. Vainqueurs hier, nous sommes vaincus aujourd'hui, il n'y a que le courage qui soit de tous les jours. » La fille de saint Pierre refuse la paix que lui offrait le tyran, sort de la place où il la tenait assiégée, le surprend à Canossa et le met en déroute. Canossa! souvenir terrible à ce César qui avait simulé la pénitence pour obtenir son pardon ! c'est sous les murs témoins d'une grande hypocrisie que Dieu lui inflige une défaite plus grande encore, en sorte que le même nom rappellera dans l'histoire comment les tyrans ont imploré les papes et comment Dieu s'est vengé sur les tyrans, après les longues injures faites à la conscience humaine et à la liberté de l'Église. Henri prend la fuite, l'antipape le suit, tout change de face et la bonne cause triomphe pour dix ans dans la Péninsule. En quelques mois toutes les villes de la Toscane rentrent dans l'obéissance de la grande comtesse. Les cités lombardes forment avec elle la confédération du patriotisme et de la liberté. Milan,

Crémone, Lodi, Plaisance envoient leurs soldats garder les passages des Alpes, et l'aigle éperdu de l'Allemagne, du haut de la forteresse où il est forcé de s'enfermer, n'ose plus jeter un regard fixe sur ces belles provinces dont il fait sa proie depuis plus de deux siècles, ni sur la Ville Éternelle d'où il s'était promis de dominer tout l'univers.

Qu'Urbain revienne maintenant à Saint-Jean-de-Latran pour y célébrer les fêtes de Noël. La paix est rétablie, et le vicaire de JÉSUS-CHRIST a bien le droit d'en jouir. Mais il sait ce qu'il y a dans Rome de sentiments divers et de passions cachées. Il a jugé cette multitude inerte et vénale qui acclame toutes les puissances. Il plaint ce peuple fidèle qui ne peut affirmer son dévouement à la papauté que par ses souffrances et ses prières ; combien il aime sa chère cité et qu'il la connaît bien ! Point de représailles, nul emploi de la force, mais une mansuétude constante envers ses ennemis. Il se souvient trop du passé pour ne pas craindre les retours de l'avenir. Toujours compatissant envers ce peuple mobile qui n'est plus le maître de ses destinées, il ne demande presque rien à leur obéissance, mais il tire parti de tout ce qu'il était permis d'en attendre. Heureux de rester tant que la liberté de son ministère sera sans entraves, prêt à partir pour mettre en sûreté les clefs apostoliques. Sa politique est toute de conciliation, de douceur et de paix. Il parle, et toute l'Église accueille avec une joie pleine d'admiration ses belles encycliques mêlées de tant d'émotion et de fermeté. La langue latine refleurit sur ses lèvres, et l'éloquence vient au secours de la justice pour concilier à la cause des papes l'admiration de l'univers entier. Est-ce Urbain II ou Léon XIII que je viens de peindre ? O Seigneur ! les épreuves de vos vicaires sont toujours les mêmes, mais votre esprit les anime toujours, votre main les soutient partout et votre Verbe illuminateur parle encore par leur bouche la langue de la vérité, de la justice et de l'honneur.

Ce n'est pas seulement à la ville, c'est au monde qu'Ur-

bain II va tenir ce langage. Il le tient aux prêtres, pour leur rendre la liberté en les ramenant à la discipline et à la sainteté de leur état ; aux rois, pour les affranchir de leurs passions honteuses ; aux peuples, pour leur donner la justice et la paix ; aux Grecs et aux Latins, pour les réunir dans la même foi ; à l'Occident et à l'Orient, pour leur faire accomplir, par un commun effort, la délivrance de la terrestre Jérusalem, et les mener à sa suite, victorieux d'eux-mêmes autant que des ennemis de la civilisation, jusqu'au seuil de la Jérusalem éternelle où l'hymne des saints accueillera son entrée : *Beatus ille servus.*

C'était le sacerdoce à affranchir pour y guérir les deux plaies affreuses de la simonie qui achetait les choses saintes et du mariage qui en était la souillure. Urbain dépose sans pitié ceux qui se sont introduits dans l'arche sainte à prix d'argent. Il excommunie sans exception les sacrilèges qui n'observent pas la loi sacrée du célibat. Ni la fortune, ni la naissance, ni la dignité ne peuvent retenir son bras. Il n'y a pas d'Église si reculée en Sicile, en France, en Allemagne, en Angleterre, qui échappe à son regard et à ses lois. Partout où l'investiture d'un évêque est douteuse, il examine la cause sans s'arrêter aux protecteurs qui la défendent. Si les menaces ne le retiennent jamais, la pénitence et les larmes le touchent toujours. Il frappe le simoniaque, le parjure ; mais il est propice aux faibles, il relève les humbles, il ouvre ses bras à tous ceux qui implorent sa paternité, et la vigueur apostolique de son langage est encore dépassée par l'ineffable facilité de son pardon. On a vu des saints, comme Ives de Chartres et Anselme de Cantorbéry, trembler pour leur élection, parce que les rois de France et d'Angleterre leur avaient ouvert les mains, comme par la force, pour y mettre le bâton pastoral. Ils le portent aux pieds d'Urbain plutôt que de s'en servir ; ils lui déclarent qu'ils ne veulent le tenir que de lui ; et désormais encouragés par sa bienveillance, animés par ses paroles, soutenus par son exemple, ils tiennent haut et ferme,

devant les rois, jusqu'à souffrir la spoliation, l'exil et la mort, cette crosse qui sera pour eux la verge de la discipline, de la consolation et de l'honneur : *Virga tua et baculus tuus ipsa me consolata sunt* (1).

Ce n'est pas seulement du haut du palais de Latran qu'il parle en pape et qu'il agit en père. Il a pris le bâton apostolique et il va tantôt d'Apulie en Toscane, tantôt de Toscane en France, restaurant le sacerdoce, relevant les autels profanés, dédiant les églises nouvelles que la piété publique se hâtait d'achever sur son passage pour qu'il en fît de ses mains pures la solennelle consécration. Le pape, dans ses voyages, ne fera pas plus grâce aux passions des princes qu'aux égarements des prêtres. Quel spectacle que celui des cours ! Les liens sacrés du mariage étaient brisés au moindre caprice par les rois et les empereurs, et les grands seigneurs ne suivaient que trop fidèlement ces coupables exemples. Que ne tentera pas Urbain pour convertir ces nouveaux Hérodes! Il exhorte, il supplie, il emploie tour à tour la raison et la foi, la prière et la menace. Mais les vices du siècle sont trop enracinés, c'est un torrent qui entraîne tout. Oh ! ce torrent n'entraînera pas plus Urbain II qu'il n'a entraîné Jean-Baptiste. *Non licet* (2), sécrie le pape, comme autrefois le précurseur. Il ne vous est pas permis de renvoyer votre épouse et de prendre une autre femme. Si l'on résiste aux sommations apostoliques, il prendra la foudre, il retranchera de l'Église, par une excommunication solennelle, ces princes qui la bravent. Raynaud de Capoue n'a rien obtenu ; Hugues du Mans n'aura pas plus de grâce ; Henri d'Allemagne, cent fois simoniaque et quatre fois adultère, sera quatre fois averti, condamné, frappé par le glaive du retranchement.

Le roi de France sera-t-il épargné ? Non, car il n'a pas épargné à ses peuples le scandale du divorce. Il se flatte en vain d'avoir trouvé des évêques faciles à séduire pour bénir

1. Psal. XXII, 4. — 2. Marc. VI, 18.

et couronner la nouvelle Hérodiade. Qu'est-ce que l'épiscopat séparé de Pierre qui est son chef et de Rome qui est son centre? Mais hâtons-nous de le dire, c'est un évêque, c'est saint Ives qui a poussé le premier un cri d'indignation et d'horreur. Urbain rappelle au devoir les prélats prévaricateurs, le roi à l'Évangile, tout le royaume au respect de l'anathème et de l'excommunication. *Non licet!* Point de divorce ni d'adultère. Que l'homme ne sépare pas ce que Dieu a uni. *Quod Deus conjunxit, homo non separet* (1)..............

Le mariage est resté un sacrement et le divorce un crime. Remettez tant que vous le voudrez, enfants des hommes, cette question à l'étude dans vos drames, dans vos romans, dans vos journaux, dans vos assemblées tumultueuses. L'Église ne fléchira pas plus devant la plume qu'elle n'a fléchi devant l'épée; ce n'est pas au théâtre qu'on enseigne l'Évangile; les législateurs de la terre n'ont, pour l'altérer à leur gré, ni qualité, ni compétence, ni juridiction; vous ne séparerez pas plus la France de l'Église que l'époux de sa légitime épouse; et quand on a vu, au XIe siècle comme au XVIe, les droit sacrés du mariage vengés par la papauté en dépit de la force des armes, de l'autorité des couronnes, des complaisances mêmes du sanctuaire, qu'avons-nous à craindre aujourd'hui des assemblées qui passent comme l'ombre, au déclin d'un siècle troublé qui ne bâtit que sur le sable et qui va s'ensevelir dans la nuit?

Non licet! Quel est l'évêque qui ne l'enseigne? Quel est le prêtre qui ne le répète? Le vicaire de JÉSUS-CHRIST ne trouve aujourd'hui du haut en bas de la sainte hiérarchie que des cœurs soumis et des lèvres dociles. Plus la société politique défaille, plus le christianisme s'enracine et s'affermit. Laissez les Babels s'embrouiller et se confondre en parlant la langue de la folie. Deux mots évangéliques affirmés par un pape suffisent pour rendre la raison au monde et lui conserver la foi. Jamais l'adultère, le divorce jamais: *Non licet!*

1. Matth. XIX, 6.

Mais quelque chère que soit la France à Urbain II, ses regards vont plus loin et c'est la catholicité tout entière qu'il embrasse dans sa sollicitude et dans son amour. Il a reçu les nations pour héritage, et il faut que toutes les nations rentrent dans l'unité. Le schisme qui a séparé les Grecs des Latins afflige son grand cœur. Il est allé jusqu'en Sicile pour conférer avec les ambassadeurs de l'empereur Alexis. Ce prince l'appelle à Constantinople, et c'est là qu'un concile devait décider l'union des deux races et des deux langues sous l'obéissance du Saint-Siège. Ce qu'il souhaite, un autre l'obtiendra. Ce qu'il ébauche, un autre le perfectionnera. Il avait réfuté l'erreur des Grecs au concile de Bari. Saint Anselme commente et développe son discours ; quand le concile de Lyon terminera cette grande question, Innocent IV, qui le préside, recueillera le fruit des travaux d'Urbain II.

Ce n'est pas assez. Avec les Grecs à gagner, il y a les Turcs à combattre. Au-delà de Constantinople, Jérusalem pleure et gémit dans les fers. Là, le joug de Mahomet est devenu insupportable. Les chrétiens y tremblent sous le glaive ou sous le bâton ; les pèlerins n'osent plus aborder les sanctuaires les plus vénérés, et il n'est pas rare que le Musulman y porte le trouble et la mort, brisant les vases sacrés, renversant les autels, accablant de coups les Pontifes et les traînant par les cheveux jusque dans les prisons d'où l'on ne sort qu'en se rachetant au poids de l'or. Exaltée par tant de crimes, l'ambition des infidèles ne connaît plus de bornes. Ils attaquent la Sicile, le royaume de Naples, Venise, qui est à peine défendue par les mers qui l'enveloppent, les côtes de l'Espagne et de la Provence, où leurs pirates passent comme l'éclair, frappent comme la foudre et laissent nos rivages comme souillés de leur écume et enveloppés d'une tempête qui porte la désolation et la mort.

Voilà ce que Pierre l'Ermite, revenu des lieux saints, raconte pour l'avoir vu et éprouvé ; voilà ce qu'Urbain II, répète, après Pierre l'Ermite, à Pise, à Lucques, à Florence, à

Bologne ; mais il faut que la France l'entende, car c'est la France qui se lèvera la première, c'est la France qui, la première, tirera l'épée pour délivrer le tombeau du Christ. C'est dans la langue des Francs qu'Urbain pousse le cri de la guerre sainte, et ce cri sorti de la bouche d'un pape fera le tour du monde ressuscité : *Dieu le veut ! Dieu le veut !*

Ce cri de foi, de salut et d'honneur, Urbain l'a jeté à l'univers du haut des montagnes de l'Auvergne, et la ville de Clermont, parmi tant de titres de gloire, n'en a point qui l'aient rendue aussi immortelle que le discours d'Urbain II. Les cent mille chrétiens qui l'ont entendu reçoivent de sa main, la croix, symbole de leur épreuve, la croix, gage de leur victoire. *Dieu le veut !* sa croix sera la bannière des braves ; sa Mère en sera le guide. Le pape, en l'appelant à son aide, trouve de nouveaux accents : « *Salve, sancta parens* », s'écrie-t-il, en commençant la messe des croisades devant la statue de Marie dans l'église de Notre-Dame du Port. Il y répète cette préface sublime dans laquelle, l'œil au ciel, les mains étendues, emporté par une inspiration céleste, il bénit, loua et prêcha le Seigneur par l'intercession de celle qui, en conservant la gloire de la virginité, donna au monde la lumière éternelle de JÉSUS-CHRIST. *Dieu le veut !* que sa Mère en soit bénie et honorée encore davantage. Par les ordres du pape, le samedi sera désormais le jour consacré à son culte ; l'*Angelus*, sonné trois fois le jour, avertira les chrétiens que les croisés sont en marche et qu'il faut implorer pour eux l'Étoile des mers ; enfin le *Salve Regina*, composé par le légat Adhémar de Monteil, au commencement de l'expédition, est pour l'Occident comme le chant du départ et pour l'Orient comme la trompette qui doit ouvrir, en moins de quatre ans, aux premiers croisés, les quatre grandes villes d'un monde si nouveau pour eux : Constantinople, Nicée, Antioche et Jérusalem !

Voilà sous quels auspices se forme et se recrute en France, en Italie, en Allemagne l'armée de la première croisade. Urbain passe un an à la prêcher. Ni les fleuves, ni les monta-

gnes ne peuvent arrêter ses pas, et la rapidité de sa marche tient du prodige. On le voit presque en même temps à Angers, à Poitiers, à Tours, à Bordeaux, à Carcassonne, à Montpellier, à Toulouse. Partout il répète : *Dieu le veut !* Partout il donne la croix ; partout il prêche la pénitence et la paix. La foule immense qui le suit palpite d'espérance au pied de son tribunal. Quelle variété de conditions ! quelle unanimité de sentiments ! Des chevaliers coupables de pillage et de meurtre qui demandent pardon, des serfs éplorés qui demandent justice, des prêtres et des moines jusque-là foulés aux pieds par les puissants du jour et à qui le pape restitue le patrimoine de leur église. Urbain écoute toutes les plaintes, fait droit à toutes les réclamations, réveille partout le sentiment oublié de la justice. C'est à Nîmes que se termine cette course glorieuse et qu'il achève en quelque sorte tous ses ouvrages. . . . . Nîmes a vu le dernier concile qu'Urbain ait tenu dans les Gaules. Le pape y venge tout l'ordre monastique des préjugés de la jalousie du siècle, vantant la perfection des moines, rappelant leurs services, citant les Grégoire, les Augustin, les Benoît comme les modèles du sacerdoce et les bienfaiteurs de l'humanité ; déclarant que c'est encourir l'excommunication et l'anathème que de toucher soit à la personne, soit aux biens de ceux qui ont tout quitté pour JÉSUS-CHRIST. Encore une leçon, ô mon siècle ! une leçon venue de bien loin, mais donnée de bien haut aux puissants qui abusent de leur pouvoir, et à qui Urbain II, citant les saintes Écritures, rappelle qu'ils seront puissamment torturés par la colère du Seigneur : *Potentes autem potenter tormenta patientur* (1).

Ainsi passait Urbain II prêchant la croisade, et la justice passait avec lui. La justice amena la paix. Ce n'est pas seulement cette *Paix de Dieu* promise et jurée dans les diètes, par les soins des évêques, aux moines, aux prêtres, aux femmes,

1. Sap. VI, 7.

à tous ceux qui sont faibles et qui ne peuvent se défendre l'épée à la main. Ce n'est pas seulement la *Trève de Dieu* qui interdit les combats dans les jours consacrés au Seigneur et qui fait de l'Avent et du Carême des jours où l'on ne peut porter les armes sous peine d'encourir les censures de l'Église et d'être rejeté de son sein. Cette trêve, toute courte qu'elle était, fut un bienfait immense. Urbain II la proclama, la renouvela, la fit jurer dès le commencement de son pontificat par tous les seigneurs auxquels il ouvrit les bras de sa paternité et dans les conciles presque sans nombre dont il présida les délibérations. Mais voici quelque chose de plus universel et de plus décisif. Il n'y aura plus désormais un jour pour respecter la vie et les biens d'autrui et un autre jour pour les attaquer encore. En prenant les armes contre l'Orient, l'Occident étonné va connaître les bienfaits d'une paix durable. Plus de brigandages, plus de rapines, plus de violences. Les grands chemins deviennent libres, la culture des terres refleurit, les autels se parent des dons des fidèles, la sécurité renaît partout, et cette grande tempête où l'Europe déchirée par les guerres intestines s'abîmait depuis la mort de Charlemagne, s'apaise, comme en un instant, à la voix d'Urbain II, du Nord au Midi. La croisade est la paix donnée à tout le monde, la trêve qui n'aura plus de lendemain. O miracle de régénération sociale et chrétienne ! Voilà, à n'en pas douter, l'œuvre de Dieu lui-même. *Dieu le veut ! Dieu le veut !*

Ainsi marchaient sous la croix les Bohémond et les Tancrède, les comtes de Toulouse et de Vermandois, Baudoin de Flandre et Godefroy de Bouillon. Ce n'est pas seulement une guerre qu'ils entreprennent, c'est un grand jubilé de pénitence et d'expiation. Ce n'est pas assez pour eux de vaincre les ennemis du Christ, c'est aux souffrances du Christ qu'ils veulent s'associer, c'est pour la rédemption de leurs âmes qu'ils restituent les biens usurpés, qu'ils font pénitence du sang versé dans les guerres injustes, qu'ils se résignent, s'ils ne peuvent conquérir la Jérusalem terrestre, à expirer sous

les coups du Sarrasin qui leur ouvrirait la porte du ciel. C'est pourquoi Godefroy de Bouillon, élu roi de Jérusalem, fait sous la cendre et le cilice le tour des murailles qu'il a enlevées par le glaive, refusant de prendre une couronne d'or dans la ville où JÉSUS-CHRIST est mort sous une couronne d'épines. C'est pourquoi de ces cent mille pèlerins qui partirent pour la croisade, les uns moururent les yeux au ciel et les bras en croix, poussant vers la Jérusalem céleste le dernier soupir de leur vaillance et de leur amour ; les autres ne rapportèrent guère en Europe que le souvenir de leurs épreuves, la gloire de leurs combats et les saintes reliques dont le trésor était mille fois plus précieux à leur cœur que les richesses de l'Orient vaincu et soumis par leurs bras. Ainsi la croix, élevée dans les mains d'Urbain II, a pacifié l'Europe, vaincu l'Asie et refoulé pour toujours au-delà des monts et des mers l'écume jusque-là envahissante de la barbarie musulmane. Jamais, depuis l'apparition du labarum et la victoire de Constantin, miracle n'avait été plus décisif et plus éclatant pour l'honneur de la France, la gloire de l'Église et le salut de l'univers entier. Glaive du Seigneur, quel coup vous venez de frapper ! O Croix sainte, quelle route vous venez d'ouvrir à la France, à l'Église, à la civilisation chrétienne : *Dieu le veut ! Dieu l'a voulu !*

Dieu le veut! et c'est presque toujours par la main de la France, qu'il lève, huit fois dans deux siècles, contre Mahomet, le glaive des croisades, armant après Godefroy, Philippe-Auguste, Louis VIII, Richard Cœur de Lion, saint Louis, tous les héros qui ont dans les veines quelques gouttes du sang français. Saint Louis se croisera deux fois ; il se fera admirer dans les fers, et bénir en Syrie comme en Égypte; il bâtira, pour recevoir quelques parcelles de la vraie croix, une chapelle qui demeure le chef-d'œuvre de l'art chrétien; il mourra devant Tunis sur une croix de cendre, et mettant le sceau de sa grandeur et de sa sainteté à toutes les croisades, il en fera l'immortel honneur de la valeur humaine et du nom

français. Urbain qui les inaugure est un pape français, saint Louis qui les termine est un roi de France. Ce pape et ce roi sont deux grands saints: *Dieu le veut! Dieu l'a voulu!*

Ah! qu'il nous soit permis de le dire pour notre consolation, quand cette croix de bois est devenue, dans notre France, pour quelques hommes ennuyés du christianisme, un objet de mépris et d'horreur, on veut la bannir et des écoles et des hospices et des prétoires, comme pour affirmer dans les écoles l'ignorance, dans les hospices le désespoir, dans les tribunaux l'injustice, partout la tyrannie et l'oppression. Mais il est trop tard pour l'enlever à la France, car la France l'a plantée en Orient, et fallût-il de nos regards attristés en rechercher l'image absente jusqu'à mille ans dans l'histoire et à mille lieues dans l'espace, nous la saluons, cette croix adorable, dans cette Jérusalem où la France l'a reportée le 15 juillet 1099 en délivrant le saint sépulcre. Nous la retrouvons dans tout cet Orient où elle symbolise l'honneur, la liberté, la paix, où elle rappelle notre chère patrie et où le titre glorieux de savant, de soldat, de chrétien sont exprimés d'un mot qui dit toute notre foi et toute notre histoire. Savant, soldat, chrétien, tout ce qu'il y a de loyal et de grand dans le monde, le nom de France suffit à le rendre. Là, tout chrétien est un Franc, c'est par la croix et la croix toute seule que la France règne encore en Orient.

Ce n'est donc pas seulement le XIe siècle, ce n'est pas seulement toute l'Europe qu'Urbain II a prêchée, civilisée, convertie. Mais il en a réglé l'avenir, et entraîné dans son magnifique élan les destinées de la France et du monde jusqu'à nos jours, disons mieux, jusqu'à la fin des siècles et de l'humanité. Tranquille à Rome, au milieu de l'univers pacifié par la guerre sainte, il suivait depuis quatre ans toutes les péripéties de la croisade, et ses lettres portaient aux chevaliers du Christ des encouragements, des prières, des reproches, selon qu'ils se montraient fidèles à leur drapeau ou qu'ils

payaient quelque tribut à la corruption du siècle et à la licence des camps. Il savait depuis un an Jérusalem assiégée, tantôt presque prise, tantôt résistant encore à la croix qui battait ses murailles. Il priait pour la victoire, cette victoire il l'avait obtenue, mais Rome et le pape l'ignoraient encore, quand Rome se réveille au bruit d'une affreuse nouvelle. Le pape est mort! Le pape de la croisade avait rendu son âme à Dieu le 29 juillet 1099, quatorze jours après que les croisés sont entrés dans Jérusalem. O surprise! O douleur! O deuil inconsolable mêlé à la plus belle victoire! Urbain II meurt à la fleur de l'âge! Urbain II est comme enseveli dans son triomphe! il était rentré dans Rome en proscrit, il y meurt en roi. Il faisait la félicité de la ville; il fut la gloire de l'Église. Les bénédictions de son règne ont porté bonheur à la ville et au monde, à l'Occident et à l'Orient! au siècle présent et aux siècles à venir! *Urbi et Orbi!*



Après ce superbe tableau de la mission du grand pape Urbain II, écoutons S. É. le cardinal Langénieux raconter en quelque sorte l'histoire posthume du saint Pontife et celle de son culte (1).

TELLE est la sainte et séduisante figure qui se révèle à quiconque étudie la vie et le siècle du Pape Urbain II.

Il n'est donc pas étonnant, que tous ceux qui ont su apprécier les services incomparables que rendit l'héroïque Pontife à la cause de la foi chrétienne et à la cause de la liberté des peuples européens, aient songé à le glorifier par un monument digne de lui.

Dès 1862, au Congrès de Malines, un vœu est émis, et aussitôt acclamé avec enthousiasme, pour qu'une statue

1. Extrait de la lettre pastorale de Mgr Langénieux, archevêque de Reims, en date du 21 août 1881, sur le culte rendu de temps immémorial au Pape Urbain II.

colossale soit érigée à Urbain II au pays de sa naissance, c'est-à-dire à Châtillon-sur-Marne. Ce premier appel à l'opinion rencontra partout un favorable accueil, et l'éminent Cardinal Gousset, qui occupait alors le siège de Reims, put espérer un moment voir réaliser ce projet.

Au pied de la colline où se dressait jadis le manoir des Châtillon, dont une ruine gigantesque atteste encore la grandeur, au milieu des champs cultivés, à quelques jets de pierre des bords de la Marne, on est surpris d'apercevoir une église déserte, entourée de quelques pauvres bâtiments. Cet édifice solitaire, du style roman le plus pur, est un contemporain d'Urbain II. C'est un reste vénérable de l'antique prieuré de Binson qui appartint au père du bienheureux Pape, où il mena lui-même la vie religieuse, dont il fut quelque temps prieur, et dont il disposa plus tard comme d'un héritage paternel. Cette église, si intéressante au double point de vue archéologique et historique, a traversé les siècles; elle est demeurée debout au milieu des révolutions, sans autre protection contre le marteau des démolisseurs que le respect des peuples pour la sainte mémoire d'Urbain II, dont elle perpétue le souvenir au milieu de son pays natal.

Quelque temps avant le Congrès de Malines, le propriétaire de cette église ([1]) en avait fait un généreux abandon au Cardinal Gousset, à la condition que les Archevêques de Reims la conserveraient à la postérité. Le Cardinal y fit faire immédiatement les réparations les plus urgentes pour sauver le monument compromis par les ravages des siècles. Mais l'attention publique s'étant trouvée absorbée par d'autres objets, le projet de statue, sans être abandonné, retomba pour quelques années dans une sorte d'oubli.

Cet oubli apparent fut un bonheur. Car de cette période d'incubation allait sortir une glorification beaucoup plus complète de notre grand Pape.

1. M. le comte de Verdonnet.

A peine arrivé au milieu de vous, instruit des projets de notre illustre Prédécesseur, désireux de continuer son œuvre et aussi de connaître dans tous ses détails la vie de Celui dont nous étions appelé à honorer la mémoire, nous n'avons pas tardé à entrevoir, autour de la tête d'Urbain II, une autre auréole que celle de la grandeur humaine; et en entrant pour la première fois dans la ville de Châtillon-sur-Marne, nous avons constaté, aux frémissements de la population, que sa mémoire y vivait, entourée des respects et des appellations que l'on n'accorde qu'aux Saints.

Dès ce moment l'horizon se développait, la question grandissait, et la statue projetée par le Congrès de Malines ne pouvait plus avoir de raison d'être, ni surtout de sérieux résultats, si elle ne glorifiait l'homme tout entier, le Français, le Pape et le Saint.

Pendant qu'un comité se formait à Reims pour l'érection du monument, et réunissait dans son sein, à côté des derniers descendants de la famille des Châtillon [1], l'élite des notabilités sociales, religieuses et savantes du pays rémois; tandis que l'Académie nationale de Reims et les Congrès catholiques du Puy, d'Angers, de Lille, émettaient des vœux pour la réalisation de ce projet, Nous entreprenions l'œuvre capitale de la reconnaissance et de la confirmation du culte; et dans l'espoir fondé que Rome rendrait une sentence favorable, nous commencions la complète restauration de l'église et du Prieuré de Binson.

Notre tâche principale était donc d'établir, par les monuments historiques, que, de temps immémorial l'Église a autorisé un culte religieux en l'honneur d'Urbain II et d'en obtenir la sanction et la reconnaissance explicite du Souverain Pontife.

Si cette tâche était laborieuse, elle nous réservait en retour de grandes joies ; car nos recherches ont été couronnées des

1. MM. le duc d'Uzès et le comte Louis de Rougé.

plus heureux succès, grâce au savoir et au dévouement d'un grand nombre de personnes de France et de l'étranger qui nous ont apporté leur fructueuse collaboration. Aussi le tribunal institué canoniquement et présidé par Nous a-t-il pu, dans les vingt-quatre séances qu'il a tenues, constater sur les pièces les plus authentiques recueillies dans les églises, les bibliothèques et les musées de France, de Belgique, de Suisse, d'Italie et d'Espagne, que, dans tout l'Occident, Urbain II n'a cessé d'être vénéré comme un bienheureux et un saint. Près de vingt martyrologes ou catalogues de saints, latins, français, italiens, espagnols, allemands, flamands, imprimés et manuscrits, et dont quelques-uns remontent à des dates fort anciennes, le placent au rang des saints ou des bienheureux, le 29 juillet, jour de sa mort. Un grand nombre d'images pieuses, tirées des recueils de vies de saints, des frontispices d'ouvrages liturgiques, des peintures murales et des statues conservées dans les églises et les monastères, surtout en Italie, le présentent à la vénération des fidèles avec tous les attributs caractéristiques de la sainteté reconnue et consacrée par l'Église. Le rocher où il posa le pied, lorsqu'il descendit de sa monture pour consacrer l'église de la Cava, est resté l'objet d'un culte religieux ; les fidèles en emportent dévotement la poussière comme un remède contre les maladies, et l'église élevée au-dessus de ce rocher en a pris le titre significatif de *Pietra Santa*. Son nom vénéré se donne aux petits enfants au baptême, et les religieux bénédictins le prennent avec bonheur au jour de leur profession.

Quant aux témoignages des chroniqueurs, des historiens et des hagiographes, ils sont innombrables, et, depuis le XIIe siècle jusqu'à nos jours, ils forment un concert de louanges qui va toujours croissant, et une chaîne ininterrompue qui proclament la sainteté de ce grand serviteur de Dieu.

Jusqu'au sein de l'Église de Rome, sous les yeux des Papes, son image vénérable est peinte dans l'abside de la chapelle des Pénitenciers de Saint-Jean-de-Latran, avec le titre de

Saint, le nimbe lumineux, et la main bénissante, semblable en tout à celles des saints canonisés réunis avec lui en un même groupe.

A tant de témoignages si concluants vinrent se joindre les plus chaudes adhésions et les plus puissantes sympathies.

Il ne Nous restait plus, après avoir rassemblé tous ces documents et prononcé notre sentence, qu'à attendre, avec une confiance qui grandissait chaque jour, la décision de la Sacrée Congrégation des Rites. Enfin, le 12 juillet dernier fut promulgué le décret portant, Confirmation du culte rendu, de temps immémorial, au Pape Urbain II appelé saint et bienheureux.

Nos vœux sont donc accomplis, et nous pouvons aujourd'hui, publiquement, sans craindre de contrevenir aux règles si sages de l'Église, invoquer notre grand compatriote sous ce titre : « Saint Urbain, priez pour nous ! »

Unissons nos prières pour remercier la divine Providence qui en glorifiant un si grand Pape français, consacre pour ainsi dire de nouveau les principes immortels qui vivifient et font fleurir les nations, à l'heure même où tout les esprits intelligents se demandent comment notre société pourra se sauver.

Car, honorer Urbain II d'un culte public, c'est payer un tribut d'hommages à celui qui fut, au XIe siècle, l'un des principaux agents de la civilisation européenne et chrétienne, au champion du droit contre la force, au martyr de la liberté contre le despotisme et l'oppression ;

C'est bénir l'héroïque Pontife qui ne craignit pas, pour conserver à la société le principe vital de l'indissolubilité du mariage, de lancer les foudres de l'Église contre des têtes couronnées et contre de puissants princes, contempteurs de la morale publique et violateurs du lien conjugal ;

C'est affirmer la supériorité du spiritualisme chrétien en la personne de celui qui, sorti du cloître, chercha à soulever les âmes au-dessus de la matière par l'expansion de la vie

monastique, et à opposer ainsi au sensualisme du monde un contrepoids nécessaire ;

C'est applaudir au profond politique qui arrêta les flots de l'invasion musulmane, et qui sauva l'Église, la foi chrétienne, la civilisation européenne et les nations encore au berceau ;

C'est acclamer l'homme de génie qui sut faire jaillir, du sein d'une société divisée, la formule de l'union, qui fit accepter la *Trève de Dieu* et réunit toutes les forces de l'Occident en un faisceau compacte contre un ennemi commun ;

Et, dans un temps où l'on est si préoccupé du sort de notre influence en Orient, c'est faire revivre, aux yeux de tous les patriotes, le premier et principal auteur du prestige incomparable et de la prépondérance unique dont jouit, jusqu'à nos jours, le nom français dans ces lointaines contrées ;

Enfin, à l'heure où l'Église et la France souffrent des douleurs communes, honorer d'un culte public Celui qui fut tout à la fois un grand Français et un grand Pape, c'est affirmer solennellement la nécessité de l'union perpétuelle du Saint-Siège et de la France !

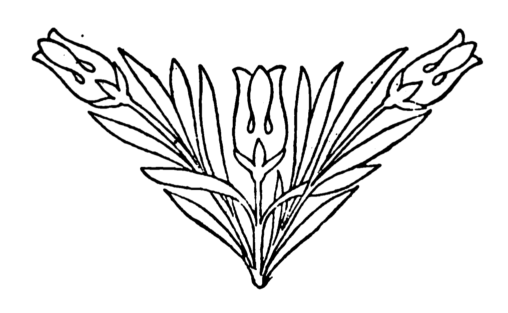
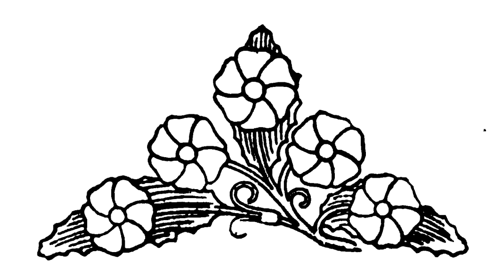


TABLE DES MATIÈRES.

Pages.



Imprimé par la Société Saint-Augustin, Bruges.

